

MUSTAFA KEMAL

A LA MÊME LIBRAIRIE

FAIRFAX DOWNEY. Soliman le Magnifique (1495-1566).....	20 fr.
Capitaine H. SEIGNOBOSC. Turcs et Turquie	9 fr.
Colonel LAMOUCHE, consul général honoraire de Bulgarie, ancien membre de la section française de la mission internationale de réorganisation de la gendarmerie ottomane. Quinze ans d'Histoire balkanique (1904-1918),	25 fr.
Général de cavalerie LIMAN VON SANDERS, chef de la mission militaire allemande à Constantinople. Cinq ans de Turquie	18 fr.
Commandant M. LARCHER. La Grande Guerre dans les Balkans . 30 fr.	
N. MONASTEREV, capitaine de frégate de la marine russe. Dans la Mer Noire (1912-1924).....	20 fr.
Général E. BRÉMOND, ancien chef de la mission militaire au Hedjaz, administrateur en chef en Cilicie. Le Hedjaz dans la Guerre mondiale ,	25 fr.
Colonel T. E. LAWRENCE. La Révolte dans le Désert (1916-1918). 32 fr.	
LOWELL THOMAS. La Campagne du Colonel Lawrence (Arabie déserte, 1916-1919).....	24 fr.
Capitaine F. J. DEYGAS. L'Armée d'Orient dans la Guerre mondiale (1915-1919).....	20 fr.
LAURENT MOREAU. A bord du cuirassé « Gaulois » . Dardanelles-Salonique, 1915-1916. Ouvrage couronné par l'Académie française....	18 fr.
WINSTON-S. CHURCHILL, ancien premier Lord de l'Amirauté, chancelier de l'Echiquier. La Crise Mondiale . Tome I : 1911-1915.....	25 fr.
Tome II : 1915.....	25 fr.
Tome III : 1916-1918.....	45 fr.
Tome IV : 1919.....	32 fr.
Général Sir GEORGE ASTON. Secret Service . Espionnage et contre-espionnage anglais pendant la guerre (1914-1918).....	25 fr.
RICHARD KRALIK. Histoire de Vienne , depuis l'Empire romain jusqu'à nos jours.....	30 fr.
V. V. NAZAREVSKI. Histoire de Moscou , depuis les origines jusqu'à nos jours.....	30 fr.
S. PLATONOV, ancien professeur d'histoire à l'Université de Pétrograd. Histoire de la Russie des origines à 1918	60 fr.
J. AULNEAU. Histoire de l'Europe Centrale , depuis les origines jusqu'à nos jours. Ouvrage couronné par l'Institut.....	54 fr.
F. YORK POWELL, professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford et T. F. TOUT, professeur d'histoire du Moyen Age et d'histoire moderne à l'Université de Manchester. Histoire d'Angleterre , des origines à nos jours.....	120 fr.
Dr. HERBERT H. GOWEN, professeur de langues et de littératures orientales à l'Université de Washington. Histoire de l'Asie	30 fr.
Ch.-ANDRÉ JULIEN, professeur agrégé d'histoire au lycée Janson-de-Sailly, secrétaire général de la <i>Revue Historique</i> . Histoire de l'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie, Maroc).....	120 fr.
ALBERT DUCHENE, directeur des Affaires politiques au Ministère des Colonies. La Politique coloniale de la France. Le Ministère des Colonies depuis Richelieu	36 fr.
E. F. GAUTIER, professeur à l'Université d'Alger. L'Islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb . Ouvrage couronné par l'Académie française.....	30 fr.
COISSAC DE CHAVREBIÈRE, docteur ès-lettres, ex-professeur au Collège musulman de Rabat. Histoire de Maroc . Ouvrage couronné par l'Académie française.....	45 fr.
GUSTAVE GAUTHEROT, professeur aux Facultés libres de Paris. La Conquête d'Alger, 1830	20 fr.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

CAPITAINE H. C. ARMSTRONG

ANCIEN ATTACHÉ MILITAIRE DE GRANDE BRETAGNE EN TURQUIE

MUSTAFA KEMAL

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MM. SOULIÉ ET VANEY

Avec quatre croquis



PAYOT, PARIS

106, Boulevard S^t-Germain

1933

Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Trois figures de dictateurs ont émergé de la guerre mondiale : Lénine, Mussolini et Mustafa Kemal. Un nouveau dictateur, Hitler, fait aujourd'hui parler de lui dans le monde entier. On a beaucoup écrit sur Lénine, Mussolini, Hitler. Mais Mustafa Kemal, le plus caractéristique des quatre, reste jusqu'à ce jour énigmatique.

Le capitaine Armstrong qui a vécu des années en Turquie depuis que Mustafa Kemal y règne en maître est un des rares Européens qui aient une connaissance personnelle du farouche « Loup Gris », si hostile, comme on sait, à tout contact avec les étrangers.

C'est dire l'importance de cette biographie qui révèle vraiment la personnalité du gazi et son œuvre nationale et permet de comprendre ce que pourront être les futures relations de la Turquie avec l'Europe et particulièrement avec la France.

NOTE DE L'AUTEUR

I

LES NOMS TURCS ET LEUR ORTHOGRAPHE

Lorsque la langue turque s'écrivait en caractères arabes, les traducteurs européens transcrivaient les noms propres à leur fantaisie. Le résultat était aussi chaotique que la Tour de Babel.

Rauf pouvait être traduit par Raouf ou Rouf, Khalif par Calife ou Caliphe, Hourchid par Hourshid ou Hoorsheid.

En 1928, Mustafa Kemal introduisit en Turquie l'écriture latine. Il décréta que certaines lettres auraient des sons artificiels correspondant aux sonorités turques et arabes. Il fallait les apprendre avant de prononcer les mots turcs. Depuis 1928, elles ont été plusieurs fois réformées et réajustées, et le seront encore.

Ainsi Jemal, au lieu de Djemal, est devenu Cemal. Abdul Hamid s'est transformé en Abdulhamit ou Aptulhamit.

J'ai voulu ignorer l'alphabet turc inconnu hors de Turquie. J'ai retenu autant que possible la forme la plus simple et la plus connue des lecteurs.

Ainsi, j'ai écrit Rauf, au lieu de Raouf ou Rouf, et Jemal au lieu de Djemal ou Cemal.

II

LES NOMS DE PAYS

Les Turcs ont aussi transformé plusieurs noms de pays. D'Angora, ils ont fait Ankara, et de Smyrne, Izmir.

J'ai gardé les dénominations jusqu'à présent les plus connues en Occident, ainsi Angora, Smyrne, etc.

III

On m'a souvent demandé si les citations et les fragments de dialogues notés dans cet ouvrage étaient vrais ou imaginés.

Tous, sauf deux de peu d'importance, dont je ne suis pas absolument certain, m'ont été fournis par Mustafa Kemal, ou proviennent de documents et de sources verbales soigneusement examinés et pesés.

Il est bien entendu que j'ai gardé quelque latitude dans leur libellé, comme il arrive dans presque toutes les transcriptions.

INTRODUCTION

Au treizième siècle après Jésus-Christ survint la Grande Sécheresse. Depuis la muraille de Chine jusqu'au centre de l'Asie la terre fut brûlée et fendue par le manque de pluie, et les tribus se mirent en route avec leurs troupeaux à la recherche de nouveaux pâturages. L'une d'elles était celle des Turcs Osmanlis dont le chef, Soliman Shah, avait sur sa bannière la tête du Loup Gris.

C'étaient des primitifs cruels et farouches que ces Turcs Osmanlis, forts comme des bêtes, les yeux fendus dans de larges faces mongoles, aussi féroces et infatigables que les loups gris qu'ils chassaient dans les immenses steppes de l'Asie centrale, mais les dangers de la vie nomade les avaient contraints à se plier à l'obéissance et à une certaine discipline.

Pendant des siècles, ils avaient planté leurs tentes noires tressées en crins de cheval dans les plaines de la Sangarie, sur les bords du désert de Gobi, jusqu'à ce que le manque d'eau et de pâturages eut obligé Soliman Shah à mener son peuple vers l'Occident. Pour éviter les hordes tartares du Nord qui le pressaient, il se tourna vers le Sud, et, traversant l'Arménie, entra en Asie Mineure, et ainsi dans l'Histoire moderne.

Après la mort de Soliman, Ertoghrul prit le commandement. Il y eut ensuite l'émir Othman, le sultan Ozchan et, pendant dix générations, les sultans se succédèrent de

père en fils. Souvent brutaux et vicieux, injustes et cruels pour la plupart, ils furent tous des gouverneurs, des meneurs d'hommes et des chefs militaires.

Ils se trouvaient entourés d'empires qui s'écroulaient : celui des Seldjoukides, celui de Bagdad et des Califes, et celui de Byzance. Les sultans achevèrent de les écraser et de s'emparer de leurs dépouilles.

Trois cents ans après la mort de Soliman Shah, son dixième descendant, Soliman le Magnifique, le Législateur, gouvernait avec force et justice un immense empire qui s'étendait de l'Albanie, sur les côtes de la mer Adriatique, jusqu'aux frontières de Perse, et de l'Égypte jusqu'au Caucase. La Hongrie et la Crimée étaient ses vassales. Les souverains d'Europe lui envoyaient des présents ou demandaient son aide. Ses armées pénétraient jusqu'en Occident. Ses flottes tenaient toute la Méditerranée. L'Afrique du Nord reconnaissait sa suzeraineté. Constantinople lui appartenait. Il souhaitait vivement la domination mondiale. En 1580, il frappa aux portes de Vienne et saisit la Chrétienté à la gorge.

Il échoua et, après lui, vint la corruption. Son successeur fut Soliman le Sot. On disait qu'il était un bâtard, le fils d'une servante arménienne et que le sang des sultans était altéré. Après lui, sauf une seule exception, vingt-sept sultans dégénérèrent à qui mieux mieux. Les eunuques, les femmes du harem et les entremetteurs devinrent les maîtres du palais. La Turquie, sans direction, se décomposa comme une chair pourrie, perdit son énergie, sa vitalité, sa force physique et sa force morale.

Les peuples qu'elle avait soumis se révoltèrent. La Grèce, la Serbie et la Bulgarie déclarèrent leur indépendance.

En trois siècles, le grand empire ottoman qu'avait fait Soliman le Magnifique était devenu une chose décrépite qui s'écroulait.

Les puissances chrétiennes voyant sa décomposition se

hâtèrent d'en saisir les morceaux. La Russie s'empara de la Crimée et du Caucase et manifesta des prétentions sur Constantinople et la route de la Méditerranée par les Dardanelles. La France mit la main sur la Tunisie, obtint des droits en Syrie; l'Angleterre occupa l'Égypte et Chypre. La nouvelle Allemagne, en voie d'expansion, prit la défense du Sultan Abdul Hamid contre le reste de l'Europe, dans le but de faire des annexions, après la défaite de ses rivaux. Toutes les nations réclamèrent des privilèges et des droits économiques.

Comme des vautours qui attendent la mort de leur proie pour la dépecer, les puissances chrétiennes guettèrent la fin de la Turquie, tout en s'épiaient les unes les autres avec une jalousie inquiète qui préparait la catastrophe de la guerre mondiale. Aucune n'osait commencer l'attaque.

Au fond de son palais du Bosphore, le sultan Abdul Hamid commença à jouer habilement le jeu de dresser les Puissances les unes contre les autres afin de prolonger l'agonie de l'Empire ottoman.

En 1877, la Russie résolut d'en finir, déclara la guerre et ses soldats arrivèrent jusqu'à quinze kilomètres de Constantinople. Les autres nations européennes, sous l'influence de Disraeli, au Congrès de Berlin, obligèrent le gouvernement du Tzar à ramener ses troupes et déclarèrent que l'Empire ottoman devait être maintenu dans son intégrité.

Quatre ans après, dans la ville de Salonique, à la pointe de la mer Égée, un Turc nommé Ali Riza et sa femme Zubeïda fêtaient la naissance d'un enfant mâle qu'ils appelèrent Mustafa.

PREMIÈRE PARTIE

I

Ali Riza et sa femme Zubeïda vivaient l'humble vie des Turcs ottomans, pauvre mais digne. Ils habitaient une maison décrépite, dans le quartier turc de Salonique, à mi-pente de la colline, sous les murs de la vieille citadelle qui domine la petite ville commerçante, malpropre, peuplée de Juifs, et le port auquel arrivent les exportations des pays balkaniques.

Ali Riza était un petit homme insignifiant, sans caractère particulier. Il était venu, tout enfant, des montagnes de l'Albanie, sur la frontière serbe, et avait trouvé un emploi de commis dans les bureaux de l'Administration de la Dette ottomane, sur le port de Salonique. Ainsi que des milliers d'employés du gouvernement turc, il s'acquittait de sa besogne routinière avec indifférence et médiocrité. Ses gages étaient insuffisants et souvent arriérés de plusieurs mois, en sorte que pour entretenir sa famille et joindre les deux bouts, il devait les compléter en exerçant à ses heures de loisir divers petits commerces.

La rue que le ménage habitait était une voie étroite, mal pavée, couverte de vignes en berceaux. La maison était en mauvais état, l'étage supérieur avançait en angle sur la rue. Toutes les maisons du quartier turc paraissaient muettes, et pour ainsi dire aveugles, les portes toujours fermées et les fenêtres strictement treillissées. Aucun mouvement n'y décelait la vie. Parfois des enfants jouaient gravement sur les pavés. Quelques flâneurs passaient à pas

lents, ou s'asseyaient à la terrasse d'un café, fumaient et bavardaient à voix basse en buvant du caoua. Un hodja longeaient les murailles, allant vers la mosquée. Une femme drapée dans des étoffes noires informes sortait de sa demeure, fermait soigneusement la porte derrière elle, baissait son voile noir sur son visage, de façon à ne laisser qu'un œil découvert et suivait son chemin coutumier vers la fontaine, semblable à un fantôme endeuillé dans la lumière du soleil. Mais ordinairement, la rue somnolait dans un grand silence. Chaque maison était verrouillée et barrée comme pour se défendre des voisins. A l'intérieur de ces demeures qui n'étaient pas beaucoup plus confortables que des cabanes, les femmes vivaient recluses comme aux anciens temps, alors qu'il y avait encore des harems et des favorites gardées par des eunuques et de riches pachas dans leurs splendides palais.

Zubeïda menait la même existence close que les autres femmes turques. Elle avait environ trente ans lorsque naquit son fils Mustafa et depuis l'âge de sept ans n'était sortie que voilée, d'ailleurs rarement et jamais seule. Elle ne parlait à personne, excepté aux gens de sa famille et à quelques femmes du voisinage. Complètement dépourvue d'éducation, elle ne savait ni lire ni écrire et ignorait tout du monde extérieur.

Cependant elle gouvernait sa maisonnée, en maîtresse femme, dominatrice et violente, quand on la contrariait. Issue d'une bonne race paysanne, fille d'un petit fermier de l'Albanie du Sud et d'une Macédonienne, elle était grande et solidement bâtie. Elle avait des yeux bleus et des cheveux blonds, et la forte vitalité que donne une santé robuste. Toute proche de la terre, elle avait gardé les belles qualités de la paysanne : profondément religieuse, patriote et conservatrice, avec une vive perspicacité et un sens aigu des réalités de la vie courante.

Comme toutes les mères turques, elle concentrait sa vie sur ses enfants mâles ; Mustafa était son second fils, le premier était mort sitôt après la naissance, et elle avait eu aussi une fille nommée Makboula. Elle gâta immodérément Mustafa qui cependant répondait peu à sa tendresse. C'était un enfant silencieux, solitaire, faible et maigriot, avec des yeux bleu pâle et des cheveux couleur de sable. Peu affectueux, il recevait les caresses de sa mère comme chose due, lui désobéissait et entraînait en fureur quand elle le punissait. Il se suffisait à lui-même d'une façon anormale, se liait rarement avec les autres enfants, jouait seul, toujours sérieux et grave.

Après avoir quitté son emploi à la Dette ottomane, Ali Riza venait d'entreprendre un commerce de bois. Il aurait voulu que Mustafa fût un marchand comme lui, tandis que Zubeïda désirait qu'il devînt prêtre. Elle l'envoya d'abord à l'école de la mosquée où il apprit le rudiment et les versets du Coran, puis à l'école d'un certain Chemsî Effendi, où son instruction fit de grands progrès.

Subitement Ali Riza mourut. Son commerce avait périclité, en sorte qu'il laissa sa famille dans la misère. Zubeïda prit aussitôt le parti de fermer sa maison et d'aller demander asile à son frère qui était fermier dans le village de Lazaran, près de Salonique. Là Mustafa fut employé à nettoyer les étables, à soigner le bétail et à garder les moutons en chassant les corbeaux. Il semblait se complaire dans sa nouvelle existence. Le rude labeur et le grand air lui donnaient de la force, de la résistance et une santé robuste. A mesure qu'il grandissait, il devenait de plus en plus concentré, solitaire et indépendant. Deux ans après, quand il atteignit sa onzième année, Zubeïda décida une de ses sœurs à payer les frais scolaires du jeune garçon. Mais à présent Mustafa, accoutumé à la vie libre et solitaire des champs, était un enfant farouche et indomptable.

Sa mère n'avait plus aucune autorité sur lui. Cependant elle s'opposa de toute son énergie à ce qu'il restât berger ou valet de ferme et il retourna à l'école de Salonique. Il s'y comporta comme un diable dans un bénitier. Après avoir vécu librement au grand air, la discipline et l'internat lui furent intolérables. Insolent avec ses maîtres, orgueilleux et fanfaron vis-à-vis de ses camarades, il refusait de se mêler à leurs jeux et se battait avec eux. Aussi devint-il la bête noire de l'école. Un jour qu'il avait provoqué une bagarre, le surveillant voulut l'entraîner à l'écart, et comme l'enfant lui résistait à coups de pied, il le ligota. Fou de colère, le jeune garçon parvint à se détacher, s'enfuit et refusa de retourner à l'école.

II

De nouveau, Zubeïda ne savait plus que faire de son fils. Sa sœur refusait de payer les frais de l'enfant dans une autre école, et lui s'entêtait à ne pas vouloir rentrer dans celle dont il avait été chassé. Lorsque sa mère essayait de le raisonner, il faisait sa tête de mule. Quand elle s'emportait contre lui, il devenait furieux.

Son oncle suggéra d'en faire un soldat. Un garçonnet d'un caractère aussi difficile ne se plierait jamais au commerce, qui demande tant de souplesse. Le meilleur parti à prendre était de l'envoyer à Salonique, à l'École Militaire des Cadets. Cette école était subventionnée par le Sultan, les parents n'auraient rien à déboursier et, si l'enfant montrait des dispositions militaires, il pourrait devenir officier ; sinon, il aurait toujours la ressource de gagner sa vie comme simple soldat. En tout cas, son avenir serait assuré.

Zubeïda n'était pas de cet avis. Mais Mustafa avait déjà son idée arrêtée. La suggestion de son oncle lui plaisait.

Ahmed, le fils de leur voisin, venait d'entrer à l'École des Cadets et se pavanait en uniforme dans les rues de Salonique. Mustafa ne voulait pas être prêtre comme le désirait sa mère. Quant au commerce, il considérait cette profession bonne pour des Grecs, des Arméniens, des Chrétiens, des Juifs et du bétail de cette sorte, mais le commerce était indigne d'un Turc. Il voulait être soldat, devenir officier, porter un uniforme, et commander les autres hommes.

Sans prévenir personne, il persuada un vieil officier retraité qui avait été un ami de son père de lui servir de répondant devant les autorités du collège. Il passa l'examen, et fut reçu cadet avant que sa mère n'eût pu l'en empêcher.

A l'École des Cadets, il trouva sa voie. Il eut des succès mais jamais de popularité. Naturellement susceptible, il devenait de plus en plus chatouilleux, se rebiffait à la moindre observation ou si on lui parlait trop rudement. Aucun de ses camarades ne se risquait d'ailleurs à le contrarier, parce qu'aussitôt il sautait sur le contradicteur. Il se tenait à l'écart et ne cherchait pas à avoir des amis. Il voulait plutôt se faire remarquer et passer pour un personnage extraordinaire. Lorsque ses camarades lui demandaient de se joindre à eux, et le questionnaient pour essayer de connaître le fond de ses pensées, il répondait brusquement : « Je ne cherche pas à vous ressembler, je veux être quelqu'un », et il rentrait dans sa solitude. Il avait une aptitude particulière pour les mathématiques et tout ce qui touche à l'art militaire. A la parade, il se distinguait par sa bonne tenue.

Pendant sa seconde année d'études, un de ses chefs, le capitaine Mustafa, le prit en affection très particulière, l'éleva au rang d'élève-maître et lui confia la charge d'une classe de débutants.

A cause de la similitude de leurs noms, il donna au jeune

homme, pour le distinguer de lui, le nom de Mustafa Kemal. Depuis cette époque, Mustafa fut connu sous le nom de Mustafa Kemal.

Il faisait de rapides progrès, réussissait dans tous ses examens. Il se montrait aussi un professeur émérite, qui donnait de l'agrément à ses leçons, tout en sachant se faire obéir. Sa jalousie allait jusqu'à la haine contre tous ceux qui le dépassaient. Il ne tolérait pas d'être second, insultait ses rivaux. Il voulait être la figure principale du tableau, ou ne pas y figurer.

L'amitié et la protection du capitaine Mustafa ne lui valurent rien. Cette amitié était malsaine. Sous son influence le jeune garçon se développa trop rapidement. Il n'avait point quatorze ans que déjà il connaissait toutes les inquiétudes sexuelles et leurs égarements. Tandis que ses camarades ne pensaient qu'à jouer et à se disputer, il avait déjà une liaison avec la fille d'un voisin. Orgueilleux, il se pavait dans les rues, soigneusement vêtu, lançait des ceillades aux femmes derrière leurs jalousies, et lorgnait sur le port les filles du peuple.

A dix-sept ans, il passa brillamment l'examen de sortie de l'École des Cadets, et fut envoyé à l'École Militaire de Monastir.

DEUXIÈME PARTIE

III

On vivait, à Monastir, dans la poussière soulevée par les troupes en marche, et le roulement des canons.

Les Grecs avaient saisi la Crète. La Turquie avait déclaré la guerre et les troupes se hâtaient vers le front de combat.

Partout il y avait des troubles, des émeutes, des guerres ou des bruits de guerre. L'Empire ottoman en était aux derniers soubresauts de son agonie. Les grandes puissances chrétiennes avaient planté leur griffe sur sa carcasse convulsée, et tout en se montrant les dents s'apprêtaient à en arracher des lambeaux.

Le mourant était encore déchiré par des dissensions internes. L'organisation concentrée autour du Sultan n'avait pas varié depuis la grande époque des Osmanlis, au xvi^e siècle. Mais décrépite et corrompue, elle n'avait plus la force de durer. Dans tout le pays régnaient la misère, l'inertie découragée, et le mécontentement. Tous les jeunes hommes réclamaient une réforme générale.

Le Sultan Abdul Hamid, le Renard Rouge, avait peur de ses sujets autant que des étrangers. Il repoussait d'avance toutes les idées nouvelles, refusait de réformer quoi que ce fût. Il avait couvert tout l'Empire d'un réseau d'espionnage si serré que lorsque trois hommes causaient ensemble, un quatrième était toujours proche, tendant l'oreille pour rapporter à la police secrète ce qu'il avait entendu. Aussi n'y avait-il en Turquie ni liberté, ni sécu-

rité. Les prisons étaient remplies de Turcs, et les massacres de chrétiens étaient continuels.

Dans le pays couvait l'esprit de révolte et de révolution : surtout dans les Balkans, autour de Monastir où le feu de la sédition était prêt à flamber. Les nouvelles idées étaient en route.

Mustafa Kemal les accueillit passionnément. Dans l'ardeur concentrée de sa jeunesse il avait, comme tous les Albanais et les Macédoniens, l'instinct de la révolte contre l'autorité établie. Au fond du cœur il était révolutionnaire. Il s'imaginait à la tête des révoltés, renversant le despote, sauvant la Turquie et lui rendant sa vigueur. Dans ces rêveries il se voyait toujours au centre de l'action, le chef, le législateur obéi et respecté.

Il retournait lors des vacances à Salonique, mais s'abstenait autant que possible d'entrer dans la maison maternelle. Zubeïda s'était remariée avec un riche marchand de Rhodes et son fils lui avait durement manifesté sa désapprobation. Ils s'étaient querellés et depuis ce temps Mustafa Kemal refusait de connaître son beau-père.

Il passait une grande partie de son temps avec des moines dominicains qui lui apprenaient le français. Il s'était aussi lié d'amitié avec un aimable jeune homme, doux et timide, un peu plus âgé que lui, un Macédonien d'Orchrida, qui s'appelait Fethi. Ce dernier savait bien le français, et les deux jeunes gens dévoraient ensemble toute la littérature révolutionnaire qu'ils pouvaient trouver, surtout Voltaire et Rousseau, tous les écrivains français et aussi les ouvrages d'économie politique de Hobbes et de John Stuart Mills. Tous ces livres étaient rigoureusement interdits par le gouvernement turc sous peine d'emprisonnement et le danger rendait ces lectures encore plus savoureuses.

Mustafa Kemal s'exerçait aussi à l'art oratoire en haranguant ses camarades de l'École. Son leit-motiv était toujours

le même : délivrer la Turquie, leur Turquie, des griffes des étrangers et du gouvernement corrompu du Sultan.

Sur le thème de la liberté il écrivait des articles et des essais, des poésies grandiloquentes.

D'ailleurs, il remportait les mêmes succès à l'École de Monastir qu'à l'École des Cadets de Salonique. Il était noté comme « un brillant élève, de caractère difficile, avec lequel il était impossible de se lier ». A sa sortie, il fut nommé au Collège d'État-Major Général, la « Harbia », breveté sous-lieutenant et envoyé à Constantinople.

IV

Il avait alors vingt ans, un tempérament nerveux mais résistant et une vitalité illimitée.

L'expérience de la vie lui manquait. Salonique était un simple port, Lazaran, un village isolé, Monastir, une morne ville de province. Les principes et les croyances profondes de sa mère qui auraient pu l'étayer lui manquaient.

Et tout d'un coup, à Constantinople, il connut la débauche des grandes villes, passa ses nuits à boire et à jouer dans les cafés et les restaurants. Il rechercha les femmes, mais sans délicatesse. Un profil entrevu, un sourire, le mettaient en feu et il se lançait à la poursuite de l'objet, quel qu'il fût. Il allait chercher des Grecques et des Arméniennes dans les maisons de filles, près du Pont de Galata, dans les sales rues puantes où fréquentent les homosexuels et les pourvoyeurs pour tous vices, puis passait une semaine ou deux avec une dame levantine dans sa maison de Pangaldi, quelquefois une jeune femme turque, voilée, se glissant dans les rues détournées, allait le retrouver dans une maison de rendez-vous, à Péra ou à Stamboul. Il n'était amoureux d'aucune. Il ne fut jamais sentimental ou romantique,

et il passait rapidement de l'une à l'autre sans le moindre trouble de conscience. Essentiellement oriental, il ne donnait pas aux femmes d'autre rôle dans sa vie que celui de satisfaire son appétit sexuel, ne les prenait que pour des instruments de plaisir.

Par élans, il sortait de cette vie dissolue pour se remettre au travail avec la même énergie. Il savait que son avenir dépendait de lui. Tout homme en Turquie pouvait s'élever par son mérite personnel. Il n'y avait pas de classes dirigeantes, pas d'écoles réservées aux enfants riches et de bonne famille ; aucune préférence n'était marquée aux fils d'hommes importants ou de grands seigneurs. L'origine paysanne de Mustafa Kemal n'entraverait pas son essor s'il avait le caractère et l'intelligence suffisants pour s'élever.

Il passa brillamment ses examens, fut désigné pour l'École Spéciale d'État-Major. Là aussi, il remporta tous les succès et fut breveté capitaine au mois de janvier 1905, en devançant ses camarades.

A l'École Spéciale d'État-Major, il s'occupa de politique. A Monastir, il avait été un grand gamin parmi des gamins, il se trouvait entouré maintenant d'une élite de jeunes officiers de son âge et de son niveau intellectuel.

Il les trouva tous révolutionnaires. Tous étaient écœurés par le despotisme abrutissant du Sultan et l'emprise des étrangers sur la Turquie. Ils se jugeaient les héritiers de l'Empire ottoman, et s'indignaient de voir détruire leur patrimoine.

Les administrateurs de l'École, et beaucoup des officiers sympathisaient avec eux. Mais s'ils fermaient les yeux sur les agissements des jeunes gens, ils ne se risquaient pas à les approuver hautement ou à leur donner un plan de conduite.

Il y avait déjà à l'École une société révolutionnaire dénommée le « Vatan », c'est-à-dire la Patrie. Elle tenait des réunions secrètes, et publiait une feuille manuscrite qui passait de main en main sous le manteau. violemment hostile à l'ancien régime, aux fonctionnaires incapables du Sultan, à sa tyrannie anti-libérale, elle attaquait aussi la domination étouffante de l'Islam qui arrêta tous progrès, les prêtres et les monastères qui saignaient le peuple, le système légal, basé sur le Coran, un tissu de lois bizarres et désuètes.

Les membres du « Vatan » s'engageaient par serment à renverser le Sultanat et le remplacer par un gouvernement constitutionnel fondé sur une assemblée populaire, à délivrer le peuple de l'emprise des prêtres, arracher les femmes aux harems et les libérer du voile obligatoire. La Turquie étouffée par le Sultan périrait si un sang rajeuni infusé dans ses veines ne la revigorait.

Mustafa Kemal s'affilia au « Vatan ». Il écrivit des articles véhéments et des vers incandescents. Il parla dans les réunions avec une amertume exceptionnelle.

Le commandant de l'École savait l'effort révolutionnaire du Vatan et affectait de l'ignorer, mais les espions du Sultan adressèrent des rapports au Palais. Abdul-Hamid en fut très agité. Ce n'était peut-être qu'une réunion de jeunes gens en fièvre de croissance, mais ces jeunes hommes seraient des officiers d'État-major, il deviendraient les généraux de son armée. Il ordonna au Directeur général de l'Éducation militaire, Ismaïl Haki Pacha, de dissoudre le Vatan. Ismaïl Haki gourmanda vivement le commandant de l'École qui, dès lors, interdit qu'aucune réunion fût tenue dans l'établissement.

Les cadets se réunirent au dehors. Le Vatan, au lieu d'être une conférence contradictoire, devint une des nombreuses sociétés secrètes qui travaillaient dans Constantinople à l'œuvre révolutionnaire.

Après avoir passé ses examens de sortie, Mustafa Kemal eut quelques semaines de liberté avant qu'un poste lui fût assigné.

Sa situation pécuniaire était meilleure que celle de la plupart des officiers, grâce à l'allocation que sa mère pouvait maintenant lui envoyer régulièrement. Aussi fut-il en mesure de prendre la direction politique et financière du Vatan. Il loua dans une rue écartée une chambre qui servit de permanence et de bureau de rédaction pour le journal, organisa des réunions secrètes dans des maisons particulières et les arrière-salles de certains cafés, où les membres du Vatan se glissaient furtivement en regardant derrière eux pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Le mystère et le danger les mettaient en joie. Mustafa Kemal apprit peu à peu la technique des organisations révolutionnaires, la formation des cellules, comment on pouvait s'assurer de la loyauté des affiliés nouveaux, l'usage des poignées de mains, des codes secrets, des mots de passe, des signes, contresignes et serments.

Cependant la police les surveillait attentivement pour les prendre en flagrant délit. Ce ne fut pas difficile grâce à l'inexpérience de jeunes hommes plus enthousiastes que prudents. Un agent provocateur se faufila dans leurs réunions et gagna leur confiance. Un jour, alors qu'ils étaient réunis pour entendre le serment d'un nouvel affilié, la police fit irruption dans la maison et les arrêta tous.

Mustafa Kemal fut enfermé avec les autres dans la Prison Rouge de Stamboul. Son cas était un des plus graves. La police avait contre lui des preuves à foison. Il fut séparé des autres et gardé au secret. Son avenir était extrêmement sombre. Si le Sultan le jugeait dangereux, il le ferait disparaître, et pour le moins emprisonner pendant plusieurs années ou exiler. Beaucoup d'hommes avant lui avaient quitté la Prison Rouge sans laisser de traces.

Zubeïda et sa sœur vinrent de Salonique pour le voir.

La permission leur fut refusée mais elles purent lui envoyer un peu d'argent.

Pendant des semaines il resta enfermé dans une cellule étroite, sale et vermineuse. Un peu d'air et une faible clarté lui arrivaient par une petite fenêtre grillagée au haut du mur. Dans la clausturation où il se rongeaît, tout ce qu'il y avait en lui de sauvage s'exaspéra.

Un jour, brusquement, il fut conduit par la Place du Ministère de la Guerre, derrière la prison, jusqu'au bureau d'Ismail Haki Pacha. De belle prestance, malgré les semaines passées dans le cachot malpropre, Mustafa Kemal attirait l'attention entre ses deux gardes. D'abord le Pacha, sans rien dire, l'observa. Ismail Haki était un Turc de l'ancien régime, barbu, vêtu d'une robe flottante, avec des façons dignes et des gestes lents. Il lui dit enfin : « Vous avez montré de belles capacités, et vous pouviez espérer un bel avenir au service de Sa Majesté. Mais vous avez déshonoré votre uniforme par la vie crapuleuse que vous avez menée. Vous avez vécu dans la société d'hommes mal famés, vous avez bu, joué et paillardé dans des maisons de filles. Mais le pire, c'est que vous avez été déloyal envers votre souverain. Vous vous êtes mêlé à la propagande subversive de traîtres qui complotaient contre lui, et vous avez encouragé vos camarades à vous suivre dans cette voie. Cependant, Sa Majesté a résolu de vous montrer sa clémence. Vous êtes jeune et inconsidéré, une « forte tête », plutôt qu'un malfaiteur avéré. Vous allez être envoyé dans un régiment de cavalerie à Damas. Votre avenir dépend des rapports que nous recevrons sur votre conduite. Cessez vos folies et bornez-vous à remplir vos devoirs militaires. Prenez garde, parce que Sa Majesté ne vous donnera pas une seconde occasion de vous réhabiliter. »

Le soir même Mustafa Kemal fut embarqué par la police sur un voilier à destination de la Syrie, sans qu'il lui fût permis de voir sa mère et ses amis.

Après une pénible traversée qui dura quatre-vingts jours, il aborda à Beyrouth, monta à cheval et après avoir traversé les montagnes du Liban, rejoignit son régiment à Damas.

Il le trouva prêt à marcher contre les Druses qui vivaient dans la haute montagne au sud de Damas et étaient perpétuellement révoltés. Mustafa Kemal fit dans cette expédition une première expérience de la guerre mais c'était une tâche décevante pour un soldat de carrière.

Le pays était tout en rochers, coupé par des ravins profonds, sans eau, sans routes. Les Druses, montagnards sauvages, le connaissaient à fond. Pendant des jours et des jours les soldats turcs s'épuisèrent sur les sentiers abrupts, sans pouvoir prendre quartiers, sans atteindre l'ennemi. Les Druses refusaient toujours le combat. A la première alerte ils s'égaillaient, et jour et nuit harcelaient leurs adversaires en les fusillant derrière les rochers.

Les Turcs durent se contenter de leur donner une leçon en brûlant les villages abandonnés et leurs maigres moissons. Après quoi, ils revinrent à Damas où ils prirent leurs quartiers d'hiver.

V

Aussitôt Mustafa Kemal s'occupa d'organiser une filiale du Vatan. Les semaines qu'il avait passées en prison et les menaces de Haki Pacha n'avaient pas abattu son énergie révolutionnaire, qui était le fond de son caractère. Il ne respectait ni Dieu, ni les hommes, ni aucune institution humaine, et tout en conservant l'enthousiasme de la jeunesse il y ajoutait maintenant de la prudence et du calcul. Il avait abandonné la poésie et la littérature qui nuisent

à l'action, affaiblissent la volonté et la clarté de décision, donnent de faux points de vue, et empêchent de voir la réalité. Désormais il consacrerait toute son activité d'esprit à l'organisation pratique et minutieusement détaillée de la révolution.

Le terrain était préparé pour recevoir la semence. Comme à Constantinople, tous les jeunes officiers étaient mécontents du régime actuel, et les anciens sympathisaient au fond avec eux.

Mustafa Kemal rencontra à Damas un de ses vieux camarades de l'École Militaire nommé Mufid Lutfi qui coopéra avec lui. L'organisation s'accrut rapidement et bientôt s'étendit dans toutes les garnisons de Syrie.

Mustafa Kemal devenait un personnage important, mais il ne se dissimulait pas que pour le moment, il nageait encore à contre-courant. Après avoir envisagé la possibilité d'une révolte générale à Damas il se rendit compte qu'il ne fallait pas y songer ; pour le moment, la petite garnison turque était prête à se soulever, mais les indigènes restaient hostiles.

Ses amis lui firent savoir que le centre de l'agitation était dans les Balkans et l'engagèrent à demander son transfert à Salonique. Il résolut d'y aller avec ou sans permission et de voir par lui-même où en était le mouvement. Le commandant du port de Jaffa, un certain Ahmed Bey, était membre du Vatan et l'aiderait en couvrant son escapade.

Après avoir obtenu un congé de quelques jours, il alla à Jaffa. Là il se fabriqua de faux papiers, sous un autre nom, prit un costume de marchand syrien et s'embarqua pour l'Égypte sur un voilier. De là il passa à Athènes et arriva à Salonique. Il y trouva partout le mécontentement, et des sociétés secrètes, prémisses d'une révolution.

Pendant quelque temps il habita dans la maison de sa mère et se tint coi en guettant les grands événements qui

se préparaient. Les jeunes officiers les plus actifs s'étaient réunis à Salonique. Par l'entremise de sa mère et de sa sœur il se mit en rapport avec eux et demanda son changement de garnison. Mais déjà les espions du Sultan l'avaient dépisté. L'ordre de l'arrêter immédiatement fut envoyé de Constantinople. Par bonheur, Jemil, l'Adjudant du Commandant de la Police, avait été membre du Vatan. Il prévint Mustafa Kemal qu'il ne pouvait pas retenir l'ordre d'arrestation plus de quarante-huit heures, juste le temps de quitter Salonique.

Mustafa Kemal se hâta de passer la frontière, retourna en Grèce, et de là s'embarqua pour Jaffa. Mais l'ordre d'arrestation l'y avait précédé. La police secrète le signalait comme très dangereux, et cette fois il ne fallait pas espérer une mesure de clémence. Il ne sortirait pas vivant de la Prison Rouge.

Ahmed Bey qui avait reçu l'ordre de l'arrêter vint encore à son secours. Il alla le trouver sur le bateau, dans le port de Jaffa, lui apporta un uniforme et ses papiers réguliers, lui fit quitter secrètement le navire et l'envoya en toute hâte à Gaza sur la frontière du Sud, dans un secteur très agité que commandait Mufid Lutfi. Le désordre qui régnait partout en Turquie facilita la supercherie. Ahmed Bey écrivit à Constantinople pour demander de nouvelles instructions : « Il y avait certainement une erreur dans l'ordre d'arrestation ; Mustafa Kemal était resté à Gaza, n'avait jamais quitté la Syrie. »

Des semaines passèrent avant que vînt la réponse de Constantinople ; alors Mufid Lutfi confirma que Mustafa Kemal n'avait jamais quitté son État-Major. Ainsi, de délai en délai l'ordre d'arrestation fut escamoté.

Mais pendant toute une année, Mustafa Kemal ne s'occupa pas de politique et se consacra à son métier. Ses supérieurs rapportaient qu'il était un excellent officier, tout à son devoir, et les autorités de Constantinople en conclurent

que les espions de Salonique avaient fait une erreur, et que le jeune Mustafa Kemal, guéri de sa folie révolutionnaire, était maintenant un officier loyaliste.

Pendant Mustafa Kemal ne renonçait pas à revenir à Salonique, et surtout ne voulait pas rester en Syrie à l'écart des grands événements qui se préparaient. Dans tous les États-Majors, jusqu'à celui du Ministère de la Guerre, il y avait des membres du Vatan. Mustafa Kemal tira toutes les ficelles qu'il put et finalement reçut son ordre de nomination à Salonique. Il se hâta d'arriver au centre de l'agitation révolutionnaire.

VI

Il fut attaché à l'État-Major de la 3^e armée. Ses fonctions tantôt le retenaient à Salonique, tantôt l'envoyaient inspecter les lignes de chemin de fer.

Il habitait avec sa mère et sa sœur. Zubeïda était une seconde fois veuve, et maintenant fortunée, son mari lui ayant laissé de l'argent et une grande maison au centre de la ville.

Mustafa Kemal avait retrouvé dans la garnison plusieurs de ses camarades de l'École et il essaya de créer avec eux une seconde branche du « Vatan », mais sans succès. Ils l'écoutaient avec une indifférence polie et semblaient le tenir en suspicion. Plusieurs fois lorsqu'il voulut se mêler à un groupe les conversations s'arrêtèrent comme à l'approche d'un espion ou d'un agent secret. Enfin l'un d'eux lui parla à portes fermées après lui avoir fait jurer le secret. Il y avait déjà à Salonique une grande organisation révolutionnaire qui s'appelait « Union et Progrès ». Il se trouvait alors à Salonique de nombreux Juifs, beaucoup d'entre eux étaient sujets italiens et appartenaient à des loges maçon-

niques italiennes. En tant que sujets italiens, ils étaient protégés par les capitulations et les traités, le Sultan ne pouvait pas les faire arrêter, leurs maisons ne pouvaient pas être fouillées par la police et ils n'étaient justiciables que de leurs tribunaux consulaires.

Un groupe d'officiers connus pour la plupart de Mustafa Kemal et parmi lesquels était Fethi le Macédonien s'étaient affiliés à la Franc-Maçonnerie. Derrière cette protection et en prenant toutes les formes des Loges maçonniques, ils organisèrent « Union et Progrès ». Ils se réunissaient chez les Juifs italiens pour y discuter en sûreté. Ils recevaient des fonds considérables et se tenaient en contact avec les plus importants des réfugiés politiques que le Sultan avait expulsés de Turquie et qui vivaient à l'Étranger.

Le Comité « Union et Progrès » avait étudié Mustafa Kemal et l'avait mis à l'épreuve. Maintenant il l'invitait à se joindre à l'organisation.

Il fut initié en qualité de frère-maçon à la loge Vedata et s'y trouva d'abord dans une atmosphère qui lui déplut. La loge faisait partie d'une organisation nihiliste internationale. Elle était composée d'individus de nationalité vague qui parlaient des malheurs de la Russie où les Juifs étaient opprimés et des délices de Vienne où ils pouvaient gagner de l'argent. Furtifs, inquiétants, malsains, ils étaient gonflés de secrets et de mots de passe. Mustafa Kemal se rendait compte qu'il était pris dans un réseau de finance internationale et de menées subversives et souterraines, mais il ne savait pas très bien à qui il avait affaire. Peu lui importaient les revendications des Juifs internationaux, et moins encore les rites maçonniques qu'il trouvait ridicules. Il était turc, fier d'être turc, et son seul but était de sauver la Turquie de l'incompétence et du despotisme du Sultan et des mains étrangères avides.

De plus, il était un dernier venu. Les chefs d' « Union

et Progrès » se retranchaient derrière les voiles du rituel maçonnique. Mustafa Kemal n'était qu'un jeune frère, seulement bon à transmettre les ordres, lui le chef-né. Au lieu d'obéir, il critiqua avec âpreté, sans respecter personne. La contradiction le rendait furieux. Il trouvait l'organisation d' « Union et Progrès » peu solide et complètement inefficace : trop de discours et pas assez d'action. Il voulait des faits et non des théories, des actes soigneusement préparés au lieu de palabres inutiles.

D'ailleurs il méprisait les maîtres de la Loge, se querellait avec tous ses collègues. Il jugeait Enver une demi-nullité ; Jemal, un Oriental au dos rond, au teint basané, à l'esprit contourné ; Javid, le Juif de Salonique, n'était qu'un Israélite converti à l'islamisme ; Niazi l'Albanais, une sorte de Garibaldi, fruste, un peu fou ; Talat, un employé des postes, un grand ours pesant. Tels étaient les chefs.

Mustafa Kemal les traitait avec une hauteur condescendante, s'adressait à eux comme à des écoliers dont il serait le professeur. Un jour, au café Gnogno, on parlait de Jemal en vantant son patriotisme. Mustafa Kemal interrompit la conversation en ricanant, et prononça un discours sur la véritable grandeur. Le lendemain matin il rencontra Jemal dans le train qui les emmenait à leurs bureaux, lui dit qu'il avait tort de rechercher la popularité et lui répéta *ad nauseam* son homélie sur la véritable grandeur, d'ailleurs bourrée de platitudes.

Les autres officiers ne l'aimaient pas davantage à cause de son ironie, de son orgueil, et de ses critiques toujours acerbes, sans une pointe d'humour pour les adoucir. Les Juifs se méfiaient de lui. Il ne fut jamais initié aux degrés supérieurs de la Franc-Maçonnerie, ni admis dans le cercle intérieur du Comité « Union et Progrès ».

Chez lui, il n'était pas plus facile à vivre. Zubeïda était la seule personne dont il acceptât les critiques, et encore, si elle touchait à son orgueil il se renfermait aussitôt en

lui-même et devenait d'une humeur glaciale. Même à sa mère il interdisait de se mêler de ses faits et gestes.

Un jour, il avait fait venir chez elle quelques camarades de conspiration. Les domestiques entendirent leur conversation et la rapportèrent à Zubeïda. Elle monta jusqu'à la chambre de Mustafa et écouta par le trou de la serrure. Après le départ des conspirateurs elle fit de vifs reproches à son fils. Il essaya de la raisonner, mais ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour s'entendre. Zubeïda appartenait à l'ancienne génération qui se contentait de croyances toutes taillées et de loyalisme solide. Lui était de la jeune génération, sceptique, irrespectueuse. Tous les deux s'irritèrent. Zubeïda continua cependant à aider son fils : il était le maître de la maison, connaissait le monde, peut-être avait-il quelque droit de son côté. Dans son for intérieur elle était certaine qu'il avait tort mais tremblait qu'il ne quittât la maison. Suivant une tournure d'esprit bien féminine, elle se plaignait continuellement cependant, et répétait que c'était folie que de lutter contre le Sultan et la Religion.

Mustafa Kemal en fut bientôt excédé. Toutes les petites contraintes de la vie de famille l'irritaient ; les devoirs domestiques, les bavardages des parents, l'éternelle curiosité des femmes, les reproches inévitables de sa mère lui étaient devenus intolérables. Il n'avait pas le sens de la réciprocité qui est une des principales vertus sociales ; son instinct le conduisait à tout prendre et à ne rien donner. Surtout il ne pouvait souffrir aucune restriction à sa liberté ; à quelque prix que ce fût, il voulait être son maître. Il loua une chambre en ville mais retourna souvent voir sa mère. Maintenant qu'il n'était plus collé à elle, joue contre joue, il l'écoutait plus volontiers.

Pendant la journée il vaquait très énergiquement à ses devoirs militaires et passait la plupart de ses soirées dans les cafés. Quelquefois, il allait retrouver les conspirateurs dans l'arrière-salle du café Gnogno, ou dans quelque maison

particulière, la porte fermée et les stores baissés pour se garer de la police et des espions. Là, buvant et fumant à la faible clarté d'une chandelle ou d'une lanterne à huile, ils discutaient leurs plans révolutionnaires. Cependant tout en fréquentant les réunions et en continuant à appartenir à l'organisation, Mustafa Kemal s'en détacha peu à peu. Les chefs continuaient à le tenir en dehors de leurs secrets, et lui ne voulait pas accepter un rôle subordonné ; il serait le maître ou rien. Aussi devint-il de plus en plus solitaire et taciturne.

VII

La révolution en vue de laquelle ils travaillaient éclata brusquement autour d'eux, sans prémisses. Niazi, toujours impétueux et extravagant, sans avoir arrêté aucun plan, avait réuni une petite bande à Resne, dans les montagnes du sud de la Macédoine, et défiait le Gouvernement. Aussitôt Enver lança une proclamation révolutionnaire et se mit à agir dans l'est de la Macédoine ; rien n'était prêt ni même organisé. L'« Union et Progrès » ne comptait pas plus de trois cents membres actifs. L'état d'esprit des troupes était inconnu.

Mustafa Kemal continua tranquillement à remplir ses devoirs militaires. Il n'était pas assez fou pour se lancer dans cette aventure extravagante, sans aucune préparation, ne voulait agir que sur des plans soigneusement élaborés, avec des chances raisonnables de succès.

Cependant la « folle aventure » réussit. L'histoire des mois qui suivirent ressemble à un songe fantastique et confus. Quelques centaines de rebelles tenaient la montagne lorsque des troupes furent envoyées contre eux. Depuis plusieurs années les soldats n'étaient pas payés et le gouvernement les laissait se débattre dans la misère. Régiment

après régiment, conduits par leurs officiers ils refusèrent d'agir. Des troupes spéciales envoyées du fond de la Turquie les imitèrent. A l'étonnement général et en particulier à celui du Comité « Union et Progrès » la puissance du Sultan s'envolait comme feuilles au vent.

Le Vieux Renard de Stamboul prit immédiatement la décision de faire un saut sur la gauche. Il déclara un gouvernement constitutionnel, blâma ses conseillers de l'avoir induit dans les erreurs passées, abolit l'espionnage et souhaita la bienvenue aux révolutionnaires. Niazi et Enver revinrent triomphalement à Salonique acclamés par des foules enthousiastes de Chrétiens et de Turcs qui croyaient que le « millénaire » était arrivé.

Mustafa Kemal alla à leur rencontre avec les membres du Comité qui n'avaient pas pris une part active à la révolte. Et tandis qu'Enver proclamait la constitution nouvelle au balcon de l'hôtel de l'Olympe, sur la grand'place de Salonique, Mustafa Kemal se tenait derrière lui dans un groupe d'officiers ; personne ne le remarquait. D'ailleurs peu de gens connaissaient ce jeune homme, un des membres les plus insignifiants du Comité.

Bientôt de tous les pays étrangers revinrent en hâte les hommes politiques qu'Abdul Hamid avait exilés dans les vingt dernières années, princes, ex-grands vizirs, ministres. Ils bousculèrent les jeunes officiers, prirent la Direction du Comité « Union et Progrès », et commencèrent à intriguer en vue de reprendre le pouvoir. Niazi retourna en Albanie où il fut assassiné ; Enver reçut sa nomination d'attaché militaire à Berlin. Mustafa Kemal, lui, fut envoyé en mission dans l'Afrique du Nord pour faire des rapports sur les régiments de Tripolitaine.

La révolution tourna au désordre. Profitant de la désorganisation, l'Autriche s'annexa la Bosnie et l'Herzégovine ; la Grèce s'empara de la Crète. La Bulgarie, soutenue par la

Russie, déclara son indépendance. A l'intérieur la réaction commença par des révoltes en Albanie et en Arabie ; chrétiens et musulmans se massacrèrent.

Alors les partisans du vieux Sultan se mirent à l'œuvre. Ils achetèrent par de hautes payes les soldats de Constantinople et lancèrent les hodjas et les prêtres sur le peuple pour le prévenir que les nouveaux gouvernants avec les idées qu'ils avaient rapportées de Paris étaient des chiens d'impies, des Juifs ou des Francs-Maçons, ni Turcs, ni Musulmans, qui voulaient détruire l'Islam et le Califat.

Dans un accès de frénésie religieuse les régiments se mutinèrent à Constantinople, tuèrent ou emprisonnèrent leurs officiers en proclamant leur fidélité au Sultan et au Calife des Croyants, s'emparèrent de la ville et chassèrent le Comité « Union et Progrès ».

Le Comité appela à son secours l'armée de Macédoine dont le commandant en chef s'appelait Maḥmud Shevket Pacha. S'ils échouaient, Abdul Hamid et sa clique, avec toutes leurs iniquités, reprenaient le pouvoir. Mahmud Shevket était un Arabe, il avait été l'un des favoris d'Abdul Hamid. Grand, maigre, d'une pâleur cadavérique d'eunuque, brillant officier d'État-Major, il manquait de décision pour commander en chef.

Dans les circonstances présentes, il ne savait que faire. Il avait dans son État-Major plusieurs membres du Comité, et entre autres, Mustafa Kemal qui arrivait justement de Tripoli, et qui le décida, bon gré, mal gré à diriger sur Constantinople la 2^e et la 3^e armées macédoniennes. L'avant-garde était formée de la 1^{re} division mixte. Dans cette division, Enver, accouru en hâte de Berlin, commandait un détachement de cavalerie. Mustafa Kemal était chef de l'État-Major.

La contre-révolution fut rapidement écrasée par eux. Abdul Hamid détrôné fut enfermé à Salonique dans la Villa Allatine, sous la garde de Fethi le Macédonien. Son vieux

cousin fut mis à sa place sur le trône et le Comité « Union et Progrès » reprit le pouvoir.

Enver devint le héros populaire ; c'était lui qui avait levé l'étendard de la révolte en Macédoine et conduit l'avant-garde de l'armée qui avait sauvé la révolution.

Enver avait d'ailleurs un éclat, une verve, un allant et un flair de la publicité qui le mettaient en lumière, tandis que Mustafa Kemal, amer, sardonique et concentré restait dans l'ombre, ignoré de la foule et peu sympathique aux chefs.

Le Comité l'avait noté comme un camarade capable mais déplaisant, d'esprit critique, insoumis, un homme vaniteux, grognon, sans amis, isolé et antipathique : on l'écarta en le reléguant dans ses occupations militaires.

VIII

Mustafa Kemal était avant tout un soldat. Il se remit au travail avec ardeur. Il fit des conférences, organisa des tournées d'État-Major, étudia l'histoire militaire : Moltke et les campagnes de Napoléon.

C'était une époque de jeunes enthousiasmes et d'avancements rapides. Avant sa trentième année, il était chef d'État-Major de la 3^e armée en Macédoine.

En 1910 il fut attaché à la mission du général Ali Riza, envoyée en France. Après avoir passé quelques jours à Paris, il suivit les grandes manœuvres en Picardie. Ali Riza le nota comme un officier de valeur, clairvoyant, de jugement sûr, et capable d'initiative. A son retour, il fut nommé directeur de l'École Militaire à Salonique et la réorganisa très efficacement. Mais il n'était point satisfait.

Quoique soldat par instinct il rêvait toujours de politique, et il n'y avait pas de place pour lui sur la scène politique.

La révolution n'avait rien amélioré. Enver, Talat et

Jemal tenaient le pouvoir ; les hommes qu'il avait connus au Comité de Salonique gouvernaient maintenant ; Javid, le Juif renégat, était Ministre des Finances. Mustafa Kemal les méprisait, les considérant comme de petits hommes sans envergure, incapables de gouverner. D'ailleurs il ne cachait pas sa pensée ; il exposait ses opinions à l'École et en public. Les grandes puissances sont plus âpres que jamais à la curée, disait-il. L'Allemagne tient la Turquie à la gorge par les concessions et les droits qu'achètent ses financiers ; ils contrôlent le chemin de fer de Bagdad que le traître Javid leur a vendu ; les meilleurs diplomates allemands travaillent à Constantinople. La Turquie est vendue aux étrangers. A l'intérieur du pays tout va aussi mal qu'auparavant ; les conditions de la vie et l'organisation administrative ne sont pas meilleures qu'au temps d'Abdul Hamid ; la pauvreté est générale. Partout, et surtout dans l'armée, le mécontentement renaît. Il faut agir, et tout de suite.

Mustafa Kemal était maintenant un chef ; il faisait partie du grand État-Major où son renom allait croissant. De nombreux officiers de la garnison, mécontents et toujours prêts à s'agiter, commençaient à se grouper autour de lui, à l'écouter, et à compter sur son énergie. Ses façons changeaient ; vivifié par le sentiment d'être entouré, écouté et respecté, il s'épanouissait, prenait de l'envergure.

Ceci fut signalé à Mahmud Shevket Pacha qui était alors Ministre de la Guerre. Il connaissait l'homme et était averti des dangers de troubles à Salonique et dans les Balkans. Il fallait que Mustafa Kemal changeât de poste. Mahmud Shevket l'envoya commander le 38^e régiment d'infanterie à Salonique. Le résultat fut que plus que jamais les officiers se groupèrent autour de Mustafa Kemal, qui d'ailleurs accomplissait ponctuellement ses obligations militaires.

Il envisageait maintenant son plan d'action et préparait un coup d'État.

Les réunions du soir, à porte close, recommencèrent. Mais, maintenant, mûri par ses premières expériences, il savait qu'il avait affaire avec un gouvernement d'anciens révolutionnaires avisés. Ses objectifs étaient toujours un gouvernement fort, et l'expulsion des étrangers : « La Turquie aux Turcs ». D'ailleurs il fut bientôt signalé comme dangereux par les agents du Gouvernement. Sur la demande du Comité, Mahmud Shevket Pacha le convoqua et l'accusa d'inciter les troupes à se mutiner contre le Gouvernement. Les réponses de Mustafa Kemal ne le satisfirent pas, mais comme il n'avait point de preuves suffisantes pour le faire arrêter, il se contenta de le relever du commandement du 38^e régiment, le rappela à Constantinople, et le plaça au Ministère de la Guerre, sous ses yeux, loin de l'agitation balkanique et de ses amis.

A Constantinople le désordre régnait toujours ; les politiciens intriguaient et luttaient pour le pouvoir, les ministères changeaient toutes les semaines ; aucun homme ne paraissait capable de prendre la direction du gouvernement. On avait pensé à Mahmud Shevket Pacha, mais au dernier moment, il avait reculé devant la lourde charge.

Le parti mené par Jemal et le Comité s'opposait vivement à l'emprise allemande. Il ne voulait pas des instructeurs allemands dans l'armée et haïssait particulièrement von Wangenheim, l'ambassadeur d'Allemagne, ami intime d'Enver, un Prussien massif, dur et méfiant, d'ailleurs subtil et rusé ; un animateur qui travaillait sans relâche, et adroitement, à faire de la Turquie un instrument de l'Allemagne.

Mustafa Kemal était de cœur avec les politiciens de ce parti. Il se rapprocha d'eux, but, joua et discuta longuement avec eux, mais sans se livrer, restant en marge, certain que bientôt ils reconnaîtraient sa valeur et l'admettraient à leurs réunions secrètes, où il prendrait alors le premier rôle.

En quoi il se trompait. Il n'avait ni la mentalité, ni l'expérience de la vie politique. Comme tous les soldats, dans tous les pays, il méprisait les politiciens et ne songeait qu'à les dominer.

De leur côté, les Jemalistes le trouvaient agressif, de caractère difficile, rustre et violent. Il les agaçait par des torrents de paroles ou par des bouderies maussades. D'ailleurs, il ne leur apportait rien. A Salonique il avait un parti mais à Constantinople il était complètement inconnu. Cependant ils gardèrent le contact avec lui. Malgré son insociabilité, il était un officier d'État-Major d'un mérite exceptionnel, très différent de l'officier turc ordinaire. Il ressemblait à un Prussien, il en avait les façons d'être, les yeux bleus, le regard fixe et la parole rogue. Un jour ou l'autre, on pourrait l'utiliser contre Enver et contre les Allemands de von Wangenheim.

Ainsi, domptant son orgueil, Mustafa Kemal alla de porte en porte, faire des visites à des politiciens de second ordre qui le laissaient attendre dans leurs antichambres, parmi la racaille des solliciteurs, et s'impatienter en battant de sa cravache ses hautes bottes de cheval. Il s'irritait d'avoir besoin de ces espèces d'hommes-rats, méprisables. Il aurait été heureux que quelqu'un l'attaquât pour soulager ses nerfs en lui sautant à la gorge. La haine le vivifiait tandis que l'indifférence protectrice piquait au vif son orgueil, mais ne le poussait pas à agir, le laissait démoralisé et impuissant.

Pour compenser l'amertume de cette quête inutile, il buvait jusqu'à l'abrutissement.

Ce fut alors, au mois d'octobre 1911, que l'Italie, sans déclaration de guerre, fit débarquer en Afrique du Nord, à Tripoli, une force expéditionnaire qui s'empara de la ville et d'une partie de la côte.

TROISIÈME PARTIE

IX

Mustafa Kemal repoussa du pied la politique. Il y avait maintenant œuvre d'homme à accomplir. Il devait partir pour l'Afrique et battre les Italiens.

La Turquie n'était reliée à l'Afrique du Nord que par la longue route terrestre qui traverse la Syrie et l'Égypte. Les Italiens avaient le contrôle de la mer et les Dardanelles se trouvaient fermées. La flotte turque consistait uniquement en deux cuirassés, et quelques croiseurs qui gisaient dans la boue de la Corne d'Or, sans équipages, leurs chaudières rouillées, inutilisables. Impossible d'envoyer des troupes à Tripoli. Les officiers qui voulaient partir — et tous les jeunes avaient ce désir — devaient se débrouiller ; Enver s'était mis en route un des premiers ; Fethi qui était alors attaché militaire à Paris avait fait un saut jusqu'à Marseille, et là s'était embarqué sur un bateau de pêche français qui l'avait conduit à Tunis.

Avec deux camarades, Mustafa Kemal prit la route terrestre. Ils traversèrent l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine, utilisant le chemin de fer là où il existait, sinon, voyageant à cheval ou en voiture. En arrivant à Alexandrie, ils apprirent que l'Angleterre avait déclaré la neutralité de l'Égypte et fermé la frontière.

Mustafa Kemal écuma de fureur. L'Égypte était un territoire turc sur lequel les Anglais n'avaient aucun droit, et voilà qu'ils prétendaient fermer la frontière, interdire

aux officiers et aux soldats turcs d'aller au secours de leurs compatriotes, en territoire turc. L'outrage était intolérable... Cependant il n'y avait rien à faire qu'à s'en aller.

Les trois amis se séparèrent. Mustafa Kemal s'habilla en Arabe et prit le chemin de fer à voie étroite qui va vers l'ouest. A la frontière il fut arrêté. Il parlait mal l'arabe, et avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, il n'avait rien d'arabe. L'officier qui commandait le poste de frontière était un Égyptien. Il avait reçu une note du commandant anglais d'Alexandrie lui donnant, avec un signalement de Mustafa Kemal, l'ordre de l'empêcher de passer. Mais l'officier égyptien, en tant que musulman, détestait les Anglais, les Italiens et en général tous les chrétiens. Toutes ses sympathies allaient aux Turcs. Cependant il ne pouvait pas escamoter l'ordre reçu... Mais on peut toujours s'arranger. Il arrêta un autre voyageur qui avait les yeux bleus, et laissa passer Mustafa Kemal en lui souhaitant bon voyage.

Mustafa Kemal se hâta d'arriver au quartier général turc à Aïn-el-Mansour, éloigné d'environ quinze milles du port de Derna. Il y fut reçu avec enthousiasme. On manquait d'officiers, et de plus il avait appris à connaître le pays et le peuple égyptiens au cours de son voyage, l'année précédente. Il fut promu major et reçut le commandement de la section qui faisait face à Derna. Son quartier général était à Aïn-el-Mansour ; il rencontra là Enver qui commandait tout le front.

Les Italiens, protégés par leur flotte, s'étaient emparés des villes de la côte, mais ne pouvaient avancer dans le pays. En face d'eux, ils trouvaient les Turcs ; au-delà des Turcs, toute l'Afrique du Nord était en armes. La guerre sainte, la « Jihad », avait été proclamée. A l'appel des prêtres toute la population s'était levée. De Lybie, du fond du Sahara et de l'oasis de Koufra, les tribus brûlantes de

fanatisme religieux accouraient à la défense des Turcs, leurs frères en Islam, contre l'invasion chrétienne. Enver était le centre du mouvement. Il représentait le Calife des Croyants, le Sultan impérial de Stamboul. Le cheik de Senoussis l'appela son « frère » et lui envoya ses guerriers. Les lointains Touaregs et les Fenassis lui adressèrent des volontaires.

Et Enver sut les manier. Il vivait sous une grande tente, couverte de tapis, et drapée d'étoffes. Là il les recevait cérémonieusement, causait avec les cheiks, écoutait avec bienveillance les hommes farouches des tribus accroupis autour de lui. Il les organisa en hordes de quarante tentes, avec une femme dans chaque tente pour cuire leur nourriture et s'occuper d'eux. A chaque groupe il adjoignit trois officiers turcs. Il paya grassement les hommes des tribus, les nourrit copieusement, et envoya des présents aux veuves de ceux qui furent tués dans les combats. Il les lança en avant avec une patience inlassable, une ténacité et une énergie sans limites et ainsi il cloua les Italiens sur le rivage.

Mustafa Kemal était constamment en contact avec lui, et sous ses ordres, bien qu'il fût un peu plus âgé que lui.

Les deux hommes ne s'entendaient pas, se disputaient constamment. Tous les deux avaient le tempérament querelleur des Albanais, tous les deux étaient orgueilleux, susceptibles et volontaires ; ni l'un ni l'autre ne supportait la contradiction, ni même la critique. Aussi courageux moralement que physiquement, ils disaient tout haut ce qu'ils pensaient. C'était tout ce qu'ils avaient de commun.

Enver était l'homme des grandes idées, des projets à longue échéance, insoucieux des détails, des faits et des chiffres.

Mustafa Kemal, lui, était prudent. Les perspectives brillantes l'inquiétaient, les grandes idées vagues le laissaient froid. Il voulait des faits et des chiffres. Il ne sympa-

thisait pas plus avec les Arabes qu'avec les autres étrangers et ne savait pas les manier. Turc, fier d'être Turc, il méprisait le reste de l'univers.

Depuis leur rencontre à Salonique, il n'avait jamais aimé Enver. Maintenant il commençait à le mépriser et ne le lui cachait pas. D'ailleurs son mépris était envenimé par la jalousie. Convaincu de sa supériorité comme homme et comme soldat, et plus âgé qu'Enver, il souffrait d'être toujours à sa remorque, sous ses ordres.

Enver qui vivait en grand capitaine tenait une petite cour sous sa riche tente. Enthousiaste, brillant, la main ouverte, il considérait Mustafa Kemal, avec sa dure figure grise, son humeur sardonique, ses façons cyniques, comme une sorte de trouble-fête qui désaffectonnait les goumiers arabes par ses maladresses, critiquait tous ses plans, s'en moquait, chicanait, sans aller cependant jusqu'à l'insubordination.

Leurs relations devenaient de plus en plus difficiles. La campagne n'était qu'une série de raids fatigants et de fusillades dans les rochers, sous une chaleur accablante qui aurait irrité les plus calmes tempéraments. Les deux hommes se querellaient publiquement ; Fethi, l'aimable et sociable Fethi, essayait vainement de les rapprocher.

Mustafa Kemal se retirait sous sa petite tente sans ornements. Il y vivait frugalement et refusait de prendre part aux fêtes qu'Enver donnait à ses courtisans.

Au bout d'un an, la campagne n'avait conduit qu'à de maigres résultats. Les Italiens avaient fait débarquer de nouvelles troupes qui s'étaient retranchées sur le bord de la mer, les Turcs et les Arabes ne parvenaient pas à les déloger.

Brusquement et contre toute attente, au mois d'octobre 1912, le Monténégro déclara la guerre à la Turquie. Pour la première fois dans leur histoire tous les pays chrétiens

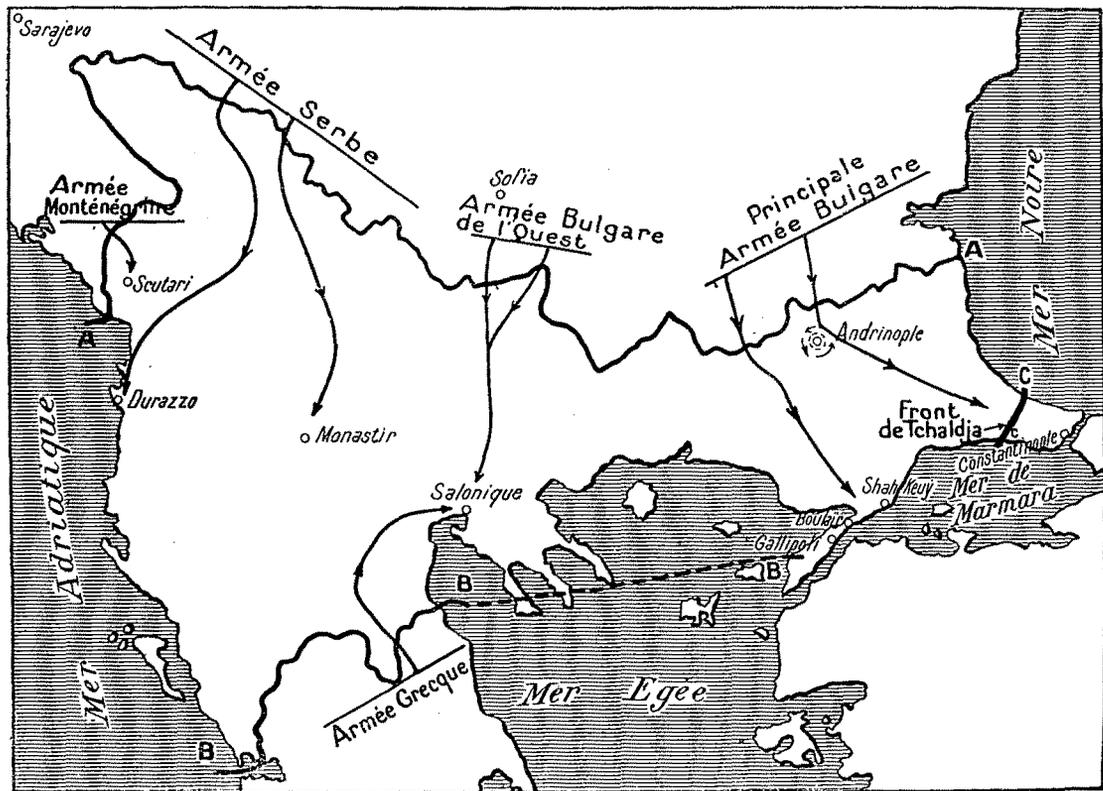
balkaniques s'unirent et attaquèrent les Turcs. Le Gouvernement de Stamboul se hâta de faire la paix avec l'Italie et d'envoyer des ordres à Tripoli : les troupes devaient se retirer par l'Égypte et la Tripolitaine était déclarée indépendante. Tous les officiers de valeur se hâtèrent de revenir en Turquie. L'ennemi était aux portes et la patrie en danger.

X

Aussitôt qu'il eut pu passer son commandement, Mustafa Kemal se hâta vers sa patrie. Dans l'espoir que c'était le plus court chemin, il traversa la France, mais la voie directe lui était fermée, il dut faire un détour par l'Autriche, la Roumanie et la Mer Noire. Plusieurs fois arrêté en route, il n'arriva à Constantinople que dans la première quinzaine de décembre.

Il y trouva le désordre. Les troupes turques avaient été écrasées sur tous les fronts. Au nord, les Serbes n'avaient rencontré dans leur avance aucune résistance. Au sud, les Grecs avaient fait 25.000 prisonniers et pris Salonique ; les Bulgares marchaient droit sur Constantinople, menaçaient les lignes fortifiées de Tchaldja à quinze milles seulement de la capitale. Sauf un peu de terrain autour de Constantinople et la grande forteresse d'Andrinople, d'ailleurs isolée et assiégée par les Bulgares, il n'y avait plus de Turquie d'Europe.

Un seul rayon d'espoir : Rauf, un jeune capitaine de vaisseau qui commandait le vieux croiseur *Hamidieh*, avait pu forcer le blocus et sortir des Dardanelles. Poursuivi par les croiseurs ennemis, il rôdait dans la Mer Égée, tantôt bombardant un port, tantôt coulant un transport. Il était devenu le héros national, mais ses exploits, isolés, comptaient peu dans le désastre général.



L'AVANCE DES ALLIÉS BALKANIQUES EN 1912-1913 (1^{re} GUERRE BALKANIQUE)

Le territoire compris entre la ligne A — A et la ligne B — B appartenait en 1911 à la Turquie. Après la 1^{re} guerre balkanique, la Turquie n'eut plus, en Europe, que le territoire compris entre la ligne C — C et Constantinople.

A Constantinople, les hôpitaux, les églises, les mosquées et les maisons particulières regorgeaient de blessés. La campagne tout autour n'était qu'un vaste camp de réfugiés qui mouraient de faim et de froid parce que le ravitaillement n'était pas organisé. Le choléra et le typhus, la faim et le froid, les emportaient par milliers.

Cependant les politiciens continuaient à se quereller, en sorte qu'il n'y avait aucun gouvernement établi capable de diriger ce chaos.

Mustafa Kemal s'inquiétait de sa famille. Des réfugiés de Salonique lui dirent que la ville avait été prise par trahison ; les Grecs avaient massacré tous les habitants qu'ils avaient pu et ravagé le pays aux alentours. Il trouva enfin sa mère et sa sœur Makhoula dans un camp de réfugiés et put les installer dans une chambre à Constantinople. Zubeïda avait dépassé la soixantaine ; elle avait beaucoup grossi et devenait aveugle. Dans sa fuite de Salonique, elle et sa fille avaient cruellement souffert du froid et de la faim, aussi la pauvre femme paraissait-elle bien vieillie ; sa joie fut grande de revoir son fils, et elle se laissa passivement conduire à Constantinople, mais elle ne voulait pas être consolée. Salonique était aux Grecs maudits ! ses parents avaient été tués ! sa maison brûlée ! toute sa fortune perdue ! elle ne possédait plus rien au monde ! Du matin au soir elle restait accroupie sur un matelas dans sa pauvre chambre, et se balançait d'avant en arrière en invoquant Allah.

Dès qu'il eut installé sa mère et sa sœur, Mustafa Kemal se présenta au Ministère de la Guerre. Il fut envoyé dans la péninsule de Gallipoli en qualité de chef d'État-major d'une division qui tenait la ligne du front à Boulaïr, de l'autre côté du goulot. C'était la clef des positions turques. Si les Bulgares s'en emparaient, ils devenaient maîtres des Dardanelles, s'ouvraient la route de la Turquie d'Asie et

isolaient Constantinople. A peine était-il arrivé à Boulaïr que les Bulgares, sous les ordres du général Savoff, attaquèrent.

Les retranchements n'étaient que les restes vaguement rapiécés d'une ligne construite cinquante ans auparavant par le génie anglais pendant la guerre de Crimée. Les Bulgares l'attaquèrent plusieurs fois et les Turcs la tinrent avec acharnement. La lutte fut très dure et seul l'armistice général devait l'arrêter.

Ensuite les événements se succédèrent rapidement. Les Grandes Puissances réunirent une conférence de la paix. Les États balkaniques voulaient se partager la Turquie d'Europe, sauf Constantinople. Les Bulgares demandaient qu'on leur livrât immédiatement Andrinople. Les Turcs étaient divisés en plusieurs partis qui se querellaient. Les uns, sous l'influence du Grand Vizir Kiamil Pacha, un vieillard gâteux, désiraient la paix à tout prix. Les autres, et particulièrement le parti des jeunes officiers, voulaient continuer la guerre. Il y eut des intrigues, des mutineries, du désordre, et aucune direction.

Au milieu de cette confusion, Enver revint de Tripoli. Il ne perdit pas de temps, convoqua le Comité « Union et Progrès », groupa les jeunes officiers autour de lui, et marchant droit sur la Sublime Porte fit irruption dans la salle où le cabinet tenait séance. Il tua raide Nazim, le Ministre de la Guerre, qui voulait l'arrêter, chassa Kiamil Pacha et les autres ministres en les menaçant de son revolver, et prit la direction du Gouvernement avec les membres du Comité Talat et Jemal, Mahmud Shevket étant Grand Vizir.

Il n'eut aucune faiblesse. Une bande de politiciens voulut lui faire opposition ; il les pendit, écrasa les mutineries et refusa catégoriquement les conditions de paix posées par les États balkaniques.

Avant tout, il fallait délivrer Andrinople des Bulgares

qui l'assiégeaient. Enver dressa le plan d'un long mouvement tournant. C'était un beau projet selon son cœur. D'abord faire sortir la flotte embourbée dans la Corne d'Or ; sous le feu des canons faire débarquer le 10^e corps d'armée au nord de Boulaïr, à Shak Kuy ; puis les troupes retranchées à Boulaïr attaqueraient les Bulgares, tandis que celles de Shak Kuy prendraient l'ennemi sur le flanc ; les deux colonnes se réuniraient ensuite pour marcher droit sur Andrinople par la route du nord qui est la plus directe. L'ennemi, ainsi débordé, serait obligé de se retirer devant les lignes de Tchaldja et Andrinople serait sauvé.

Mustafa Kemal qui assistait au Conseil de Guerre critiqua sans ménagement le plan d'Enver. Il avait constaté au cours de ses reconnaissances que les hauteurs qui surmontaient Shak Kuy étaient tenues par les Bulgares, un débarquement serait dangereux : les troupes de Boulaïr ne pourraient pas chasser les Bulgares et même si elles le faisaient l'ennemi était maître des lignes intérieures et garderait la supériorité du nombre. Le plan était séduisant, mais les détails n'avaient pas été suffisamment étudiés ; il était irréalisable.

Enver s'emporta : il était le maître ! Il ordonna à Mustafa Kemal de se taire et d'obéir.

Le plan fut exécuté comme il avait été conçu. Deux divisions de troupes de Boulaïr attaquèrent au point du jour, le 8 février. Mustafa Kemal commandait l'une d'elles. Elles avancèrent de quelques milles et furent arrêtées par un épais brouillard. Les Bulgares se glissèrent sur leur flanc gauche et ouvrirent le feu. Une des divisions se rompit et s'enfuit ; l'autre, celle dont Mustafa Kemal était chef d'État-Major, put revenir sur ses positions après avoir perdu cinquante pour cent de son effectif. Le 10^e corps d'armée, à son arrivée à Shah Kuy fut attaqué par les Bulgares et dut rembarquer en perdant 6.000 hommes.

Le plan avait complètement échoué. Un mois après,

Andrinople se rendit et le Gouvernement d'Enver fut obligé d'accepter les conditions de paix pour lesquelles il avait renversé le gouvernement de Kiamil Pacha.

Mustafa Kemal revint à Constantinople. La Turquie meurtrie pensait ses blessures. Ses ennemis lui marchandaient les lambeaux de territoire qu'ils lui laissaient. Et soudain ils se querellèrent. Les Serbes et les Grecs furent attaqués par les Bulgares et les repoussèrent derrière leurs frontières. Oubliant les Turcs, les anciens alliés essayaient de s'égorger.

Enver saisit cette occasion inespérée. Avec une belle ardeur, sans aucune déclaration de guerre, il lança en avant toutes les troupes en état de marcher, balaya les quelques Bulgares qui étaient restés en Turquie, et marcha droit sur Andrinople. En tête de la cavalerie d'avant-garde, les musiques jouant l'hymne national, les étendards flottant au vent parmi la population qui se pressait sur les routes en agitant des rameaux d'olivier, Enver le Victorieux chevaucha triomphalement dans Andrinople.

A l'État-Major d'une des colonnes qui le suivaient, peu remarqué et peu connu, mécontent de cette manifestation théâtrale, se tenait Mustafa Kemal.

XI

Une fois de plus Mustafa Kemal vécut à Constantinople avec sa mère et sa sœur, dans l'inaction.

Après la reprise d'Andrinople, il avait été nommé lieutenant-colonel. Mécontent, sans but défini, il recommença à fréquenter les politiciens de second ordre qu'il méprisait. Mais la situation différait totalement. Le nouveau gouvernement était fort et résolu. Talat, Enver et Jemal —

Mahmud Shevket avait été assassiné — avaient formé un triumvirat qui gouvernait fermement. Les anciennes cliques politiques avaient été dispersées.

Mustafa Kemal était moins que jamais l'homme des politiciens. Ses anciens camarades du Comité de Salonique l'avaient laissé loin derrière eux. Talat et Jemal faisaient partie du cabinet. Enver, Ministre de la Guerre, était devenu un grand personnage international. Il avait épousé une princesse, et vivait splendidement dans un palais, sur le Bosphore. Il continuait à faire de grands projets : réunir tous les peuples de langue turque sous la bannière du Sultan-Calife, et ainsi ressusciter les gloires de l'Empire Ottoman. Il s'appuyait sur les Allemands qui le considéraient comme un allié.

Mustafa Kemal n'était qu'un petit officier d'État-Major continuellement mécontent et de façons désagréables. Le Triumvirat et tout le Comité « Union et Progrès » le tenaient à distance. Il s'était querellé avec Enver. Seul, Jemal lui manifestait quelque sympathie à cause de leur antipathie commune pour les Allemands.

Pour mettre à exécution ses vastes projets, Enver avait décidé qu'il fallait d'abord réorganiser l'armée, et il invita le général prussien Liman von Sanders à se charger de ce travail.

Quand il apprit cela, Mustafa Kemal rugit de fureur impuissante, harcela tous les hommes politiques qu'il connaissait, arrêta, en les prenant à la boutonnière, ses camarades de l'armée, les harangua en public et en particulier, pour les convaincre de la nécessité d'adresser au Gouvernement une protestation générale de tout le corps des officiers.

« C'est une folie », disait-il, « de laisser les Allemands contrôler l'armée, la base de notre vie nationale. A nous les Turcs de gérer nos affaires ! C'est insulter la nation que de mêler les Prussiens à son existence. »

Il vit Jemal et discuta longuement avec lui. Quand Enver refusa de le recevoir, il lui écrivit une lettre amère.

Le Triumvirat commença à le trouver gênant ; mais il n'était point dangereux, car il n'avait personne derrière lui. Il fallait l'écartier. Fethi avait été envoyé à Sofia comme Ministre plénipotentiaire. Mustafa Kemal et lui étaient de vieux amis. Mustafa Kemal serait très bien à Sofia. Il fut nommé attaché militaire, et reçut l'ordre d'adresser d'abord à Fethi ses rapports.

Mustafa Kemal considéra sa nomination à Sofia comme un exil. Loin de Constantinople, toutes ses relations étaient coupées, le poste d'attaché militaire donne peu de vraie besogne à un militaire professionnel. Cependant il le remplit bien. Il se lia avec Kitcheff, le général en chef bulgare, et avec son État-Major, assista aux grandes manœuvres, et adressa ses observations à Fethi.

Par un trait caractéristique de sa nature, il noua une amitié étroite avec Sava Savoff, le général qui avait culbuté sa division devant Boulaïr. Il haïssait les politiciens et les officiers qui étaient ses frères rivaux, mais il respectait un ennemi courageux. Sava Savoff avait montré une bravoure extraordinaire devant Boulaïr. En arrivant à Sofia, Mustafa Kemal le rechercha et se lia intimement avec lui.

Il était peu occupé, et à des travaux qui ne l'intéressaient pas. Comme il n'était pas homme à se tourner les pouces, et qu'il ne pouvait vivre qu'en haute tension de travail ou de plaisir, il résolut de consacrer à s'amuser son activité inutilisée. Sa position d'attaché militaire lui donnait les privilèges et l'immunité du diplomate avec les chances de bonnes fortunes du soldat. Il sut en profiter. D'abord il apprit à danser, méthodiquement, avec un professeur, et dansa tant qu'il put, mais toujours gourmé, comme à la parade. Il fréquenta les salons et essaya de devenir un mondain, flirta avec les dames de Sofia. Elles le trouvèrent

excessivement gauche. C'était un officier turc, vigoureusement campé, voilà tout. Les dames bulgares n'avaient jamais aimé les Turcs, et Mustafa Kemal n'était ni assez beau, ni assez séduisant pour leur faire oublier sa nationalité. Ses façons rudes, sa figure grise, immobile, leur déplaisaient. Tantôt, guindé, il se pavanait devant elles, silencieusement ; tantôt il leur parlait avec brusquerie. Il n'avait aucune notion de l'aimable jeu du flirt, des gentils bavardages, de la galanterie légère. Il demandait sans périphrases à une dame de lui appartenir et, si elle refusait, il ne s'occupait plus d'elle et allait faire à d'autres la même aimable proposition. Pendant un certain temps, il flirta d'assez près avec la fille du général Kovatcheff, une jolie petite personne aux cheveux flous. Et puis, un beau jour, elle lui tourna le dos.

Les dames de Sofia s'accordèrent bientôt à le qualifier d'homme grossier ; c'était le Tartare traditionnel, si différent de Fethi, le Turc doux, poli, si accommodant. Elles riaient des efforts de Mustafa Kemal pour bien danser et pour pratiquer les façons salonniers. Elles le trouvaient très ennuyeux et bientôt ne s'occupèrent plus de lui. Mustafa Kemal se piqua, devint de plus en plus hautain et solitaire. Dès lors, il commence à détester les femmes du monde, leurs façons maniérées, et leurs bavardages. Il ne leur pardonnait pas de se moquer de lui, d'exciter ses désirs sans les satisfaire, et surtout de ne pas faire de lui un héros.

Il se retrancha dans la société des hommes, particulièrement de ceux qui le traitaient avec déférence, et rechercha la compagnie des filles perdues. Avec elles, dans les cafés et les mauvais lieux, il se sentait à l'aise et buvait jusqu'à l'aube. Il prit aussi l'habitude de jouer aux cartes et aux dés sans choisir ses partenaires. Il goûta à tous les vices, endommagea sa santé, contracta une maladie qui acheva de le rendre misogyne, et l'incita à rechercher les jeunes hommes.

Sur ces entrefaites la guerre mondiale éclata. De l'autre

côté de la frontière le prince héritier d'Autriche avait été assassiné. Toutes les grandes nations mobilisèrent. La Turquie, après quelques jours, se joignit à l'Allemagne ; la Bulgarie restait encore neutre, à Sofia on attendait les événements.

Mustafa Kemal rongea son frein. Comme beaucoup de Turcs, il pensait que le Gouvernement de Stamboul aurait été plus sage de garder la neutralité jusqu'à ce qu'on vît de quel côté tournait la victoire et de poser alors ses conditions d'intervention. Mais la décision était prise et la Turquie lancée dans la bagarre.

Cependant, Mustafa Kemal et la plupart des officiers croyaient encore que la guerre ne durerait que quelques semaines. Les semaines passèrent sans conclusion et il s'impatienta, télégraphia à Enver pour lui demander un commandement. Enver lui répondit par un ordre poli, mais péremptoire, de rester à Sofia, où il était utile. Furieux, il télégraphia de nouveau, et cette fois ne reçut pas de réponse. Il écrivit à tous ses amis sans résultat. Même Fethi ne pouvait rien pour lui. Après les semaines, les mois se succédèrent.

On était déjà en février 1915 quand Mustafa Kemal résolut de quitter Sofia sans permission et de s'engager comme simple soldat plutôt que de rester à l'écart. Il avait empaqueté ses bagages et pris ses dispositions lorsqu'il reçut un ordre de rappel à Constantinople.

XII

Enver était déjà parti pour le Caucase où il commandait une armée contre les Russes. Haki Pacha le Boiteux, le quartier-maître général, le remplaçait. Il se souciait peu des antipathies d'Enver, avait besoin de bons officiers et tout de suite.

La flotte britannique et la flotte française avaient essayé deux fois de forcer l'entrée des Dardanelles. On savait qu'une grande armée se concentrait en Égypte pour attaquer Gallipoli, et Liman von Sanders se hâtait d'organiser une nouvelle armée turque pour résister à l'attaque.

Haki Pacha connaissait les notes de Mustafa Kemal, officier de valeur, pourvu qu'on le tint à l'écart de la politique. Il le rappela par télégramme et le recommanda à Liman von Sanders qui lui donna le commandement des troupes turques dans la moitié sud de la péninsule de Gallipoli.

Von Sanders qui avait une pauvre opinion de la valeur des officiers turcs se rendit bientôt compte que Mustafa Kemal était hors de pair, bien qu'il eût un caractère difficile, ne mâchât pas ses mots, et exprimât ses opinions avec rudesse et âpreté. Un jour, par exemple, il déclara au général prussien que la Bulgarie avait bien fait de rester neutre, parce que la victoire de l'Allemagne était moins que certaine ; et une autre fois que l'État-Major allemand était d'une mollesse criminelle. Mais il savait son métier de soldat. D'esprit clair, de décisions sûres, il ne donnait jamais que des avis solidement basés sur des faits.

D'ailleurs, il était souvent en désaccord violent avec von Sanders aussi orgueilleux que lui. Néanmoins, le général allemand l'estimait d'autant plus qu'il avait l'apparence et les façons d'un officier prussien, raide, hautain, mais soldat de haute classe. « Un splendide officier... un chef ! » disait von Sanders, et il avait confiance en lui.

De son côté, Mustafa Kemal, malgré sa haine des étrangers, et particulièrement des Allemands qu'Enver avait introduits en Turquie, respectait von Sanders. Il dit un jour, dans un accès de franchise rare chez lui quand il parlait d'un rival ou d'un supérieur : « Liman von Sanders est l'officier supérieur idéal. Nous ne nous accordons pas tou-

jours, mais après m'avoir donné ses ordres il me laisse libre de les exécuter comme je le juge au mieux. »

Cependant, les agents du service d'espionnage au Caire et à Athènes rapportaient que l'armée britannique était sur le point d'attaquer. Quatre-vingt mille hommes étaient massés en Égypte et soutenus par une flotte importante.

Von Sanders se trouvait en face de grandes difficultés. La ligne des côtes de la péninsule de Gallipoli s'étendait sur 52 milles. Le pays est montagneux et quelques sommets dominant toute la péninsule. Les 80.000 alliés appuyés par leur flotte pourraient débarquer où ils voudraient le long de la côte, attaquer sur une des montagnes, s'en emparer et dès lors, maîtres de la position, s'ouvrir la route de Constantinople.

Von Sanders ne disposait que de 60.000 hommes; il les plaça en trois groupes de 20.000 hommes le long des côtes. Il n'avait plus qu'à attendre le débarquement des alliés, nul ne savait où et quand il s'opérerait. Le groupe qui serait attaqué devrait tenir tête pendant deux ou trois jours à des forces très supérieures, jusqu'à ce qu'il reçût du renfort.

Enver, revenu de Russie, avait envoyé l'ordre exprès d'enlever à Mustafa Kemal le commandement des troupes de choc. Von Sanders, forcé d'obéir, exprima publiquement son regret, et donna à Mustafa Kemal le commandement de la 19^e division, en réserve à Maïdos. Il lui recommanda de ne lancer ses troupes que lorsqu'il saurait clairement sur quel point les Anglais prononceraient leur attaque principale.

Dans sa fureur contre Enver, Mustafa Kemal se consola en voyant la confiance que lui témoignait von Sanders. Pour s'en montrer digne, Mustafa Kemal devint un tout autre homme. Il cessa de récriminer, se mit à l'œuvre avec toute la force et toute la science militaire qu'il avait en lui, sans perdre de temps. Sa division se composait d'un bon

régiment turc et de deux médiocres régiments arabes. En quelques semaines il en fit une force de premier ordre et après avoir étudié le terrain se trouva prêt à toutes les éventualités.

L'attaque des alliés commença le dimanche 25 avril. Une brume légère flottait sur la mer. Du brouillard sortit une flotte de cuirassés, de croiseurs, de destroyers et de transports. Une escadre bombardarda le nord de la péninsule à Boulaïr. C'était une feinte, mais elle trompa von Sanders. Un autre groupe entra en action au sud. L'attaque principale fut dirigée sur le centre. C'étaient des Australiens. L'objectif était de débarquer sur les basses terres à Gaba Tepe, et de marcher ensuite le long de la vallée jusqu'à Maïdos ; là, de tourner pour s'emparer des hauteurs du Chonuk Baïr qui dominaient le camp de Mustafa Kemal et constituaient une des clefs de toute la position.

Un fort courant poussa les transports trop loin vers le nord ; les Australiens débarquèrent par erreur à Ari Burnu, s'égarèrent dans les contreforts des montagnes et se dirigèrent vers la crête du Chonuk Baïr.

Mustafa Kemal n'en savait rien. Il avait donné l'ordre à son meilleur régiment, le 57^e, d'être paré à 5 h. 30 du matin pour les manœuvres habituelles sur les pentes du Chonuk Baïr. Tandis qu'il gravissait la colline, il aperçut un détachement de patrouilleurs turcs qui descendait :

« Que faites-vous ici ? » demanda-t-il.

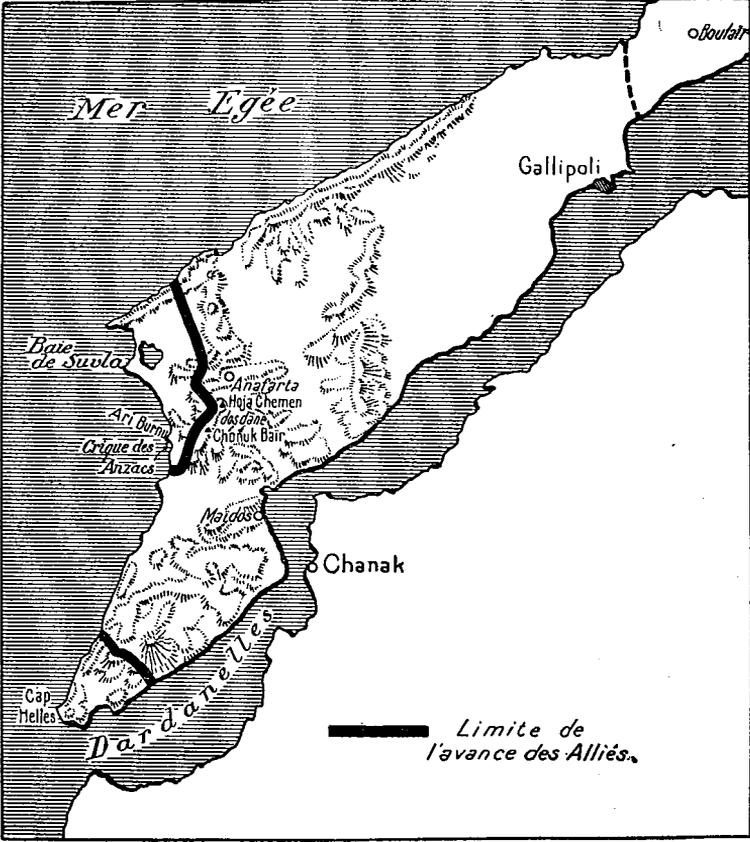
« Les Anglais ont débarqué. Nous étions placés en piquets avancés le long du rivage, nous avons dû nous retirer. »

« Où les Anglais ont-ils débarqué ? »

« A Ari Burnu ».

Mustafa Kemal leur commanda : « Baïonnette au canon, et retournez d'où vous êtes venus. »

Quelques minutes après il reçut un message de la 9^e divi-



CAMPAGNE DE GALLIPOLI 1915

sion qu'il avait à sa droite, confirmant les nouvelles, et lui demandant d'envoyer un bataillon pour couvrir son flanc gauche.

Mustafa Kemal fit un calcul rapide. Von Sanders, il le savait, croyait que les ennemis attaqueraient à l'extrémité nord de la péninsule, près de Boulaïr. Mais le Chonuk Baïr était la véritable clef de la position turque. A mesure que les nouvelles arrivaient, il acquérait la certitude qu'une forte armée anglaise avait débarqué en face de ses positions, avec le Chonuk Baïr pour objectif. Dans un éclair de génie il vit qu'il fallait sauver le Chonuk Baïr à tout prix et tout de suite... Pas le temps d'attendre des ordres. Les minutes valaient des heures. Il s'était souvent répété ce précepte de Napoléon qu'il faut agir vite, très vite.

« Vos cartouches sont-elles à blanc, ou chargées ? » demanda-t-il à son chef d'État-Major.

« Chargées », répliqua l'officier.

« Alors, marchez tout de suite, et le plus vite possible, sur le Chonuk Baïr ! »

Il n'avait qu'une petite carte d'État-Major sur laquelle Ari Burnu n'était même pas marqué. Cependant avec cette carte, un compas, et un gendarme pour le guider, il se mit en tête avec deux cents hommes. Le terrain était escarpé, couvert de grosses pierres, et défoncé par des ravines. Les hommes ne pouvaient pas le suivre ; il était presque seul quand il arriva au sommet. Directement sous lui, à mi-chemin de la dernière sommité et à moins de quatre cents mètres, il vit la tête de colonne des Australiens. Derrière lui le commandant du régiment activait la marche de ses hommes. Mustafa Kemal appela l'officier le plus proche de lui et lui montra la colonne des Australiens qui continuait à gravir la pente :

« Réunissez tous les hommes que vous pourrez, allez de l'avant, et attaquez l'ennemi. »

Quand les unités du 57^e régiment arrivèrent sur le som-

met, à bout de souffle, éreintées, il reforma lui-même les rangs et les lança en avant. Une batterie d'artillerie arriva. Il aida les canonniers à mettre en position la première pièce. Continuellement sous le feu de l'ennemi, il ressemblait par son activité à un fou furieux. Sur sa propre responsabilité, et sans attendre d'ordres, il fit monter son second régiment et le lança au feu. Cela ne suffisait pas ; il appela le troisième. Il avait oublié les ordres reçus de ménager ses réserves. Personne ne restait à l'arrière. Il était convaincu qu'il faisait face à l'attaque principale de l'ennemi ; il savait que s'il se trompait, son erreur serait désastreuse. Mais il ne se trompait pas ; son génie l'avait bien servi.

Toute la journée la bataille fit rage avec des alternatives diverses. Les Australiens accrochés à la pente, aux trois quarts du chemin de la crête, ne pouvaient pas aller plus loin. Les Turcs étaient à bout de forces. Le 57^e régiment était décimé ; les deux régiments arabes en désordre et prêts à s'enfuir. Mais les Australiens n'étaient pas en meilleures conditions. Un renfort frais, de 500 hommes, d'un côté ou de l'autre, aurait décidé de la bataille. A la tombée de la nuit la crête était encore aux mains des Turcs, et les Australiens étaient accrochés sur la pente un peu au-dessous d'eux.

Mustafa Kemal ne se reposa pas. Il installa son quartier général derrière un affleurement de rochers, et toute la nuit, et tout le jour suivant, lança attaques sur attaques contre les Australiens pour les rejeter à la mer. Il ne quittait pas la ligne de feu, encourageait ses hommes, veillait personnellement à ce qu'ils prissent quelque repos et des aliments chauds, leur insufflant son énergie. Ainsi il put arrêter les Australiens, mais sans arriver à les culbuter jusqu'au bas de la montagne et à les rejeter à la mer.

La crête du Chonuk Baïr était la clef des Dardanelles, et les Dardanelles, celle de Constantinople. Si les Darda-

nelles et Constantinople tombaient, la Turquie, coupée de l'Allemagne, isolée, serait obligée de demander la paix. La Grèce, la Roumanie et la Bulgarie se joindraient probablement aux alliés victorieux. L'effet moral serait universel. La route de la Mer Noire serait ouverte ; la Russie recevrait des armes et des approvisionnements.

Entre ces terribles perspectives et les Australiens, il n'y avait qu'un homme à la face grise, volontaire, qui retenait les Turcs épuisés sur la crête étroite du Chonuk Baïr par la seule puissance de sa personnalité.

XIII

Décidément incapables de se déloger, les Turcs et les Australiens se retranchèrent sur leurs positions, décidés à s'y cramponner jusqu'au bout : les Australiens, bien déterminés à conserver ce qu'ils avaient acquis, et les Turcs non moins déterminés à les rejeter à la mer. Pendant des semaines ils creusèrent des tranchées, firent des sapes et des tunnels. Ce fut alors la fatigue des longues heures de veille, l'œil et l'oreille tendus, dans des abris incommodes, l'énervement de la fusillade continue, les corvées dangereuses pour réparer pendant la nuit le champ de fils de fer barbelés entre les lignes, les attentes angoissantes à l'entrée des sapes avant de se ruer à l'assaut baïonnette au canon et grenades en mains ; la tuerie sauvage, dans les tranchées étroites, à coups de couteaux, corps à corps sous les obus.

Et par dessus tout, survint un été torride ; l'eau manqua, le soleil brûlait sur les rochers nus, la poussière était chaude comme si elle sortait d'un four. Entre les lignes, les cadavres pourrissaient, des myriades de grosses mouches bleues remplissaient l'atmosphère, polluaient les vivres, amenaient la dysenterie, l'entérite et la vermine. Le pouvoir de résis-

tance des hommes, des deux côtés, était à bout, mais l'énergie de Mustafa Kemal ne fléchit jamais. Dans son élément, le combat, il résistait, vivifié, et pour ainsi dire heureux. Il dormait peu, n'avait pas besoin de sommeil. Toujours de sang-froid, il bousculait souvent son État-major, en feignant la colère. Il préparait ses décisions avec une précision mathématique, et ne donnait ses ordres qu'à coup sûr.

Kannengiesser, le général allemand qui commandait la 9^e division, à sa droite, était surpris de ses capacités militaires. Il disait de lui : « Mustafa Kemal est un officier clairvoyant et actif. Il décide tout de lui-même et sait exactement ce qu'il veut. »

Il était constamment en ligne, parlant aux officiers, aux hommes, et s'informant ainsi directement. Souvent il montait sur le parapet ou s'avavançait dans la zone dangereuse, devant les tirailleurs avancés pour étudier le terrain.

Au mois de mai, pendant un court armistice il aida, sous un uniforme de sergent, à enterrer les morts, afin de pouvoir espionner les tranchées australiennes. Au moment des attaques, il encourageait les hommes et souvent les menait lui-même à l'ennemi. Il ne les laissa se démoraliser un seul jour. Et, tandis que des hommes tombaient autour de lui, jamais il ne fut touché.

Un jour, il était assis près d'une tranchée qu'on venait de creuser lorsqu'une batterie anglaise ouvrit le feu ; la poussière soulevée par les éclats le couvrit. Comme le tir se précisait, les obus tombaient de plus en plus près de lui, et mathématiquement il devait être atteint. Ses officiers d'État-major le supplièrent de se mettre à couvert : « Non, dit-il, pas maintenant, je donnerais un mauvais exemple à mes hommes. » Il alluma une cigarette et la fuma lentement, continuant à bavarder, aussi calme que si la fusillade ne le concernait pas. Les hommes, à l'abri dans les tran-

chées, le regardaient, fascinés. Enfin les canons anglais furent pointés sur un autre but.

Une autre fois, comme il revenait de Gallipoli, un hydroplane anglais survola sa voiture et la bombardait. Les bombes tombaient sur la route devant et derrière l'automobile ; l'une d'elles broya le pare-brise et tua le chauffeur, sans atteindre Mustafa Kemal.

Quelquefois, il prenait un fusil, montait sur le parapet et s'amusait à viser quelque point des tranchées australiennes. Dans les endroits les plus dangereux, alors que les balles ennemies sifflaient à ses oreilles, il affectait de se mouvoir lentement pour encourager les soldats. Il était d'ailleurs absolument certain de n'être jamais atteint, et cette conviction augmentait encore son intrépidité.

Au mois de juin il découvrit un point faible dans les lignes ennemies. En s'y jetant il pouvait bouleverser les tranchées des Australiens et les obliger à se retirer au pied de la montagne. Il prépara une attaque pour le 28 juin. Elle serait conduite par un régiment d'élite qu'on venait de lui envoyer, le 18^e, et appuyé par toute sa division.

Le 26 juin, Enver, qui était maintenant Ministre de la Guerre et vice-commandant en chef, fit une visite au front de Gallipoli. Dès qu'il entendit parler de l'attaque projetée il l'interdit, prétendant qu'elle était absurde. Mustafa Kemal, dit-il, aurait dû prendre l'avis du haut commandement. Il était beaucoup trop porté à gaspiller ses hommes dans des attaques inutiles. Dans l'un de ses derniers rapports il annonçait la prise de deux mitrailleuses. Enver ne le croyait pas, voulait voir les mitrailleuses et les prisonniers.

Mustafa Kemal entra en fureur : il trouverait donc toujours sur son chemin cet Enver, ce petit gandin, propre à rien, qui s'était hissé au pouvoir par de basses manœuvres politiques, pour se mêler de tout et tout gâter ! Il envoya sa démission au général en chef.

Liman von Sanders le persuada de la retirer. Les Allemands ne consentiraient pas à perdre leur meilleur commandant divisionnaire. Comme Mustafa Kemal, von Sanders avait un mépris de soldat pour l'incompétence brillante d'Enver, et souffrait difficilement son intervention.

Enver dut retirer son veto. L'attaque fut lancée et d'ailleurs échoua complètement. Le 18^e régiment fut anéanti. Les préparations avaient été insuffisantes, et l'État-Major avait commis plusieurs fautes de tactique. Mustafa Kemal en accusa l'intervention d'Enver. Le Ministre passa en revue la 19^e division, félicita les hommes, mais montra clairement qu'il blâmait Mustafa Kemal.

Celui-ci, de nouveau, envoya sa démission. Liman von Sanders essaya encore de la lui faire retirer, mais cette fois, il se heurta à son obstination. Il pria Kiazim, son chef d'État-major, de le raisonner, et Kiazim appela Mustafa Kemal au téléphone. Il commença par lui demander plaisamment :

« Comment vous débrouillez-vous ? Que pensez-vous de la situation ? Quelles sont vos intentions ? »

Mustafa Kemal répondit brusquement :

« Je vous ai dit, plusieurs fois d'ailleurs et sans résultat, ce que je pense de la situation, et quelles sont mes intentions. Maintenant il n'y a plus qu'une chose à faire... »

« Laquelle ? »

« Mettre sous mes ordres toutes les troupes ».

« Et c'est tout ? » ricana Kiazim. « Ne croyez-vous pas que ce serait un peu beaucoup pour vous ? »

« Beaucoup trop peu », répondit Mustafa Kemal.

Et il raccrocha le récepteur.

Finalement, après le départ d'Enver, qui était retourné à Constantinople, von Sanders le convainquit de retirer sa démission et de rester à son poste.

XIV

Au mois de juillet, il fut manifeste que les alliés préparaient une nouvelle grande attaque. Plusieurs transports chargés de troupes fraîches et un nouveau type de gabares à moteur pour le débarquement des troupes étaient signalés par les agents turcs en Égypte et dans les îles grecques.

Le gouvernement turc envoya des renforts dans la péninsule de partout où il put en prendre. Mais comme en avril, Liman von Sanders ignorait où et quand l'attaque serait déclanchée. En attendant, il gardait des troupes mobiles, sans préparer aucune position.

L'attaque alliée fut lancée dans la nuit du 6 août ; elle avait pour objectif la crête de la montagne connue sous le nom de Hoja Chemen. C'était un pic, au nord du Chonuk Baïr et relié à cette cime par un dos d'âne, derrière le flanc droit des tranchées tenues par Mustafa Kemal. Les pentes inférieures du Hoja Chemen avaient été couvertes de piquets par les Turcs, mais la crête n'était pas occupée. Si les ennemis s'en emparaient, ils prendraient en enfilade le Chonuk Baïr, déborderaient toutes les positions turques et commanderaient la péninsule.

Le plan allié était de lancer une colonne qui partirait de la gauche des lignes australiennes pour monter jusqu'au haut du Hoja Chemen, et en même temps de débarquer à 5 milles de là, dans la baie de Suvla, 25.000 hommes. Cette deuxième colonne se joindrait à celle qui attaquait le Hoja Chemen, ensuite réunies, elles balaièrent les Turcs devant elles, s'emparèrent du goulot de la péninsule, et ainsi, ouvrirent les Dardanelles et la route de Constantinople.

Depuis une semaine, toutes les nuits, en grand secret, des troupes fraîches débarquaient sur le rivage au-dessous des lignes australiennes qui faisaient face aux tranchées de Mustafa Kemal. Une fois débarqués, les hommes étaient cachés dans des abris au fond des ravins.

La lune ne se montra pas pendant la nuit du 6 août. Dans l'obscurité, une colonne de 16.000 hommes se mit en mouvement derrière les Australiens, suivit le rivage pendant un mille, et ensuite empruntant trois lits des torrents desséchés, monta vers le Hoja Chemen. On comptait qu'elle atteindrait le sommet au petit jour.

Dès que von Sanders apprit la nouvelle, il ordonna à Kannegiesser de mettre en œuvre la 9^e division qui était à droite et un peu en avant des tranchées de Mustafa Kemal afin de prévenir l'attaque. En hâte, sur le terrain difficile, Kannegiesser atteignit le sommet de la montagne vers 4 heures 30 du matin. Au petit jour, dans la faible lueur de l'aube, il vit à 300 mètres au-dessous de lui la tête de la colonne ennemie qui gravissait la pente lentement et péniblement. Bien qu'il n'eût avec lui que vingt hommes, il leur donna l'ordre d'ouvrir le feu. Les Anglais, croyant trouver une résistance organisée, se couchèrent. Ils étaient d'ailleurs épuisés par leur marche, les piquets turcs leur avaient opposé de la résistance, dans l'obscurité ils s'étaient contusionnés aux rochers pointus qui garnissaient les lits des torrents, dans les broussailles et dans les lianes. De plus, la nuit était excessivement chaude : ils n'avaient pas d'eau pour se rafraîchir. Ils s'étendirent sur la terre avec délice. Pendant toute la journée, ils se reposèrent, tandis que les Turcs ramenaient des renforts et creusaient des tranchées. Kannegiesser avait été gravement blessé par un des premiers coups de feu et Mustafa Kemal, prenant le commandement, envoya en avant tous les hommes qu'il put détacher.

Entre temps, les troupes anglaises avaient débarqué à

Suvla sans rencontrer de résistance sérieuse, et les hommes s'étaient étendus à terre pour se reposer. Liman von Sanders reconnut les lignes ennemies. Voyant le danger, il fit monter en hâte de Maïdos ses deux régiments de réserve vers le Hoja Chemen, de Boulaïr, et du versant asiatique il fit venir tous les hommes qu'il put, pour affronter les Anglais à Suvla où, pour le moment, il n'avait que 1.500 hommes et un bataillon de gendarmes.

Pendant toute la journée du 7 août, les Anglais restèrent au repos devant Suvla, alors qu'ils auraient pu aller de l'avant sans effort, balayer les faibles effectifs turcs et gagner la bataille

Ils attaquèrent les pentes du Hoja Chemen le 8 août, à l'aube. Leur centre marcha vers le dos d'âne entre les deux cimes. Une des ailes attaqua le Hoja Chemen, et l'autre, les tranchées de Mustafa Kemal au Chonuk Bair. Après un dur combat, les Néo-Zélandais mirent le pied sur la crête du Chonuk Bair, Mustafa Kemal contre-attaqua pour les déloger, mais fut rejeté sur la pente. La panique se mit dans son État-Major : la position était perdue, la retraite nécessaire. Seul, Mustafa Kemal gardait son sang-froid, se promenait sous le feu comme à la parade. Son énergie inébranlable, son courage, galvanisèrent les hommes. Ils tinrent bon, empêchèrent les Anglais d'avancer sur le dos d'âne, du côté du Hoja Chemen, mais ne purent reprendre la crête du Chonuk Bair.

Dans la soirée, von Sanders fit venir Mustafa Kemal à son quartier général derrière le village d'Anafarta. L'Allemand était furieux. Les troupes qu'il avait demandées à Boulaïr n'étaient pas arrivées. Fevzi qui les commandait avait manifesté autant d'incompétence que d'inactivité, et von Sanders l'avait relevé de son commandement. Le front de Suvla était complètement dégarni, von Sanders s'y était rendu lui-même dans la journée et n'avait trouvé

qu'un bataillon de gendarmes épuisés. Les Anglais n'avaient qu'à marcher devant eux, le fusil sur l'épaule, pour couper en deux la péninsule. Toute la journée, von Sanders avait téléphoné, télégraphié, envoyé des messages pour demander des troupes et il ne voyait rien venir. Cependant, il était prévenu qu'à Suvla les Anglais se préparaient à attaquer d'un moment à l'autre. Dieu sait pourquoi ils ne l'avaient pas encore fait ! La position était critique.

Il dit à Mustafa Kemal :

« J'ai résolu de réunir toutes les troupes sur ce front en une seule armée, et je vous prie d'en prendre le commandement. »

Mustafa Kemal n'hésita pas et ne posa aucune question. Les responsabilités et les difficultés n'étaient pour lui que des stimulants. Il prit ses dispositions avec son calme et sa décision habituels et se mit à l'œuvre, avec son énergie sans limites.

Comme toujours, la chance le servit. Les troupes de Boulaïr venaient d'arriver. Elles avaient couvert 30 milles à bon pas. Fevzi n'avait rien à se reprocher. Aucun commandant n'aurait pu presser ses hommes davantage. Mais Mustafa Kemal recueillit l'atout que Fevzi laissait échapper. Il donna aux troupes le minimum de repos et les forma aussitôt pour l'attaque. C'était le seul moyen d'arrêter les Anglais ; on n'avait pas le temps de préparer des positions de défense.

Pendant cette nuit-là, les Anglais s'étaient, eux aussi, préparés à l'attaque. Le commandant en chef, sir Ian Hamilton, venait d'arriver et avait ordonné l'avance immédiate. A l'aube du 9 août, les deux attaques furent déclanchées simultanément. Le combat resta indécis, mais les Turcs gardèrent leur terrain. Les Anglais ne purent pas avancer. La position devant Suvla était sauvée.

La bataille pour les crêtes du Chonuk Baïr et du Hoja Chemen s'était, pendant ce temps, déroulée avec des alter-

natives diverses. Les Turcs avaient délogé les Anglais du sommet du Hoja Chemen, mais une colonne d'Indiens et d'Anglais s'était emparée à la baïonnette du dos d'âne et bousculait les Turcs sur le versant de la montagne, lorsque, par une erreur de pointage, la flotte britannique ouvrit le feu de ses canons sur ses propres troupes, infligeant de lourdes pertes et obligeant les hommes à reculer. Pendant ce temps, les Néo-Zélandais avaient élargi leurs positions à l'extrémité du Chonuk Baïr. De là, ils pouvaient prendre en enfilade les lignes turques. Aucune contre-attaque n'avait pu les déloger.

L'État-major de la 19^e division turque retomba dans le désespoir. On téléphona à Mustafa Kemal que les hommes, épuisés et terrifiés par le feu de l'artillerie ennemie, donnaient des signes de panique.

Mustafa Kemal leur répondit :

« Ne vous frappez pas ! Tenez encore 24 heures, pendant que je mets les choses au point ici, sur le front d'Anafarta. Je viendrai vous rejoindre bientôt, et vous verrez que tout ira bien. »

Sa voix calme, assurée, leur rendit confiance.

A 8 heures du soir, il arriva au Chonuk Baïr et fit une reconnaissance sous le feu des tirailleurs ennemis. Malgré que son État-Major le priât de ne pas tant s'exposer, il s'approcha de la position néo-zélandaise, dans le crépuscule, étudia soigneusement le terrain et revint au pas de promenade sans se mettre à couvert. Il s'était rendu compte que si les Zélandais s'accrochaient au Chonuk Baïr, la bataille était perdue.

Il passa la nuit en préparatifs. Von Sanders lui avait envoyé la 8^e division prise sur le versant asiatique. Il renforça la 19^e division par trois bataillons et groupa les hommes dans les tranchées aussi près que possible l'un l'autre de façon qu'ils s'encourageassent par le contact. Il se promena au milieu d'eux, de bonne humeur, riant, leur

parlant, avec une familiarité cordiale, et les encourageant. Il était d'ailleurs heureux. Il allait combattre.

« Ne vous lancez pas trop tôt à l'attaque, mes enfants. Ne vous pressez pas, nous choisirons exactement notre moment, et alors, je sortirai des tranchées. Regardez-moi, quand je lèverai la main, assurez vos baïonnettes et suivez-moi ! »

Ainsi galvanisés, ses soldats l'auraient suivi jusqu'en enfer.

De l'autre côté, dans la position ennemie, deux bataillons de la nouvelle armée, le 6^e North Lancashires et le 5^e Wiltshires relevèrent les Néo-Zélandais épuisés.

Avant l'aube, tous les canons turcs concentrèrent leur feu sur la position. A 3 heures du matin, Mustafa Kemal sortit des tranchées et fit quelques pas en avant, seul. Les Anglais tirèrent sur lui ; une balle brisa sa montre mais ne le blessa pas. S'il avait été atteint, l'attaque n'aurait pas eu lieu. Les hommes auraient refusé de marcher.

L'artillerie arrêta son feu. Pendant un moment, Mustafa Kemal, seul, immobile, domina ses hommes d'un dernier regard, puis il leva la main et se lança en avant. Derrière lui, l'infanterie turque se précipita à la baïonnette en poussant des cris sauvages, vague après vague, comme une mer rugissante et irrésistible. Les deux bataillons anglais furent balayés. Le North Lancashires rompit et s'enfuit. Le Wiltshires fut passé à la baïonnette jusqu'au dernier homme. D'un élan, les Turcs dégringolaient les pentes, chassant l'ennemi devant eux. Cependant les gros canons de la flotte anglaise ouvrirent le feu. Les obus énormes trouaient les rangs pressés de l'infanterie turque qui dut revenir sur ses positions et se remettre en tranchée. Mais la crête du Chonuk Baïr était nettoyée et la situation sauvée.

Pendant les trois mois suivants, Mustafa Kemal, promu Pacha, commanda le front d'Anafarta. La guerre se pour-

suivit en combats de tranchées, sauf deux attaques que les Anglais firent partir de Suvla. La lutte fut chaque fois très dure et les pertes lourdes. Chaque fois, Mustafa Kemal dut engager ses dernières réserves jusqu'à la cavalerie démontée et aux gendarmes, et dans les deux cas, ce fut la poignée d'hommes, qu'il menait au feu en les enflammant de sa puissante personnalité qui donna aux Turcs la victoire, sauva la péninsule et Constantinople.

En décembre 1915, les alliés abandonnèrent la partie et évacuèrent la péninsule. Les armées turques étaient réduites à quelques unités de patrouilleurs lorsque Mustafa Kemal revint à Constantinople.

XV

Quand Mustafa Kemal arriva à Constantinople, gonflé d'importance, il était maintenant quelqu'un avec qui il fallait compter. Les journaux l'appelaient « le Sauveur des Dardanelles et de la Capitale ». Il avait un renom militaire ; désormais, on ne pouvait plus l'ignorer et les politiciens seraient obligés de l'écouter. Il pourrait imposer ses vues à ces hommes-rats et mettre enfin la main sur le gouvernement. Car s'il affectait de mépriser les politiciens, la politique le tentait irrésistiblement.

Il avait toujours répété que la Turquie devait être dirigée par des Turcs, que l'incapable Enver était un danger national qui ruinerait le pays et que les Allemands, si on les employait, ne devaient servir que d'instruments. Maintenant, l'opinion publique commençait à abonder dans son sens. L'enthousiasme pour la guerre était passé et les Allemands étaient devenus excessivement impopulaires. Il y avait de continuels incidents et des querelles entre Turcs et Allemands. La Turquie était devenue pour ainsi dire

une partie de la machine allemande. L'opinion générale était que quels que fussent les vainqueurs de la guerre, c'était la Turquie qui en paierait les frais. On avait découvert un complot insensé pour enlever tous les officiers allemands et les déporter. Enver, qui avait pris la dictature avec l'aide des Allemands, était devenu aussi impopulaire qu'eux. Il était à couteaux tirés avec ses partisans et une partie du Comité « Union et Progrès ». On complotait sans cesse contre lui, il était constamment en danger d'être assassiné. Aussi ne sortait-il jamais sans une forte escorte ou dans une de ses automobiles lancée à toute vitesse.

Mustafa Kemal ne cachait pas ses projets. Comme son ami Jemal était en Syrie, il alla voir Talat, le nouveau grand vizir. Talat le reçut aimablement, l'écouta avec attention quand il lui exposa ses titres pour être nommé ministre de la Guerre, parut être de son avis, et, quand il fut parti, éclata de rire en pensant à ses prétentions stupéfiantes. Mustafa Kemal apprit que Talat s'était moqué de lui et ne le lui pardonna jamais. Il tâta ensuite Halil, le sous-secrétaire d'État pour les Affaires Étrangères qui avait été son camarade à Sofia. Halil lui arrangea une entrevue avec Nassim, ministre des Affaires Étrangères, connu pour sa haine des Allemands.

Nassim était occupé lorsque Mustafa Kemal arriva au ministère, et il le fit attendre dans l'antichambre pendant qu'il terminait quelque besogne. Quand il put le recevoir, Mustafa Kemal était d'une humeur de dogue. Il dit brusquement au ministre que les rapports optimistes de l'État-Major Général étaient faux : les choses tournaient mal et la Turquie courait à l'abîme ; Enver était absolument incompétent, et lui-même, le ministre, au courant de la situation serait rendu responsable du désastre imminent.

Nassim, piqué, lui répondit sèchement qu'il s'était trompé de ministère ; étant officier, il devait présenter ses observations au ministère de la Guerre.

Mustafa Kemal lui rétorqua que le ministère de la Guerre était entre les mains des Allemands qui avaient déjà essayé de se débarrasser de lui. Hérissé de rage, il sortit du bureau en tapant du pied.

Comme jadis, il sentait qu'on jouait des coudes pour l'écartier. Personne ne voulait de lui. Il était si anguleux qu'il ne pouvait entrer dans aucun cadre ; toujours hautain, monté sur ses grands chevaux, insociable, attendant qu'on vînt à lui, qu'on se rangeât à ses points de vue et lui obéît aveuglement, sans vouloir se plier à aucune demi-mesure.

Grognon et irritable, il fouettait ses interlocuteurs à coup de répliques coupantes. Constantinople était alors empoisonnée par les intrigues des petits politiciens et comme ceux-ci connaissaient son opposition persistante contre Enver et les Allemands, le nom de Mustafa Kemal commença à être mêlé à leurs manèges. Mais il était trop sagace et trop prudent pour se laisser compromettre. Cependant, un de ces complots faillit réussir. Un certain Jacob Jemal, bavard et bruyant, qui avait contre Enver des griefs personnels, complota de le tuer pour mettre Mustafa Kemal à sa place. C'était une pauvre conspiration naïve à laquelle étaient mêlés quelques officiers de seconde catégorie.

Enver attendit d'avoir assez de preuves. Alors, il fit pendre Jacob et ses amis, à titre d'avertissement pour les autres, et particulièrement pour Mustafa Kemal. Il l'aurait certainement pendu s'il avait eu la moindre certitude qu'il eût participé au complot. Il dut se contenter de l'envoyer d'abord au Caucase pour commander le 16^e corps d'armée, et ensuite à la 2^e armée, dont le quartier général était à Diarbekir, aussi loin que possible de Constantinople.

XVI

De Constantinople une ligne unique de chemin de fer, de 300 kilomètres, conduit à Angora. De là, Mustafa Kemal fit, à cheval, en charrette, et en automobile, 600 kilomètres jusqu'au front du Caucase, où il arriva après un long et pénible voyage sur de mauvaises routes qui n'avaient pas été réparées depuis plusieurs années et étaient par endroits complètement défoncées.

Angora était une pauvre petite ville primitive, sur le plateau éventé de l'intérieur. Derrière la ville, à l'est, s'étend une grande contrée montagneuse, toute en rochers et battue par les vents, nue et sauvage, à peu près inhabitée, sauf dans quelques vallées fertiles. En été, la chaleur y est intense, et en hiver, le froid encore plus rigoureux.

Mustafa Kemal trouva les troupes turques complètement désorganisées. L'année précédente, Enver, dans une de ses imaginations grandioses, avait conçu le plan de tourner les flancs de l'armée russe, de façon à couper sa ligne de retraite et de la rejeter derrière le Caucase. Pour cela, il avait réuni une armée importante à Erzeroum et lui-même était venu de Constantinople pour la commander. En théorie, son plan était excellent. Il avait seulement négligé les détails pratiques, comme les distances et la saison, en sorte que les colonnes turques avaient été surprises par les tempêtes de neige fréquentes au mois de janvier dans les hautes passes de la montagne. Sur les 100.000 hommes qui étaient partis d'Erzeroum, 12.000 seulement y revinrent. Dans un seul district, les patrouilles russes trouvèrent 30.000 Turcs morts de froid : les hommes s'étaient serrés les uns contre les autres, en paquets, pour

essayer de se réchauffer. C'étaient les soldats des régiments d'Anatolie, l'élite de l'armée turque.

Depuis lors, le front du Caucase avait été négligé. Chaque homme, chaque canon avait été envoyé aux Dardanelles. Les Russes avaient avancé lentement et sûrement, en construisant des routes et des chemins de fer et consolidant leurs gains à mesure qu'ils les accroissaient. Ils avaient pris Van, Bitlis, Mush et la grande forteresse d'Erzeroum. Ensuite, ils avaient concentré tout leur effort sur le front allemand, mais maintenant ils préparaient une grande offensive pour pénétrer jusqu'au cœur de la Turquie. Le grand-duc Nicolas, le généralissime russe, allait lui-même en prendre la direction.

Mustafa Kemal se rendit compte que les troupes turques qu'il commandait étaient peu capables de résistance. Elles étaient à court de vivres, de munitions, de fusils et de canons, et déguenillées. Leur moral était mauvais. Il n'y avait plus de service médical, plus d'intendance, les fournisseurs d'armées s'entendaient avec les officiers pour voler et s'enrichir. Les hommes, abandonnés et affaiblis par le manque de nourriture, mouraient par milliers du typhus et de la dysenterie.

Pour Mustafa Kemal, ce désordre était une preuve de plus de l'incompétence dangereuse de ce fantoche qui s'appelait Enver. Après l'avoir maudit du piège qu'il lui avait tendu en l'envoyant débrouiller ce gâchis, il se mit à l'œuvre avec son énergie entraînante.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il calculait que les Russes attaqueraient à la fin du printemps de 1917, et qu'à moins d'une transformation radicale des conditions existantes, ils entreraient dans les positions turques en se promenant. Il télégraphia d'urgence au ministère de la Guerre pour décrire l'état des troupes, faire ressortir le danger d'une plus longue négligence, demanda des approvisionnements, des obus, des remèdes et des hommes. N'ayant

pas de réponse, il télégraphia à Enver en quelques mots brefs et brutalement offensants. Aucune réponse. Le front du Caucase était si loin ; Enver et l'État-Major Général, occupés à mettre au point d'autres projets, ignoraient Mustafa Kemal et ses télégrammes.

Après avoir exhalé sa rage, Mustafa Kemal n'avait plus qu'à essayer de tirer le meilleur parti possible de ce qu'il avait sous la main. D'abord il fut impitoyable pour les fournisseurs et les officiers malhonnêtes. Un ou deux d'entre eux, qui ne le connaissaient pas, l'engagèrent à prendre sa part de leurs larcins. Il leur répondit en les faisant pendre, et ensuite il fit bâtonner tous ceux qu'il surprit. Il ne fut pas plus indulgent pour les paresseux et les incapables, reforma les régiments, réorganisa des services médicaux et l'intendance, s'efforça d'insuffler aux troupes un nouvel esprit.

Il avait pour chef d'État-Major le colonel Ismet et pour commandant en second le général Kiazim Kara Bekir.

Ismet était un officier capable et expérimenté, un petit homme blême, sec et nerveux, à la tête petite, au grand nez recourbé, dur d'oreille, avec les manières silencieuses et paisibles du sourd. De tempérament calme, doué d'une ténacité illimitée et d'une patience infinie, il connaissait tous les détails de l'administration militaire et transmettait les ordres avec le soin que Mustafa Kemal réclamait toujours. Kiazim Kara Bekir était absolument différent : grand, lourd, à idées lentes, mais loyal, débrouillard, bon officier, très aimé de ses hommes. Tous les deux étaient strictement honnêtes et maintenaient la discipline énergiquement. Tous les deux reconnurent loyalement Mustafa Kemal pour leur chef et unirent leurs efforts aux siens.

Mais malgré tout son travail et celui de son État-Major, Mustafa Kemal était certain, quand le printemps arriva, que si les Russes avançaient, il ne pourrait pas les arrêter.

Encore une fois, la chance le sauva, la roue de la for-

tune tourna. En Russie la Révolution était en marche. Déjà la propagande de l'arrière détruisait le moral des armées russes. La discipline fléchissait. Le défaitisme et la désertion désorganisaient les régiments. Le grand-duc Nicolas fut rappelé à Moscou et l'offensive fut retardée. Pendant le printemps et l'été de 1917, les armées russes disparurent peu à peu, comme de la poussière au vent.

Mustafa Kemal fit avancer ses troupes, mais lentement, parce qu'elles étaient encore en misérable condition. De plus, les chrétiens du Caucase, les Arméniens et les Géorgiens qui avaient été organisés par les Russes, combattaient énergiquement pour leurs foyers. Cependant Mustafa Kemal reprit Van, Bitlis, Mush et marcha sur Batoum.

Le danger était conjuré dans la zone du Caucase ; l'ennemi avait disparu, mais dans le sud un nouveau péril s'annonçait. Les Anglais préparaient une grande offensive par la Syrie. Mustafa Kemal reçut des ordres urgents d'envoyer tous ses canons et les hommes disponibles sur le front syrien et lui-même y fut posté. Il laissa son commandement à Kiazim Kara Bekir avec l'instruction de nettoyer la frontière et ensuite de traiter avec les Arméniens, pour la délimiter nettement. Puis il partit pour la Syrie en passant par Constantinople.

XVII

Les nouvelles zones dangereuses étaient la Mésopotamie et la Syrie. Avec une armée venue de l'Inde, les Anglais avaient pris Bagdad et marchaient sur Mossoul. En Égypte, ils réunissaient une armée pour envahir la Palestine et la Syrie. Il fallait les arrêter et reprendre Bagdad.

Le haut commandement allemand, sur la demande

pressante d'Enver avait envoyé en Syrie le général von Falkenhayn pour organiser une nouvelle force qu'on appela : le « Yildirim » (la foudre). Son quartier général serait à Alep, il aurait avec lui de nombreux officiers et soldats allemands. Mustafa Kemal fut nommé au commandement de la 7^e armée.

Mais il n'était pas satisfait et protestait violemment contre le contrôle des Allemands dans les opérations militaires. Il avait fini par s'entendre avec Liman von Sanders, mais il se trouva vite en contestation avec Falkenhayn qui n'avait rien de ce qu'il fallait pour mener un Turc tête, insoumis mais de grandes capacités. Après avoir essayé plusieurs tentatives de conciliation, Falkenhayn eut l'idée malheureuse d'envoyer à Mustafa Kemal, en cadeau, une boîte remplie de pièces d'or. Mustafa Kemal lui en donna reçu en règle et plus tard renvoya l'or en demandant que ce reçu lui fût retourné.

Au premier conseil d'État-Major qui se tint à Alep, et auquel assistaient Enver et Jemal, commandant de la 4^e armée, avec Falkenhayn et plusieurs officiers de son État-Major, Mustafa Kemal fit des critiques agressives. Il désapprouva tous les projets de Falkenhayn, principalement son plan favori d'une attaque sur Bagdad et d'un raid sur le canal de Suez. Falkenhayn s'irrita mais Jemal, toujours hostile aux Allemands, appuya Mustafa Kemal. Les dissentiments devinrent si fréquents et si aigus que Mustafa Kemal résilia son commandement.

Enver et Falkenhayn essayèrent vainement de lui faire retirer sa démission. Il s'entêta, et alla jusqu'à désigner son successeur, et à adresser un ordre du jour à l'armée. Falkenhayn voulait le faire arrêter et juger pour insubordination, mais Enver le renvoya à son ancien poste de Diarbekir. Mustafa Kemal refusa d'y aller. Afin de sauver la face et garder une ombre de discipline, Enver lui donna un congé illimité pour raisons de santé. Il dut l'accepter ; comme il

était absolument sans ressources, Jemal lui prêta quelque argent gagé sur ses chevaux et Mustafa Kemal prit le train pour Constantinople. La querelle entre Enver et Mustafa Kemal était près de son point mort.

Mustafa Kemal savait qu'il était en bonne position : le terrain n'était pas sûr sous les pieds d'Enver ; le sentiment national se tournait de plus en plus contre lui et les Allemands. S'il avait voulu prendre envers Mustafa Kemal des mesures disciplinaires pour refus d'obéissance aux Allemands et d'exécution de leurs plans il aurait soulevé un mouvement populaire qui aurait fait de Mustafa Kemal un héros national.

Pendant quelque temps, Mustafa Kemal habita avec sa mère et sa sœur au numéro 16 de la rue Akaretler, à Beshiktash, un petit faubourg sur les collines, derrière Constantinople. Mais bientôt, comme jadis, il trouva la vie de famille insupportable. Il détestait avoir autour de lui des femmes qui bavardaient, faisaient du bruit, lui donnaient des conseils, le critiquaient, mettaient le nez dans ses affaires. Il voulait être entièrement libre jusque dans les plus petits détails de la vie et il prit une chambre au Pera Palace, d'où il voyait la Corne d'Or et Stamboul. Il vécut là morose et grognon, retiré sur lui-même, sans jamais cependant laisser passer l'occasion de dénoncer publiquement l'incapacité d'Enver et l'emprise des Allemands. Peu à peu, à mesure que dans le peuple augmentaient le dégoût de la guerre et la haine des Allemands, un certain nombre d'officiers et de politiciens opposés à Enver se groupèrent autour de lui. C'était maladroit et dangereux de garder dans la capitale un tel homme inactif. Au début du printemps de 1918, un voyage officiel en Allemagne du prince héritier de Turquie, Vahid-ed-Din, fut organisé ; Enver attacha Mustafa Kemal à la mission. C'était un bon moyen de l'éloigner de Constantinople et en même temps

de lui faire voir de près les méthodes allemandes pour le convaincre de la puissance et de la victoire inévitable de l'Allemagne.

XVIII

Mustafa Kemal accepta ce poste comme un pis-aller, après trois mois d'inaction, en attendant mieux. Il souffrait de n'avoir rien à faire et ne prévoyait aucun changement prochain. Les petites intrigues et les plans des politiciens de second ordre qui s'agitaient à Constantinople n'avaient aucune portée. Enver, maître de l'armée, tenait solidement le pouvoir. Pour lui il n'y avait rien à l'horizon. Et puis, après tout, il serait intéressant de visiter le front allemand en Europe et de connaître le haut commandement allemand.

Tout d'abord il regretta sa décision. Deux jours avant le départ de la mission, Mustafa Kemal fut officiellement présenté au prince héritier Vahid-ed-Din, dans le palais de Stamboul.

On le fit d'abord attendre dans un salon tendu de tapisseries orientales sur une chaise à dossier droit, inconfortable, tandis qu'autour de lui chuchotaient les officiers d'État-Major du palais, en redingotes noires, coiffés du fez. Vahid-ed-Din entra. Il était long, terne, efflanqué, avec un grand cou et une figure malade ; ses vêtements du matin étaient mal coupés. Il s'assit sur un sofa recouvert de brocards et après avoir reçu les salamalecs de ses officiers, ferma les yeux comme un homme fatigué. Il les ouvrit ensuite deux fois avec effort, fit deux observations puériles et s'assoupit. Mustafa Kemal pensa qu'il était un « minus habens ».

Le prince arriva à la gare en habits civils et passa en

traînant les pieds devant sa garde d'honneur, les deux mains au front pour faire le salut oriental. Mustafa Kemal, blessé dans ses habitudes de belle tenue militaire, fit une remarque au maître des cérémonies qui le pria de s'occuper de ses affaires. Il apprit bientôt qu'il avait été ramené de ses fonctions temporaires de général de division au grade de général de brigade et que ses bagages étaient à l'arrière du train mêlés à ceux des autres officiers d'État-Major. Il s'en plaignit et fut encore rabroué. On le traitait comme un jeune officier, et il s'exaspérait d'être confondu dans le troupeau de ces parasites de palais, aux façons si déplaisantes, arrogants avec les inférieurs et plats devant leurs supérieurs. Il considérait le prince, la figure morne, les yeux éteints, assis devant la portière du wagon, acceptant d'un air de fatigue et d'ennui les acclamations de la foule lorsque le train s'ébranla. Il regrettait d'avoir accepté ce poste dans la mission. Turc et fier d'être Turc, il souffrait de penser que la Turquie allait être représentée en Europe par ce débris.

A peine le train avait-il passé la frontière turque qu'un officier d'ordonnance vint lui dire que le prince héritier désirait lui parler dans le wagon impérial. Mustafa Kemal obéit et, de fort méchante humeur, en se raidissant, il suivit l'officier dans le couloir.

Quand il entra dans la voiture impériale, il fut stupéfait de voir que le vieil homme décrépité, à pas traînants, demi-gâteux, s'était volatilisé. A sa place, était assis un être bien vivant qui le devisageait d'un regard fin et perspicace.

Vahid-ed-Din avait vécu au palais pendant des décades, sous la coupe d'Abdul Hamid. Le souverain l'avait pris en affection et l'avait élevé jusqu'à lui, mais sans cesser de le faire surveiller par ses espions. Pendant des décades, sa vie s'était passée dans un péril constant : une fausse manœuvre, un signe d'ambition, même d'intérêt à la politique intérieure ou étrangère et il disparaissait à moins qu'il

ne fût enfermé jusqu'à sa mort dans quelque forteresse lointaine. Pour dissimuler ses pensées, il s'était exercé à prendre les façons fatiguées et somnolentes d'un homme abruti. Sous ce masque il cachait une fine intelligence et une habileté consommée pour savoir tout ce qu'il voulait. Son idée fixe était de devenir Sultan, tandis qu'Enver, Talat et le Comité voulaient avancer l'ordre de succession au profit de son neveu Abdul Mejid. Aussi haïssait-il Enver et Talat, mais il était trop prudent pour le laisser voir aux espions qu'ils avaient placés autour de lui. C'est pourquoi, à Constantinople, il avait affecté de traiter négligemment Mustafa Kemal.

Maintenant, sûr qu'ils étaient seuls, il lui parla cordialement, s'excusa de n'avoir pas pu faire plutôt sa connaissance, le félicita de ses succès militaires et caressa sa vanité, en sorte que l'humeur de Mustafa Kemal se rasséra complètement.

Bientôt ils devinrent amis intimes et le prince fit à Mustafa Kemal de précieuses confidences. Tous les deux exécutaient Enver et Talat et avaient des intérêts communs. Pendant toute la durée du voyage, ils furent souvent enfermés ensemble, en conversation intime. Mustafa Kemal vit sa chance. Le Sultan Mehmed V était malade et ne pouvait plus vivre longtemps. Vahid-ed-Din n'avait aucune consistance morale et dans peu de temps il serait Sultan, maître de la Turquie et général en chef de l'armée. Mustafa Kemal résolut de prendre dès à présent sur lui toute l'influence possible. Bientôt il serait la force derrière la faiblesse du Sultan, et un jour ou l'autre, saisirait le pouvoir qui était le but de son existence.

La première chose à faire était de prouver à Vahid-ed-Din que l'Allemagne ne pouvait pas gagner la guerre, que l'alliance avec l'Allemagne était une folie, et qu'il fallait expulser Enver avec ses partisans pro-germans. Pendant tout ce voyage en Allemagne, Mustafa Kemal critiqua vio-

lemment les Allemands. La mission fut reçue par Hindenbourg à son quartier général. Le maréchal fit un exposé optimiste de la situation sur tous les fronts, même celui de Syrie. Quand ils furent seuls, Mustafa Kemal dit à Vahided-Din que le maréchal avait bluffé et qu'il savait par son expérience personnelle que plusieurs des détails donnés par Hindenbourg sur la situation en Syrie étaient faux.

Plus tard, la mission alla voir Ludendorff qui lui donna un rapport détaillé des préparatifs de la grande offensive du printemps. Mustafa Kemal lui coupa la parole en lui demandant brusquement :

« Quelle ligne pensez-vous atteindre si l'offensive réussit ? »

Le général, surpris qu'un jeune officier se permît de lui poser cette question directe, répondit en termes vagues :

« Nous avons l'habitude de prendre pour objectif un point décisif de la position ennemie ; nos mouvements ultérieurs dépendent des circonstances. »

Et Mustafa Kemal put dire alors au prince, qui était tout à fait ignorant en matière militaire :

« Voyez, Altesse ! même le Quartier Maître Général allemand ne connaît pas ses objectifs et se fie à la chance pour passer au travers de l'ennemi. Il y a là une erreur radicale. »

Pendant un dîner que leur donna l'Empereur, Mustafa Kemal but trop de champagne et après le repas, voyant Hindenbourg debout devant lui, il s'avança en crânant :

« Excellence, lui dit-il, les renseignements que vous avez donnés l'autre jour au prince héritier sur le front de Syrie sont entièrement faux. Je sais par expérience personnelle que la division de cavalerie dont vous lui avez parlé n'existe que sur le papier. Cependant, voudriez-vous m'accorder la faveur de me dire confidentiellement quel est l'objectif de la grande offensive que vous préparez ? »

Pendant un moment, Hindenbourg, sans répondre, regarda du haut de sa haute taille le présomptueux jeune

homme et puis, comme s'il n'avait pas entendu sa question impertinente, lui offrit une cigarette et s'éloigna.

Une tournée avait été organisée pour montrer à la mission une section du front ouest. Mustafa Kemal, quittant Vahid-ed-Din, se joignit à un groupe d'officiers allemands, parcourut les tranchées, et grimpa dans un observatoire installé sur un arbre en face des lignes. En revenant, il déclara à Vahid-ed-Din que les Allemands avaient arrangé cette tournée de façon à leur faire croire à leur supériorité sur l'ennemi, mais que ses observations personnelles lui avaient prouvé qu'ils étaient en mauvais point.

A chaque occasion, Mustafa Kemal encourageait Vahid-ed-Din à poser des questions embarrassantes, même à l'Empereur. Son jeu était d'abord de pousser le futur Sultan à s'affirmer et ensuite de lui prouver que les Allemands allaient perdre la partie, donc qu'il fallait au plus tôt se débarrasser d'Enver et de son entourage allemand pour prendre la direction du gouvernement, avec la collaboration de Mustafa Kemal.

Il ne pouvait pas cacher qu'il détestait les Allemands. Plusieurs fois, il manifesta son orgueil d'être Turc et sa foi en l'avenir de la Turquie. Un jour il entra en fureur en entendant dénigrer les Turcs. Un autre soir, pendant un dîner, le Statthalter d'Alsace-Lorraine se mit à critiquer les cruautés des Turcs envers les Arméniens. Vahid-ed-Din, qui avait entendu le propos, le rapporta à Mustafa Kemal qui apostropha le Statthalter à travers la salle.

Comment osait-il parler ainsi au futur Sultan de la Turquie ? Que savait-il des Arméniens ? Ils complotaient la ruine de la Turquie. C'est en sacrifiant ses intérêts que la Turquie avait conclu une alliance avec l'Allemagne, et cependant, c'était l'administrateur d'une province allemande qui défendait les Arméniens contre les alliés de l'Allemagne !

Le Statthalter, stupéfait de cette attaque violente, se hâta de s'excuser. Mais Mustafa Kemal ne s'en contenta pas et le poil hérissé, comme un fox-terrier au combat, continua, en ricanant :

« Nous ne sommes pas venus ici pour parler de l'Arménie, mais pour essayer de nous faire une idée exacte des chances de victoire qu'a l'Allemagne. Nous avons été édifiés par ce que nous avons vu. »

A mesure que le voyage approchait de sa fin, Mustafa Kemal poussait sa pointe de plus en plus énergiquement.

Un des derniers jours, à l'hôtel Adlon, à Berlin, il demanda au prince héritier la permission de lui parler franchement.

« Je voudrais, lui dit-il, vous adresser une proposition qui, si vous l'agréez, m'enchaînera à vous pour la vie. »

Le prince lui fit signe de s'expliquer :

« Demandez le commandement d'une armée. Tous les princes allemands sont chefs d'armées. Le prince héritier de Turquie doit exercer un commandement en chef. Enver vous a outragé en ne vous le proposant pas. Et alors, je prierai votre Altesse Impériale de me nommer chef de son État-Major. »

« Quelle armée pourrais-je commander ? » demanda Vahid-ed-Din.

« La 5^e », répondit Mustafa Kemal, qui savait que cette armée avait la maîtrise sur Constantinople et la zone environnante, et constituerait un facteur décisif dans une crise politique.

« Ils me la refuseront », dit Vahid-ed-Din.

« Ils n'oseront pas ! montrez-leur que vous avez une personnalité avec laquelle il faut compter, votre Altesse Impériale ne doit pas rester dans l'ombre. »

Le prince se déroba.

« Nous verrons cela, dès que nous serons de retour à Constantinople. »

La prudence était le trait caractéristique de son caractère. Après soixante ans de vie de palais, il était essentiellement cauteleux. Au fond, Mustafa Kemal l'effrayait par sa personnalité trop pressante, trop dirigeante ; il voulait bien se servir de lui contre Enver, mais redoutait de se mettre entre les mains de cet homme ardent. La vie déprimante du palais avait sucé la moelle de ses os. Il n'était plus qu'un lâche.

XIX

Pendant le voyage de retour, Mustafa Kemal développa au prince ses plans d'avenir. Le futur Sultan l'écoutait attentivement mais sans se prononcer. Dès son arrivée à Constantinople, Mustafa Kemal tomba gravement malade. Il s'était fait soigner par un charlatan de la maladie qu'il avait contractée à Sofia, mais n'était pas complètement guéri. Depuis, il ne s'était pas ménagé. En service actif, il avait travaillé sans relâche jusqu'à l'épuisement physique et mental. Pour se reposer, il buvait à l'excès et se plongeait dans de grossières débauches. La maladie avait attaqué ses reins. Pendant un mois, il resta couché dans d'affreuses douleurs, et les médecins lui prescrivirent d'aller à Vienne puis à Carlsbad pour une cure. La maladie lui donna de terribles accès de dépression au cours desquels il tombait au plus profond désespoir. Après les accès, il restait flasque, sans énergie, désintéressé de tout.

En juillet, il apprit que Mehmed V était mort et que le prince héritier Vahid-ed-Din montait sur le trône. Cette grande nouvelle n'arriva pas à le stimuler. Il reçut plusieurs lettres qui l'engageaient à sortir de sa retraite. Izzet Pacha, un des adversaires du Comité « Union et Progrès », avait été nommé aide de camp du Sultan. Le titre de généralissime

avait été retiré à Enver. Vahid-ed-Din, devenu Mehmed VI, paraissait vouloir montrer les dents.

Mustafa Kemal était encore trop faible pour entreprendre aucune action. Il se contenta d'envoyer au nouveau Sultan une lettre de félicitations. Cependant les appels de ses amis se faisaient plus pressants et Izzet Pacha lui-même lui écrivit. Bien qu'il fût encore très souffrant, il fit l'effort de retourner à Constantinople. En route, il prit l'influenza qui, à cette époque, faisait rage en Europe. Il arriva à Constantinople à la fin de juillet 1918, malade et déprimé.

Il avait toujours vécu sur ses nerfs. C'était son énergie nerveuse qui lui donnait sa puissance. Dès son retour à Constantinople, parmi ses amis et ses ennemis, il se sentit revivre, sa santé s'améliora rapidement et son ambition se réveilla avec sa vitalité. Il décida qu'il était nécessaire de poursuivre les plans formés avec Vahid-ed-Din, maintenant que celui-ci était Sultan. Il demanda une audience. Le nouveau maître de la Turquie le reçut avec toutes les apparences de la cordialité, jusqu'à lui donner du feu pour allumer sa cigarette, ce qui, dans le cérémonial turc, est une marque de courtoisie déférente.

Mustafa Kemal, encouragé par cet accueil de Mehmed VI, parla librement, développa son thème habituel.

Le désastre, déclara-t-il, était proche. Le Sultan devait prendre le commandement effectif de l'armée ; tant qu'elle resterait sous la direction d'Enver et des Allemands, le Sultan ne serait qu'une poupée de parade. Il fallait chasser Enver, renvoyer les Allemands chez eux, et nommer Mustafa Kemal chef d'État-Major, rompre l'alliance allemande et conclure tout de suite une paix séparée avant qu'il ne soit trop tard.

« Y a-t-il d'autres officiers du même avis que vous ? » demanda le Sultan.

« Il y en a, Votre Majesté », répondit Mustafa Kemal.

Cependant le Sultan ne lui fit aucune promesse.

Une seconde entrevue ne donna pas plus de résultat. Au cours d'une troisième conversation, Mustafa Kemal mit les fers au feu. Il voyait devant lui, tout proche, le but auquel il tendait depuis si longtemps. S'il convainquait Mehmed VI, il aurait le pouvoir rêvé et chasserait Enver, le maudit Enver, avec toute sa clique. En parlant, il se passionna, alla jusqu'à prendre le Sultan à partie. Celui-ci commençait à lui répondre, mais Mustafa Kemal, ignorant l'étiquette, continua de parler, en sorte qu'il couvrit la voix du Sultan. Alors Mehmed VI, cérémonieusement et avec quelque colère dans la voix, lui dit :

« J'ai pris toutes mes dispositions avec Leurs Excellences Enver et Talat Pachas. »

Et il le congédia.

Le fond de l'affaire était qu'Enver avait menacé Mehmed VI qui, effrayé, avait consulté Damad Ferid Pacha, son beau-frère et conseiller habituel. La conclusion de l'entretien avait été que le Sultan ne se sentait pas assez fort pour lutter contre Enver et le Comité « Union et Progrès », et que de l'autre côté, Mustafa Kemal n'avait aucun parti derrière lui. Dès lors, Mehmed VI, trop prudent pour courir de grands risques, avait résolu de laisser tomber Mustafa Kemal.

Celui-ci, tout d'abord, s'enfièvre de rage. Son sang se mit à bouillir. Enver triomphait. Le Sultan l'avait joué et maintenant il le lâchait pour se cacher derrière Enver. Adieu les beaux projets ! Pour le moment, il n'y avait plus rien à faire. Mais jusqu'au bout, il tiendrait tête à son rival.

Enver ne voulait pas courir de risques. Il était déterminé à éloigner Mustafa Kemal de Constantinople le plus tôt possible. Deux semaines plus tard, à l'issue de la cérémonie du Vendredi, le « Selamlık », le Sultan envoya chercher Mustafa Kemal. Il le reçut cordialement, entouré de son

État-Major qui comprenait plusieurs officiers généraux allemands, et le leur présenta.

« Voici Mustafa Kemal Pacha, un officier de hautes capacités, en qui j'ai la plus grande confiance. »

Et se tournant vers Mustafa Kemal :

« Excellence, je vous ai donné le commandement de l'armée de Syrie. Ce front est d'une importance capitale. Je désire que vous vous y rendiez immédiatement, et je vous charge de ne pas laisser la Syrie tomber entre les mains de l'ennemi. Je sais avec quelle compétence vous accomplirez la mission que je vous confie. »

Après quoi, il le congédia.

Dans l'antichambre, il y avait une foule d'officiers, dont plusieurs Allemands. En traversant la pièce, Mustafa Kemal rencontra Enver. Il ne douta pas que l'ordre du Sultan qui l'éloignait vînt de son rival. Pendant une minute, les deux hommes se dévisagèrent. Enfin Mustafa Kemal dit :

« Bravo, Enver. Je vous félicite. Vous avez gagné la partie. Je sais que l'armée de Syrie n'existe que sur le papier. En m'envoyant là-bas, vous avez pris une belle revanche. »

Les deux rivaux se mesurent du regard. Enver, petit, vif, couvert de décorations, la figure poupine d'un jeune garçon, rieur, gai, débonnaire ; Mustafa Kemal, grand, le visage dur et livide, morose, les sourcils froncés sur les yeux enflammés de colère.

A ce moment, dans un coin de la pièce, un général allemand dit à haute voix :

« Il n'y a rien à faire avec les troupes turques. C'est un bétail qui ne sait que s'enfuir. Je plains les officiers qui doivent les commander. »

Mustafa Kemal marcha droit sur l'Allemand, tout le poil hérissé, le regard fulgurant.

« Moi aussi, je suis un soldat. J'ai commandé dans l'armée turque. Sachez que les soldats turcs n'ont jamais lâché pied. Ils ne connaissent pas le mot de retraite et si

vous, mon général, vous avez vu leur dos, ce devait être un jour où vous vous enfuyiez vous-même. Comment osez-vous blâmer le soldat turc de votre propre couardise ? »

Sa voix vibra de passion.

Dans le silence de mort qui cloua l'assistance stupéfaite, Mustafa Kemal traversa la pièce, passa devant Enver et sortit du palais.

XX

Il atteignit à la fin du mois d'août le front de Syrie. Falkenhayn était rentré en Allemagne au printemps et c'était Liman von Sanders qui commandait en chef avec son Grand Quartier à Nazareth. Liman fut ravi de revoir Mustafa Kemal et fit avec lui une inspection de tout le front.

La ligne des tranchées turques allait de l'ouest à l'est de la Palestine ; partant d'un point situé à dix milles au nord de Jaffa, sur le bord de la mer, elle traversait les plaines côtières, les collines de Judée, le Jourdain, jusqu'au chemin de fer du Hedjaz et au désert de Maan. Elle couvrait toutes les principales lignes d'avance qui du sud au nord menaient en Syrie. Le chemin de fer du Hedjaz allait de Médine jusqu'à l'embranchement de Dera-a et ensuite à Damas, à travers le désert de Maan. Une seconde ligne ferrée, à voie étroite, de Rayak courait au nord vers Alep et, par les montagnes du Taurus, entraînait en Turquie.

Mustafa Kemal prit le commandement de la 7^e armée au général Fevzi, un vieil officier de confiance qui était rappelé à Constantinople comme chef de l'État-Major général.

La 7^e armée tenait le centre de la ligne turque ; deux corps d'armée étaient dans les tranchées sous les ordres

du colonel Ismet et du colonel Ali Fouad. A droite, la 8^e armée avec le 22^e corps d'armée commandés par le colonel Refet continuaient le front jusqu'à la mer.

Une voie stratégique de chemin de fer allait vers l'ouest de la jonction de Dera-a jusqu'à la mer, derrière la 7^e et la 8^e armée, et les ravitaillait. A gauche, la 4^e armée couvrait le chemin de fer du Hedjaz.

Mustafa Kemal avait trouvé les troupes turques au Caucase en mauvaise condition. Ici elles étaient dans un état déplorable. Plusieurs régiments n'avaient pas 10 % de leurs effectifs. Les hommes complètement négligés, en haillons, couverts de vermine, à court de nourriture et souvent d'eau, mouraient par milliers de dysenterie et de privations sous le terrible soleil du désert. Leur moral était au plus bas. Ils ne restaient dans les tranchées que par force ; des mitrailleuses sur des camions patrouillaient derrière les lignes avec ordre de tirer sur les déserteurs. Cependant il y avait plus de déserteurs que d'hommes dans les tranchées.

Les Anglais avaient établi leurs lignes en face des Turcs et, manifestement, préparaient une grande attaque. Très supérieurs en nombre, ils avaient des troupes fraîches, vigoureuses et enthousiastes, une organisation, un ravitaillement et un service médical excellents, des magasins remplis, de l'artillerie, de bons transports automobiles et plusieurs escadres d'aéroplanes.

Les Turcs avaient en tout 8 avions et deux canons anti-aériens.

Les Arabes de l'émir Feïçal, fils du roi du Hedjaz Hussein, s'étaient joints aux Anglais. Menés par le jeune colonel britannique T. E. Lawrence, ils faisaient dans le désert des raids continuels, coupaient les rails du chemin de fer, les fils du télégraphe et du téléphone, faisaient sauter les ponts, s'emparaient des convois, menaçaient les communications. Ils entretenaient ainsi l'inquiétude dans les troupes turques et incitaient à la révolte les populations indigènes.

Une fois de plus, Mustafa Kemal se mit au travail avec son ardeur habituelle, furieuse, communicative, pour essayer d'organiser le chaos. Mais il tomba malade d'une nouvelle rechute de sa maladie de reins. Pendant les deux premières semaines de septembre, alors que tous les rapports lui répétaient que les Anglais se préparaient à attaquer, il dut rester couché, impuissant, à son quartier général de Nablous.

Le 17 septembre, un sergent indien déserteur entra dans les lignes du 22^e corps d'armée et rapporta que la grande attaque anglaise serait lancée sur la côte, le 19 septembre.

Refet porta la nouvelle à Mustafa Kemal qui convoqua aussitôt Ismet et Ali Fouad. Refet était convaincu que l'information était vraie. Il avait combattu avec les Anglais pendant trois ans en Syrie et connaissait leurs procédés. Ali Fouad, vieux soldat d'expérience, était du même avis, Ismet et Mustafa Kemal firent porter l'information à Liman von Sanders.

Mais le général allemand ne s'accorda pas avec eux. Il croyait que l'Indien leur avait donné, par ruse, une fausse indication et que l'attaque anglaise serait lancée sur le chemin de fer, à l'est. Il massa ses meilleures troupes de ce côté.

Convaincu que le renseignement était bon, Mustafa Kemal sortit de son lit, péniblement. Il avait la fièvre et dehors la chaleur était étouffante. Mais sa volonté fut plus forte que la maladie.

Il fit tous les préparatifs possibles et ordonna aux commandants de se tenir prêts.

A minuit, le 19 septembre, Ismet téléphona que l'ennemi avait déclenché un bombardement intensif.

Les Anglais attaquèrent au point du jour. Tout en retenant la 7^e armée par une sévère et forte attaque frontale,

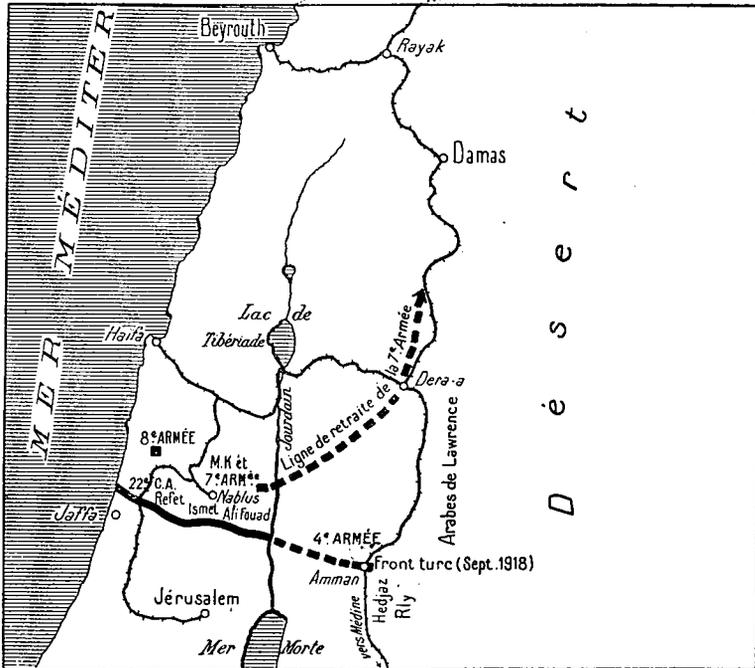
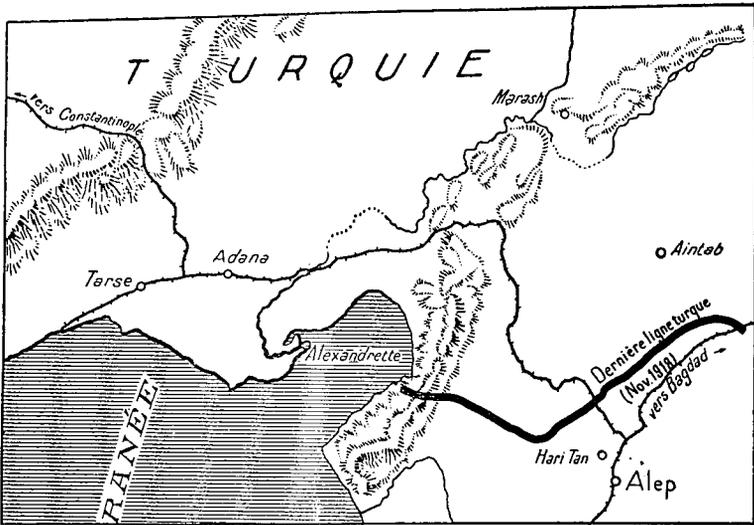
ils concentrèrent leur principal effort sur la 8^e armée ; ils attaquèrent la droite de la ligne turque, balayèrent le 22^e corps d'armée et la 8^e armée tout entière. Peu s'en fallut qu'ils ne fissent prisonnier Liman van Sanders. Ils tournèrent l'armée turque, par l'arrière, et coupèrent sa ligne de retraite vers le nord.

Mustafa Kemal disposa son armée en arc de cercle, adossé au Jourdain et se retira en combattant fièrement. Mais ses hommes étant à bout de forces, ils s'enfuirent en panique. Ramassant tous ceux qu'il pouvait sous son contrôle personnel, le cinquième jour il se prépara à passer le Jourdain. Il surveilla lui-même tous les détails et ne traversa le fleuve qu'après le gros de ses troupes. Quelques minutes après, un raid de la 11^e brigade de cavalerie anglaise coupa son arrière-garde et faillit le faire prisonnier.

La 4^e armée turque retraite en remontant le chemin de fer. Il en conduisit les débris, à travers le désert, jusqu'à la station de Dera-a.

L'ennemi arriva derrière lui et sur ses flancs. Deux fois son arrière-garde fut prise en enfilade par des mitrailleuses et décimée. Au-dessus de lui, à petite hauteur, les avions anglais mitraillaient les colonnes en marche, lançaient des bombes sur les transports et l'artillerie. Les hommes, affolés, s'enfuyaient comme des bêtes, sans savoir où, abandonnant leurs armes, leurs munitions, leurs chevaux, tout le matériel. Sur les flancs, les Arabes, auxiliaires de Lawrence, massacraient les traînards, les détroussaient et les mutilaient féroce-ment.

Dans cet affreux désordre, Mustafa Kemal dominait sa petite troupe par la puissance de sa personnalité. Sans s'arrêter à Dera-a, il poursuivit la retraite jusqu'au chemin de fer de Damas avec une telle rapidité que les Anglais perdirent le contact. A Damas il s'arrêta. Liman von Sanders lui ordonna d'établir une nouvelle ligne à Rayak. Il laissa Ismet à Damas, prit avec lui Ali Fouad et se mit au travail.



CAMPAGNE DE SYRIE 1918

Mais, alors, survient la nouvelle que les villes de la côte s'étaient livrées à l'ennemi ; les Anglais occupaient Beyrouth et la ligne de Rayak était déjà débordée.

Mustafa Kemal fit des calculs rapides. La démoralisation était complète. Maintenant non seulement les soldats, mais même des officiers de haut rang ne cherchaient qu'à se mettre à l'abri. Tous les efforts pour éviter la panique étaient inutiles. Mustafa Kemal avait arrêté un général commandant de corps d'armée qui avait déserté son poste.

« Je devrais vous faire fusiller, lui dit-il, mais je vais vous donner une chance de vous réhabiliter. Allez vous mettre à Rayak sous les ordres d'Ali Fouad et faites de votre mieux. »

Le général salua, partit et on ne le revit plus.

Quand un tel esprit règne dans le haut commandement, à quoi bon fusiller les soldats et les jeunes officiers déserteurs ? Il valait mieux essayer une fois de plus de réorganiser les débris d'armée.

Les Anglais étaient encore assez loin. Il y avait une possibilité de retraiter jusqu'à Alep, à 200 milles, d'abandonner la Syrie et d'établir une nouvelle ligne au nord pour couvrir les routes conduisant en Turquie.

Il alla aussitôt trouver Liman von Sanders.

« Votre plan est bon, mais je ne peux pas vous donner un ordre, lui dit le général allemand. Je ne suis ici qu'un étranger. Je ne peux pas prendre la responsabilité d'abandonner à l'ennemi, sans coup férir, une tranche aussi importante de l'Empire Ottoman. C'est aux Turcs, maîtres du pays, de prendre une telle décision. »

« Soit, j'assumerai toute la responsabilité », lui répondit Mustafa Kemal. Il donna l'ordre d'éviter tout contact avec l'ennemi et d'entreprendre une retraite générale sur Alep.

Précédant l'armée, il prépara une nouvelle ligne à 10

milles au nord d'Alep. Elle couvrait l'unique route menant en Turquie par une passe difficile à travers les hautes montagnes du Taurus. Ses flancs étaient sûrs, en sorte que ni déserteurs, ni ennemis ne pouvaient s'approcher par surprise. L'Arabie, la Palestine et la Syrie étaient des pays arabes conquis et gouvernés par les Turcs. Ils étaient perdus. Soit ! mais sur la nouvelle ligne, les soldats combattaient pour empêcher l'ennemi d'entrer dans leur Turquie. Il était assuré qu'ils donneraient leur dernière goutte de sang pour la mère patrie.

Lorsque les débris des troupes arrivèrent, il les reforma en régiments, les mit en ligne, et par son énergie communicative, remonta leur moral. Il télégraphia au Sultan pour lui demander de chasser Enver et sa clique, de former un nouveau gouvernement et de le nommer Ministre de la Guerre.

Le télégramme resta sans réponse, mais il reçut la nouvelle qu'Enver, Talat et Jemal s'étaient enfuis jusqu'à la mer Noire et que le capitaine Rauf et le général Fevzi faisaient partie du nouveau cabinet qu'on venait de former.

Lawrence lui fit suggérer par des Arabes d'user de son influence sur le nouveau gouvernement pour le presser d'ouvrir des pourparlers en vue d'une paix séparée. Il refusa. Il voulait se battre et non s'enfuir à la première menace comme les autres. Et il s'efforça de rendre les positions imprenables.

Cependant, la population d'Alep qui jusque-là avait gardé le calme devenait hostile et tumultueuse à l'approche des troupes anglaises.

Mustafa Kemal habitait à l'hôtel Baron, au centre de la ville. Un jour, son automobile dans laquelle il était seul avec le chauffeur fut entourée par une horde de voyous qui l'insultèrent en hurlant. Il les écarta à coups de cravache, mais ils le suivirent jusqu'à l'hôtel et il dut les ama-

douer en leur promettant de l'argent et des armes. Le lendemain matin, il entendit un tumulte et se montra sur le balcon. Au-dessous de lui, les rues étaient pleines d'une population menaçante. Un raid de cavaliers arabes venant par l'est du désert était entré dans la ville.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Mustafa Kemal évacua Alep et établit son quartier général à Kitma, derrière la nouvelle ligne. Là il attendit l'attaque.

L'avant-garde des troupes anglaises apparut le 26 octobre. Deux régiments de cavalerie indienne, les lanciers de Jodipore et de Mysore, attaquèrent les tranchées, près du village de Hari Tan.

Mustafa Kemal accourut et lui-même dirigea le feu. Les Turcs reprenaient courage et se battirent bien. Après de lourdes pertes, les Indiens reculèrent en désordre et demandèrent du renfort. Cependant les Turcs abandonnèrent le village et se retirèrent sur une position de repli, à 10 milles au nord.

Là, arrivèrent les nouvelles de Constantinople. Le Gouvernement avait signé à Moudros un armistice avec les Anglais.

Les Allemands reçurent l'ordre de retourner immédiatement en Allemagne. Dans une petite auberge de la ville d'Adana, Liman von Sanders remit à Mustafa Kemal le commandement de toutes les troupes du Sud de la Turquie.

Les deux hommes en face l'un de l'autre, devant une petite table de café, accomplirent la formalité du transfert des pouvoirs. Désormais, Liman von Sanders n'était plus que l'hôte de Mustafa Kemal. En cette heure de défaite ils avaient peu de choses à se dire. Tous les deux étaient de braves soldats, solides, courageux et expérimentés ; tous les deux, susceptibles et orgueilleux, éprouvaient l'un pour l'autre une estime qu'ils ne savaient comment manifester.

Liman von Sanders, après avoir dit adieu à Mustafa Kemal, ajouta :

« J'ai connu Votre Excellence depuis qu'elle commandait les troupes turques à Anafarta. Et je me félicite d'avoir reconnu d'abord votre haute capacité militaire. Nous avons quelquefois été en désaccord et depuis nous sommes devenus de bons amis. Je me console en pensant que je laisse le commandement entre de pareilles mains. »

La Turquie était vaincue, mais Mustafa Kemal, désormais seul chef sur ce front, aussi indomptable et combatif que jamais, n'entendait pas lâcher prise. Il discuta pied à pied avec l'ennemi les termes de l'armistice, lui tenait tête sur tous les points. Quand les Anglais prétendirent occuper Alexandrette, il leur déclara qu'ils n'en avaient pas le droit, ordonna à la garnison turque de leur résister, et menaça de les attaquer.

Izzet, le grand vizir, lui télégraphia plusieurs fois, pour lui ordonner et ensuite le supplier de céder, et il lui répondit : « Si nous nous aplatissons, nous serons écrasés. Non, je n'y consentirai pas. »

Il continua à fortifier ses lignes, envoya des officiers dans les montagnes derrière lui avec des armes et des approvisionnements pour rassembler des hommes, et former des bandes d'irréguliers. Il espérait encore pouvoir empêcher l'ennemi d'entrer en Turquie, et voulait être prêt aux pires éventualités, envisageait des guerillas dans les montagnes.

Dans le nouveau gouvernement, à Constantinople, se trouvaient Fethi, le capitaine Rauf et le général Fevzi. Ismet avait été rappelé et était sous-secrétaire d'État à la Guerre. On affectait d'ignorer Mustafa Kemal et de le laisser en dehors du gouvernement.

Il rongea son frein. Soudain, Izzet l'appela d'un coup de téléphone. Le grand-vizir s'était querellé avec le Sultan

et venait de donner sa démission. Le vieux Tewfik Pacha, qui était un ami des Anglais, allait être nommé grand-vizir, Izzet engageait Mustafa Kemal à revenir tout de suite. Il avait besoin de lui.

Mustafa Kemal résigna son commandement et partit pour Constantinople.

QUATRIÈME PARTIE

XXI

Quand Mustafa Kemal arriva à Constantinople, l'armistice était signé depuis un mois. Les ennemis étaient maîtres de la Turquie. La flotte anglaise tenait le Bosphore ; les troupes alliées occupaient Constantinople, les forts des Dardanelles et tous les points stratégiques. Il y avait des soldats français à Stamboul ; des Sénégalais à Galata, des Italiens à Pera et tout le long des lignes de chemins de fer. Les officiers alliés contrôlaient la police, la gendarmerie, le port, surveillaient le démantèlement des forts et la démobilisation de l'armée.

L'Empire ottoman était en miettes ; la Syrie, la Palestine, l'Arabie étaient perdues. La Turquie elle-même pan-telait sous la griffe des ennemis, vainqueurs et méprisants. Tout le système gouvernemental s'était écroulé. Le Comité « Union et Progrès » avait été dispersé. Enver, Talat et Jemal étaient en fuite. Javid et les autres se cachaient. Sous la faible direction de Tewfik, un vieux pacha du temps d'Abdul Hamid, connu pour ses sentiments pro-anglais, le faible gouvernement qui restait à Constantinople obéissait humblement aux ordres de l'ennemi.

Cependant, la toute-puissance des ennemis n'effraya pas Mustafa Kemal. Il était prêt à leur tenir tête, à ergoter, à lutter jusqu'au bout pour défendre les dernières prérogatives de la Turquie. Mais, autour de lui, il ne trouvait pas de soutien. Les Turcs de toutes classes étaient épuisés,

archi-battus ; ils n'avaient plus aucune force pour combattre ou pour résister. Ils attendaient que les Alliés décidassent de leur sort et ne leur demandaient très humblement que de les laisser exister.

Mustafa Kemal alla voir Izzet. Il le trouva furieux et découragé. Avant l'arrivée de l'ennemi Enver et Talat s'étaient enfuis en traversant la Mer Noire, il les avait laissés partir volontiers. Maintenant, le Sultan lui reprochait de ne pas les avoir fait arrêter pour les livrer aux Anglais. Izzet lui avait répondu qu'Enver et Talat étaient des coquins, mais des Turcs, et qu'il n'aurait pas eu la lâcheté de livrer des Turcs à l'ennemi, même sur les ordres du Sultan. Il avait ensuite donné sa démission.

Mustafa Kemal ne l'approuva pas complètement. Il comprenait ses scrupules d'honneur, mais il n'avait pas le droit de rester à l'écart, en laissant Tewfik Pacha et le Sultan accepter lâchement une paix ignominieuse qui signifiait la fin de la Turquie. Il n'était pas question de ressusciter l'Empire ottoman, ni même de reprendre l'Arabie et la Syrie, mais il s'agissait de sauver la Turquie elle-même. Pour cela, il fallait un gouvernement fort. Izzet devait chasser ce vieux gâteux, Tewfik Pacha, et reprendre sa place de grand vizir en nommant Mustafa Kemal ministre de la Guerre. A eux deux, ils feraient face à l'ennemi et auraient l'honneur de sauver ce qui restait de la Turquie.

Ils se mirent à l'œuvre pour organiser un parti. Mustafa Kemal recommença ses visites aux hommes politiques. Il les trouva divisés en une douzaine de coteries, menée chacune par un bas politicien qui voulait se hisser au pouvoir. Il y avait un parti qui demandait le mandat de l'Angleterre ; un autre, celui des États-Unis ; un Comité des amis de l'Angleterre, un Comité des amis de la France, et encore un Comité des amis de l'Italie, tous basés sur la certitude que la Turquie ne pouvait pas vivre sans le secours de l'étranger.

Pendant quelque temps, Mustafa Kemal envisagea une coopération américaine, mais il revint bientôt à sa croyance que les Turcs devaient se sauver eux-mêmes ou périr.

Les politiciens l'écoutaient maintenant. Sa position était unique. Depuis le départ d'Enver, il n'avait plus de rival. Il était le seul général turc qui eût remporté des succès. Il avait fait reculer les Anglais à Gallipoli et refusé de leur livrer Alexandrette. On le croyait ami du Sultan. Il s'était toujours opposé à l'emprise allemande et au Comité « Union et Progrès ». Surtout, il n'avait pas décampé comme Enver, Talat et Jemal pour sauver sa peau.

Pendant des jours et des jours, il s'efforça d'amener les hommes politiques à ses points de vue, passa de longues heures dans les couloirs du Parlement. De nombreux députés semblaient d'accord avec lui. On proposa un vote de confiance envers Tewfik Pacha. Avant le débat Mustafa Kemal harangua longuement une foule de députés dans la salle du Comité, pour les presser, les adjurer de montrer de l'énergie en se débarrassant de Tewfik l'anglophile, et de constituer un gouvernement fort. Il se croyait sûr du succès. Il se voyait ministre de la Guerre, prenant le pouvoir en mains.

Il assista aux débats de la Galerie des Étrangers. Au vote, Tewfik eut une écrasante majorité. Les députés avaient redouté Mustafa Kemal, ses projets, son ambition, son énergie dominatrice. Ils considéraient comme une folie sa détermination de résister aux Alliés, au risque d'être écrasé dans la lutte.

Blanc de rage, maudissant les politiciens, Mustafa Kemal se précipita au téléphone et demanda à voir le Sultan, pour la première fois depuis son retour. On lui répondit qu'on lui ménagerait une entrevue, et il attendit pendant une semaine.

Le Sultan le reçut enfin après le « Selamlik » du Vendredi,

la prière d'État hebdomadaire. Il lui exprima son plaisir de le voir mais sans véritable cordialité. Mustafa Kemal ne se laissa pas démonter, alla droit au but : Le Sultan devait former un gouvernement fort pour faire face à l'ennemi et traiter avec lui d'égal à égal, imposer silence aux faibles et aux nerveux qui acceptent timidement la défaite totale. Un mot du Sultan galvaniserait l'énergie nationale.

« Nommez-moi ministre de la Guerre dans un cabinet énergique, dit-il, et je vous promets de sauver la Turquie. Mais il faut dissoudre ce Parlement. La moitié des députés sont des traîtres, membres du Comité « Union et Progrès », et amis d'Enver. Les autres sont des lâches, il n'y a pas un homme parmi eux. »

Le Sultan l'interrompt :

« Vous avez une grande influence sur l'armée. L'armée m'est-elle fidèle ? »

Depuis qu'il était Sultan, il avait pris une certaine énergie et un ton dogmatique. Mustafa Kemal, surpris, lui répondit d'une façon évasive :

« Je ne suis à Constantinople que depuis peu. Je ne connais pas encore les sentiments de l'armée. »

Le Sultan était assis, les yeux fermés comme s'il dormait, ainsi qu'il faisait au temps jadis, pour dissimuler ses pensées.

Mustafa Kemal lui demanda :

« Votre Majesté a-t-elle des raisons de craindre la déloyauté de l'armée ? »

Après un silence, le sultan répéta sur un ton de lassitude :

« L'armée m'est-elle fidèle, et dans l'avenir, continuera-t-elle à l'être ? »

Mustafa Kemal répartit prudemment :

« Rien ne me fait croire qu'elle ne soit pas et ne sera pas toujours fidèle à Votre Majesté. »

« Alors, je vous charge d'user de votre influence pour la maintenir dans ces sentiments. »

Il avait depuis longtemps jugé Mustafa Kemal comme un ambitieux violent, un homme-tempête dont on pouvait se servir, mais dangereux et impossible à manier s'il avait le pouvoir. Il avait été utile contre Enver, et maintenant pourrait servir à maintenir la loyauté dans l'armée.

Sous ses lourdes paupières, derrière lesquelles veillait son regard cauteleux, il observait en face de lui le maigre visage gris en se demandant jusqu'à quel point il pouvait compter sur cette fidélité et cet appui.

Le lendemain, le Sultan décréta la dissolution du Parlement, nomma Grand Vizir Damad Ferid, son beau-frère et conseiller habituel, et prit ainsi lui-même les rênes du gouvernement. Son geste souleva une tempête. Un journal imprima des extraits de ses lettres à Abdul Hamid. Elles avaient été trouvées dans le palais après le départ du Sultan Rouge. Elles prouvaient que Vahid-ed-Din lui avait servi d'espion et de chien de chasse.

Bien que Mustafa Kemal n'eût aucun poste dans le nouveau gouvernement, il fut impliqué dans le déchaînement contre le Sultan. On disait qu'il était derrière lui et qu'il avait essayé d'obtenir la dissolution du Parlement, à cause du vote de confiance envers Tewfik. Il était resté enfermé avec le Sultan pendant une heure et avait travaillé pour lui-même. Plusieurs de ceux qui le regardaient comme leur guide s'éloignèrent de lui. Il devint suspect.

Il n'avait rien à espérer du Sultan. Faible, lâche et têtue, celui-ci n'avait qu'une idée fixe : assurer son trône et ainsi croyait-il sauver la Turquie parce qu'il considérait que la Turquie et le trône ne faisaient qu'un. Pour cela, il était décidé à s'unir à l'ennemi et par une obéissance complète, à gagner ses bonnes grâces. Comme les Anglais étaient l'ennemi principal, il était décidé à se tenir auprès des Anglais qui avaient toutes les raisons de le vouloir pour allié, lui, le Calife des Croyants. D'ailleurs convaincu

qu'un gouvernement fort, décidé à la résistance, ne produirait que des désastres, il se refusait même à l'envisager. Damad Ferid, le seul homme en qui il eût confiance, se rangeait de tout cœur à cette politique.

XXII

Nul ne voulait de Mustafa Kemal. De tous les côtés on l'écartait à coups de coudes. Il n'avait ni partisans, ni collaborateurs parce qu'il était trop personnel pour entrer dans une combinaison quelconque.

Il avait loué une petite maison à Shishli, un faubourg de Constantinople ; pendant quelque temps il vécut là tranquillement sans s'occuper de politique ou des affaires publiques. Il allait voir souvent sa mère et sa sœur, mais refusait d'habiter avec elles ; il avait peu d'amis, et un seul intime, le colonel Arif.

Arif était un officier d'État-Major capable, éduqué en Allemagne, plus jeune que Mustafa Kemal. Ils se connaissaient depuis les jours de Salonique et de Monastir, avaient combattu ensemble en Syrie, dans les Balkans et à Gallipoli. Après l'armistice ils s'étaient liés intimement. Ils avaient les mêmes goûts ; tous les deux s'intéressaient surtout aux questions militaires, tous les deux aimaient les conversations libres, les fortes beuveries et les nuits de débauche avec les filles. Les ennemis de Mustafa Kemal affirmaient que leur liaison allait au-delà de l'amitié, parce qu'Arif était la seule personne à qui Mustafa Kemal manifestât une véritable affection. Il lui passait le bras autour du cou et l'appelait de noms tendres. D'autres étaient convaincus qu'ils étaient parents, et en vérité, Arif ressemblait singulièrement à Mustafa Kemal. Il avait les mêmes yeux, la même forme de tête, son allure, son attitude déga-

gée, mais il était moins dur, moins sardonique. Il n'avait pas non plus la volonté forte de Mustafa Kemal, qu'il respectait et aimait avec le sentiment d'un bon chien pour son maître.

A cette époque Mustafa Kemal n'ouvrit son cœur qu'à Arif. Il enrageait jusqu'à la fureur en voyant la Turquie tomber si bas, les Anglais et les Français se pavaner dans les rues de Constantinople et les chrétiens insulter les femmes turques. Et cependant, il était impuissant. Il aurait voulu faire quelque chose, mais ne savait quoi. D'ailleurs il était très surveillé. Les Anglais avaient des agents partout, ils arrêtaient tous ceux qui faisaient opposition aux Alliés. Il dut cacher ses sentiments et couvrir sous la cendre les flammes de haine qui couvaient en lui, sinon il aurait été arrêté à son tour.

Mais peu à peu, le temps passa et dans les premiers mois de 1919, l'étreinte des Alliés commença à se relâcher. Leurs troupes furent démobilisées ou rappelées. L'Angleterre, la France et l'Italie étaient en grandes difficultés intérieures ou extérieures. Dans les pays victorieux apparaissaient les premiers signes de réaction après la terrible tension de la guerre mondiale. A Paris, les hommes d'État alliés étaient absorbés par leurs tractations avec l'Allemagne ; ils n'avaient pas le temps de s'occuper de la Turquie ; les conditions de la paix n'étaient pas encore arrêtées.

« Laissez la Turquie à elle-même, disaient à Lloyd George ses informateurs. Automatiquement elle tombera en morceaux que nous nous partagerons plus tard. »

A Constantinople les représentants des Alliés se querellaient constamment et on le savait. Chacun d'eux essayait de se faire une position favorisée ou d'obtenir un avantage commercial sur le dos des Turcs.

Alors se leva sur la Turquie une aube d'espérance. Peut-être serait-il possible de résister à l'emprise des Alliés

et de sauver le pays. A Constantinople même, il ne fallait pas y songer. Les Anglais, soutenus par le Sultan, avaient une mainmise trop forte. Mais plus loin, dans les montagnes de l'intérieur, en Anatolie, on pouvait tenter quelque chose.

Une douzaine d'organisations secrètes se formèrent à Constantinople pour voler des armes et des munitions dans les dépôts surveillés par l'ennemi, les envoyer dans l'intérieur du pays et former des centres d'organisation.

Les hauts fonctionnaires prêtèrent la main. Ismet était sous-secrétaire d'État de la Guerre, Fevzi chef d'État-Major, Fethi ministre de l'Intérieur, et Rauf, le fameux commandant de l'*Hamidieh*, pendant la guerre des Balkans, ministre de la Marine. Tous étaient des amis de Mustafa Kemal et travaillaient secrètement dans le même but que lui.

Dans différents endroits du pays quelques hommes courageux et organisateurs formèrent des Comités pour préparer la résistance. Ceux que Mustafa Kemal avait organisés dans le sud avant de résigner son commandement prirent de la consistance. Partout les anciens Comités locaux « Union et Progrès » se réunissaient de nouveau. Sur la frontière du Caucase, dans les lointaines provinces orientales, Kiazim Kara Bekir, avec ses six divisions invaincues, commença à faire opposition au contrôle des officiers alliés, refusant de démobiliser.

C'étaient là de premiers essais, et on se demandait de quelle façon les Anglais allaient intervenir.

Les espions et les agents secrets qui foisonnaient, parce que chaque Turc chrétien voulait se venger des Turcs musulmans et être payé pour les espionner, rapportèrent cette agitation au Haut-Commissaire anglais, qui se contenta de faire arrêter et emprisonner à Bekir Aga quelques hommes qu'il jugeait dangereux. Un plan pour les faire évader fut découvert et prévenu.

Mustafa Kemal avait trempé secrètement dans ce complot. Prudent et silencieux, il était en contact avec toutes les nouvelles organisations secrètes mais ne se compromettait pas. Au fond il n'était pas certain de leur succès et ne voulait pas courir de risques inutiles.

Il laissait croire qu'il avait accepté la défaite et qu'il se résignait à la politique du Sultan et de Damad Ferid.

Cependant, il était suspect aux Anglais. Son nom figurait sur la liste des hommes dangereux qu'il conviendrait d'arrêter et de transporter à Malte au camp d'internement.

Il avait quitté sa maison de Shishli pour reprendre son ancienne chambre à l'Hôtel Pera Palace, donnant sur la Corne d'Or. Il retomba malade et resta profondément déprimé. Grisonnant et ridé, à court d'argent, quelque peu râpé et éculé, sans amis proches, excepté Arif, aussi suspect aux Turcs qu'aux Anglais, il rôdait sans but par les rues, ou s'asseyait dans les cafés, maussade, flasque, sans projets, sans espoirs.

CINQUIÈME PARTIE

XXIII

Et soudain, une fois de plus, le destin lui mit les cartes en main. Comme le lui avait dit Liman von Sanders, il avait la plus belle qualité d'un grand général, la chance, avec le don essentiel de savoir la saisir et en profiter.

Le Sultan et les Anglais avaient résolu de réprimer immédiatement le mouvement de résistance qui se dessinait en Anatolie, et pour cela d'envoyer un représentant du Sultan qui se rendrait compte sur place de la situation, activerait la remise des armes, la dislocation des troupes et interdirait les réunions des Comités locaux « Union et Progrès ».

Le Sultan voulut déléguer en Anatolie Mustafa Kemal. Les autorités militaires britanniques s'y opposèrent, c'était un homme dangereux et capable ; on se souvenait de son attitude à Alexandrette. Le Haut-Commissaire anglais était du même avis.

Cependant, le Grand Vizir, Damad Ferid, répondait de lui. « Les troubles à l'intérieur du pays, disait-il, ne sont pas provoqués par un sentiment populaire, mais seulement par les machinations de ces maudits Comités « Union et Progrès », la bande d'Enver et de ses voyous. Les Turcs ne demandaient que la paix. Mustafa Kemal était nominale-ment membre du Comité mais lui avait fait une opposition notoire. Il avait une grande réputation dans le pays ; c'était un homme d'honneur. On pouvait avoir confiance en lui. Il était certainement l'homme le plus qualifié pour être envoyé en Anatolie. »

Pendant quelques jours les autorités britanniques hésitèrent entre deux solutions : faire arrêter et déporter Mustafa Kemal ou l'envoyer en Anatolie comme représentant du Sultan. Enfin Damad Ferid les convainquit. Le nom de Mustafa Kemal fut rayé de la liste des suspects. Il était déjà aide de camp du Sultan. Il fut nommé Inspecteur général de la Zone du Nord et Gouverneur général des Provinces Orientales.

Mustafa Kemal ne savait pas quel danger il avait couru, mais lorsqu'il reçut sa nomination il comprit que la chance lui revenait. Sa dépression tomba comme des écailles ; il retrouva du coup sa vitalité et sa santé. Il alla voir Damad Ferid et le remercia chaleureusement ; il reçut ses instructions avec déférence et combina aussitôt son plan qu'il ne confia qu'à Arif. En tant que représentant du Sultan, il aurait en Anatolie une autorité incontestable dont il profiterait pour faire croire aux Turcs qu'il avait été envoyé pour les délivrer de l'emprise anglaise. Il organiserait la résistance et était sûr maintenant de sauver la Turquie.

On l'autorisa à rédiger lui-même ses instructions, de façon à élargir encore ses pouvoirs. Avec Ismet et Fevzi au Ministère de la Guerre il combina un code secret et choisit des agents.

Ensuite, sans perdre de temps, il se hâta d'aller dire adieu à sa mère dans la maison de la rue Aquaretler. Zubeïda était devenue à peu près aveugle. De ses vieux doigts tremblants, elle tâta le visage de son fils chéri, l'embrassa, pleura un peu comme toujours quand il la quittait, et lui donna sa bénédiction. Même à sa mère, il fit secret de ses plans et de ses espoirs.

Le soir même il prit passage sur un mauvais steamer et quitta le Bosphore pour la côte de la Mer Noire. Il avait avec lui Arif et le colonel Refet qui venait d'être nommé à Sivas au commandement du 3^e corps d'armée.

Rauf vint lui dire adieu, et lui annonça que la conférence des Alliés à Paris avait envoyé des troupes grecques pour occuper Smyrne. Il était évident que l'ennemi avait condamné à mort la Turquie. Le seul espoir de salut était dans la résistance par la force et non dans les parlottes.

Cette nuit-là, à minuit, le Grand Vizir demanda d'urgence à voir un représentant du Haut-Commissaire anglais. Il expliqua que le Sultan avait tourné casaque ; il avait appris par de nouvelles informations que Mustafa Kemal voulait susciter des troubles en Anatolie. Il fallait l'en empêcher à tout prix.

Aussitôt des ordres furent lancés pour l'arrêter et le ramener à Constantinople. Mais l'organisation de l'occupation des Alliés était très compliquée et déjà grignotée par les jalousies internationales. Les Anglais, les Français et les Italiens avaient tous des droits de contrôle sur les passagers à bord des navires : les relations de l'armée et de la marine n'étaient pas clairement définies ; grâce à des complicités dans les ministères les ordres d'arrestation furent retardés, et finalement escamotés. Mustafa Kemal l'avait échappé belle, à quelques heures près.

Pendant le voyage, Mustafa Kemal, se détendant, se laissa aller à parler intarissablement, conta ses plans et ses idées politiques.

Refet l'écouta. C'était exactement l'opposé de Mustafa Kemal : un galant officier de cavalerie, un peu fanfaron, rayonnant de bonne humeur et d'esprit. Il possédait une grande réputation de bravoure, avait commandé la gendarmerie macédonienne à Salonique pendant la révolution et soutenu à Gaza un long siège contre les Anglais. Petit et preste, toujours coquettement vêtu, en uniformes et bottes du meilleur faiseur, il parlait avec la vivacité d'un gamin surexcité, les yeux étincelants, en agitant la tête et les mains.

Maintenant, il écoutait attentivement Mustafa Kemal. Il connaissait ses capacités extraordinaires, ses qualités de conducteur d'hommes et il était d'accord avec lui dans sa détermination d'organiser la résistance contre les étrangers ; il le croyait capable de mener à bien la dangereuse aventure. Mais il se rendait compte qu'il y avait, derrière ce bel enthousiasme patriotique, un égoïsme absorbant et la volonté de prendre le pouvoir à tout prix. Et Refet se décidait à rester à ses côtés, mais en le surveillant.

Après un rude voyage en pleine tempête ils entrèrent le 19 mai 1919 dans le port de Samsun sur la Mer Noire.

XXIV

Samsun était occupé par les troupes anglaises. Un officier de l'Intelligence Service épiait Mustafa Kemal. Les Grecs et les Arméniens rapportaient tous ses faits et gestes, même ses coups de téléphone. Les Turcs n'osaient presque pas causer avec lui.

Sous un prétexte quelconque, il porta son quartier général à Kavsa, puis à Amassia, petite ville de l'intérieur du pays, sur la grand'route qui va de l'est à l'ouest de la Turquie. Là, débarrassé de ces maudits Anglais, il respira plus largement et se mit à l'œuvre.

Pendant six mois il avait vécu à Constantinople dans un état de rage continuelle, obligé de se maîtriser et d'assister passivement à l'agonie de la ville sous la botte des Alliés victorieux. Pendant six mois, il avait vu les politiciens et les fonctionnaires, menés par le Sultan et Damad Ferid, ramper devant les Anglais. Son orgueil national avait été écorché à vif et il avait amassé une lourde provision de haine.

Maintenant il pouvait agir, donner cours à sa puissante énergie, tenir tête à l'ennemi et surtout à ces Anglais maudits. Avec quelle joie il organiserait la résistance ! La première chose à faire était d'établir le contact avec l'armée. D'Amassia il télégraphia et téléphona dans tout le pays en demandant qu'on lui envoyât des rapports.

La situation était claire. La Turquie prostrée dans la défaite n'avait plus aucun pouvoir de résistance par les armes. Il y avait encore quatre corps d'armée en Anatolie et un en Europe de l'autre côté de Constantinople. Quatre n'étaient que des squelettes ; il y avait encore des États-Majors, mais les hommes avaient été débandés, les armes réunies dans des dépôts et remises aux Alliés. Le corps d'armée de Diarbekir sous le commandement de Kiazim Kara Bekir restait seul intégral, dans l'Est. Mais en face de Smyrne les montagnes étaient hantées par des guerillas qui s'étaient réunies pour résister aux Grecs. Rauf les organisait après avoir donné sa démission de Ministre de la Marine.

Mustafa Kemal voulut d'abord réunir tous les commandants de corps d'armée. Il fit venir Refet de Sivas ; Ali Fouad qui était à Angora avec le 20^e corps vint à Amassia, sur son invitation, avec Rauf.

La réunion fut secrète ; Arif en prit le procès-verbal. Mustafa Kemal développa ses vues et tous furent d'accord pour trouver que le dernier espoir était dans la résistance. Ils esquissèrent un plan d'action. Il fallait d'abord, sur le front de Smyrne augmenter le nombre des guerillas qui harcèleraient et arrêteraient les Grecs, et dans tout le pays créer des centres d'enrôlement et d'armement. Là était la difficulté. A la première imprudence, les Anglais écraseraient le mouvement naissant. Le Sultan, le Gouvernement central, ne leur donneraient aucune aide. Le peuple, exténué, serait difficile à soulever.

Les organisations de résistance, éparées, devaient être concentrées sous un contrôle. Ali Fouad commanderait à l'Ouest, Kiazim Kara Bekir à l'Est ; Mustafa Kemal au centre.

« Plus tard, dit Mustafa Kemal, et puisque le Sultan et le Gouvernement central sont aux mains des ennemis, il nous faudra établir en Anatolie un Gouvernement provisoire de défense nationale. »

Mais dès que Mustafa Kemal abordait le terrain politique, ses associés hésitaient à le suivre. Ils connaissaient ses projets révolutionnaires ; Rauf était opposé à toute action contre le Sultan-Calife et le Gouvernement central de Constantinople. Ali Fouad, sagace et prudent, n'était pas prêt à accepter la prééminence de Mustafa Kemal ; Refet le suspectait. Il se souvenait du flot de confidences pendant le voyage, révélant les ambitions de Mustafa Kemal, ses projets révolutionnaires, son mépris de toute fidélité à la tradition.

Mustafa Kemal employa son pouvoir magnétique de persuasion pour les gagner. Leur concours était pour lui d'une importance capitale. Rauf et Ali Fouad se rendirent les premiers. Refet hésita longtemps ; il ne voyait pas l'utilité de créer un gouvernement séparé en Anatolie. Enfin, contre son gré, il céda.

Ils décidèrent qu'un congrès de représentants de toute la Turquie serait réuni à Sivas le plus tôt possible. Kiazim Kara Bekir de Diarbekir, Jaffar Tyar d'Andrinople, et de Konia, le général qui commandait la garnison de Konia, télégraphièrent leur adhésion. Mustafa Kemal avait gagné la première manche, les chefs de l'armée étaient avec lui.

Il s'occupa aussitôt de soulever le pays. Il parcourut les villages, harangua les fonctionnaires, rassembla tous les officiers qui étaient sans emploi depuis la démobilisation. Partout et toujours il prêchait la résistance contre

les Anglais maudits qui avaient résolu de détruire la Turquie, leur Turquie, de la mettre en pièces. Ils projetaient de faire autour de Samsun un grand État grec ! Tous les villages aux alentours étaient pleins d'agents du Patriarcat grec. Le Sultan, leur Padishah, était impuissant à secourir ses sujets fidèles — les Anglais le gardaient comme un captif — il l'avait envoyé, lui, Mustafa Kemal, pour les sauver. Mais ils devaient d'abord essayer de se sauver eux-mêmes. Il ne s'agissait plus, désormais, de rester accroupis en attendant le secours, il fallait des armes, des volontaires pour la nouvelle armée nationale, il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la contrée de la destruction et de protéger du déshonneur les femmes et les foyers. Dans chaque village il laissa des représentants pour former un Comité de résistance.

La tâche était lourde. Le peuple était épuisé et profondément démoralisé. Il avait abandonné toute espérance, ne songeait plus à agir, pas même à protester. Après tant d'années de guerres décimantes et de continuelles défaites il était tombé dans une morne léthargie. Il ne désirait que la paix, et le loisir de vivre tranquillement en cultivant ses champs.

Mais en écoutant Mustafa Kemal il s'éveillait peu à peu. La nouvelle était venue de Smyrne que les Grecs brûlaient les villages et massacraient les Turcs. Mustafa Kemal souffla sur les tisons et les ralluma. Une flamme de haine s'alluma dans les villages. Les officiers sans exception vinrent à lui. Il activa leur enthousiasme et les envoya soulever de nouveaux villages.

Il quitta Amassia, s'établit plus à l'Est, à Erzeroum. Là, sa tâche était facilitée. Les Anglais avaient créé au Caucase une République arménienne, dans la région évacuée par les Russes après la révolution. Ce nouvel État était contigu à la Turquie et les Anglais avaient promis aux Arméniens que lorsque les conditions de paix seraient dic-

tées à la Turquie, les provinces turques autour d'Erzeroum seraient rattachées à la République arménienne.

Pour les Turcs caucasiens cela signifiait l'annihilation. Ils jurèrent de combattre jusqu'à la mort plutôt que d'accepter la domination arménienne. D'ailleurs Kiazim Kara Bekir et ses troupes régulières prêtes à marcher leur donnaient confiance. Et puis, les Anglais étaient loin !

Ils écoutèrent avidement les discours enflammés de Mustafa Kemal. Partout où il passait, il électrisait le peuple, lui rendait l'espoir et l'activité. Les hommes se rangeaient en masses sous son drapeau, bons et mauvais mélangés. Dans un village près d'Angora, un caporal rassembla trois cents hommes, les entraîna et les mena au commandant de la ville. Plusieurs dépôts d'armes placés sous la surveillance des Anglais et des Français furent attaqués, les armes enlevées et portées dans la montagne.

D'Erzeroum, Mustafa Kemal envoya au nom du Sultan, à tous les chefs d'armée, l'ordre de retarder la remise des armes aux Alliés et de rappeler les hommes sous les drapeaux. Les autorités civiles reçurent l'instruction de former des comités locaux dans les villes et les villages pour enrôler les volontaires, organiser des meetings de protestation contre l'occupation de Smyrne, recueillir les impôts, et lever des contributions forcées sur les riches commerçants.

La nouvelle de cette agitation arriva bientôt à Constantinople. Les Anglais menacèrent de représailles. Le Sultan entra en fureur : la résistance était une folie dont le seul résultat serait d'obliger les Alliés à anéantir la Turquie. Et voilà maintenant que Mustafa Kemal qu'il avait envoyé avec la mission d'arrêter la résistance se servait de son nom pour l'encourager ! Au fait, il l'avait toujours tenu en suspicion : il donna l'ordre de le rappeler.

Dès qu'il reçut ces instructions, Mustafa Kemal alla au bureau du télégraphe, et adressa au Sultan un long télé-

gramme urgent et personnel, pour le supplier, lui le Padi-shah, le souverain et le conducteur de son peuple, de quitter Constantinople et de venir se mettre à la tête de la résistance contre l'étranger ennemi. Pendant toute la nuit il attendit la réponse au bureau du télégraphe. A l'aube il reçut l'ordre péremptoire de retourner à Constantinople. Il refusa catégoriquement, télégraphia : « Je resterai en Anatolie jusqu'à ce que la nation ait conquis son indépendance. »

Le Sultan lui retira son commandement et notifia à toutes les autorités civiles et militaires de lui refuser l'obéissance.

Mustafa Kemal donna sa démission, convoqua ses partisans les plus dévoués et les commandants d'armée :

« Nous sommes, dit-il, au carrefour de deux chemins. Si nous allons de l'avant il ne faut plus compter que sur nous seuls. Le Gouvernement central sera contre nous. Cela signifie la guerre civile. Nous devons envisager de grands risques et de grands sacrifices. Une fois lancés, aucun de nous ne doit regarder en arrière, ni rien regretter, ni abandonner son poste... Prenez votre parti et choisissez votre chef. La condition vitale du succès est que vous ayez à votre tête un homme, et un seul homme. Si vous me choisissez vous devrez vous associer à ma destinée. Je ne suis plus qu'un simple civil. Je serai bientôt déclaré rebelle. La condition que je pose est que vous m'obéissiez strictement, comme si j'étais encore votre général. »

Tous, l'un après l'autre, décidèrent de poursuivre l'œuvre commencée. Ils choisirent Mustafa Kemal pour leur chef et acceptèrent ses conditions, pourvu qu'en retour il s'engageât à ne rien tenter contre la personne du Sultan.

Il y consentit en disant :

« Le Sultan est aux mains de l'ennemi. Il se laisse conduire par de mauvais conseillers. Nous devons tenir tête aux conseillers de Sa Majesté et aux étrangers. »

Les promesses ne coûtaient rien à Mustafa Kemal qui ne s'embarrassait pas de les tenir. Il ne les considérait que comme des moyens d'atteindre son but. Il avait jeté le gant à l'ennemi étranger et au Sultan.

XXV

Déjà Mustafa Kemal avait envoyé les convocations au Congrès et télégraphié dans tous les districts :

« Le pays est menacé. Le Gouvernement central n'est plus capable d'exercer ses fonctions. L'indépendance de la Turquie ne peut être sauvée que par la volonté et l'énergie de la nation. Il a été décidé de tenir un Congrès à Sivas pour discuter les moyens et les formes de la résistance. Chaque district doit envoyer trois délégués. Agissez secrètement. »

Sa position personnelle était d'ailleurs mal définie. Jusqu'à ce que le congrès se fût prononcé il n'avait aucune situation officielle, n'était qu'un civil sans pouvoirs, et il avait contre lui le poids massif d'un gouvernement légal et traditionnel. Dans plusieurs villes, les autorités civiles refusèrent d'accepter ses ordres. Mais il avait pour lui les commandants d'armées, presque tous les officiers, et toutes les nouvelles organisations de résistance qui grossissaient sans cesse.

Cependant il voulut avoir une sorte de reconnaissance officielle. Sur le conseil de Kiazim Kara Bekir, il invita les chefs militaires et les délégués des districts voisins à tenir une conférence à Erzeroum. Sa tâche était difficile. Plusieurs des assistants n'étaient pas en communion d'idées avec lui, et n'admettaient pas qu'il prît l'autorité sur eux. Cent petites jalousies les divisaient. Avec une longue patience, Mustafa Kemal, assis au milieu d'eux comme leur

égal, réussit à les faire entrer dans ses vues ; peu à peu, il les accoutuma à l'idée de l'avoir pour chef malgré leurs doutes et leurs soupçons.

Pendant les débats, les instructions du gouvernement central arrivèrent de Constantinople, Kiazim Kara Bekir devait arrêter Mustafa Kemal, clore la conférence et renvoyer les députés chez eux.

Dans cette conjoncture, l'avenir était entre les mains de Kiazim Kara Bekir. Il commandait la seule force régulière qui restât en Turquie. Après que Mustafa Kemal, en 1917, lui avait passé le commandement de l'armée du Caucase, il avait marché contre les Russes démoralisés et les avait bousculés jusqu'au Caucase. Il avait toujours remporté des succès alors que les autres armées turques étaient battues partout.

De lourde stature, lent à penser et à agir, bon, mais strict à la discipline, juste et honnête, homme de parole, conservateur par instinct et par goût de la tradition, il était le type classique de l'ancien général turc, adoré de ses soldats ; il aurait pu, s'il l'avait voulu, prendre maintenant la première place, mais il ne la désirait pas. Il hésitait. Bien qu'il eût donné à Mustafa Kemal sa parole d'honneur de rester à ses côtés et à ceux de Rauf, son loyalisme le pressait d'exécuter les ordres du Sultan et du Gouvernement central. Il les communiqua à Mustafa Kemal sans lui dissimuler son anxiété.

La lutte fut dramatique entre les deux personnalités si différentes ; Kiazim, d'une honnêteté compacte, Mustafa Kemal, subtil et dominateur. Ce dernier joua son grand jeu pour convaincre le général, discuta, cajola comme il ne l'avait encore jamais fait. Il savait que s'il échouait il était perdu. Cependant, quoi qu'il arrivât, il était résolu à ne pas se laisser arrêter, pour être livré au Sultan et aux Anglais et emprisonné à Malte, peut-être même pendu. Le souvenir des jours qu'il avait passés dans la Prison Rouge lui faisait

sauter le cœur. Mieux valait mourir. Il avait préparé avec Arif un plan de fuite au cas où Kiazim voudrait les arrêter ; il était convenu que s'ils étaient cernés, ils combattraient jusqu'à la mort plutôt que de se laisser prendre vivants.

Très subtilement il changea de point de vue pour continuer la discussion avec Kiazim. Certes, disait-il, nous devons être fidèles sujets turcs, mais notre fidélité est d'abord due à la Turquie : le Sultan et le Gouvernement central sont prisonniers des ennemis étrangers. Le pouvoir a passé au peuple, et le peuple doit se sauver lui-même. Les ordres de Constantinople ne viennent pas en réalité du Sultan mais des Anglais ; donc ils sont illégaux. Le seul pouvoir légal est celui qui appartient à la conférence des représentants qui siègent ici, et il sera proclamé au congrès de Sivas dès sa réunion.

Après avoir perdu dans cette discussion politique l'esprit lent de Kiazim, il fit appel à sa camaraderie, lui rappela qu'il s'était engagé à soutenir la cause nationale.

Kiazim se décidait lentement, mais il ne revenait jamais sur ses décisions. Après une longue hésitation, il résolut de se ranger aux côtés de Mustafa Kemal et de Rauf dans le parti du peuple.

Dès lors, la conférence, exaspérée par les ordres du Gouvernement central, vota énergiquement : « l'organisation de la résistance contre l'occupation et l'interférence des étrangers et la formation d'un gouvernement provisoire pour prendre la conduite des affaires de l'État puisque le Gouvernement central en était incapable. »

La conférence nomma un comité exécutif chargé d'exposer ses vues au Congrès qui allait s'ouvrir à Sivas. Mustafa Kemal en fut élu président, Rauf l'assistait. Mustafa Kemal fut encore élu député d'Erzeroum.

Il avait gagné la seconde manche de la partie. Il avait maintenant une situation reconnue, et derrière lui Kiazim Kara Bekir avec ses troupes.

XXVI

Les délégués arrivèrent de toute la Turquie au Congrès de Sivas, secrètement, sous des déguisements, voyageant pendant la nuit par des chemins détournés et par des passes de montagnes, parce que le Gouvernement central avait donné l'ordre à la police de leur barrer les routes. Mustafa Kemal lui-même n'échappa que de quelques heures à l'arrestation. A Erzeroum et à Sivas, où se trouvaient des troupes régulières, il n'avait rien à craindre ; mais un détachement de gendarmerie le guettait sur la grand'route ; il fut prévenu à temps, fit un détour par la montagne et arriva sain et sauf à Sivas.

Les délégués ne savaient pas exactement ce qu'ils voulaient. Ils discutèrent interminablement sans conclusion. La plupart considéraient la résistance armée aux Anglais comme une impossibilité. Quelques-uns seulement étaient résolus à s'opposer au Gouvernement central ou à risquer une guerre civile.

Mustafa Kemal s'employa à les convaincre avec une patience qui n'était pas dans son caractère. Mais, quand il le voulait, il savait déployer un charme irrésistible, car toute la suite dépendait de son succès ici. Pendant des heures, assis au milieu des délégués, il discuta et parla, tantôt avec de subtiles argumentations, tantôt avec une exaltation qui balayait la contradiction, ou la noyait dans un torrent de paroles. Il était convaincu de sa mission de sauver la Turquie, et cette conviction le rendait éloquent.

Peu à peu, comme à Erzeroum, son ascendant personnel s'imposa, les opposants entrèrent dans ses vues, mais la majorité gardait une certaine défiance à son égard. Même Rauf et Kiazim Kara Bekir, trouvant qu'il accaparait trop le pouvoir, essayèrent de l'engager à ne pas garder la prési-

dence du Congrès. Peu lui importait d'ailleurs. Sachant ce qu'il voulait il allait droit devant lui, et sûrement, sans lâcher pied, gagnait du terrain. Même ceux qui se méfiaient de lui subissaient son charme, sa personnalité dominait le Congrès.

De nouveau ses ennemis, à Stamboul, travaillèrent pour lui. En pleine session, on intercepta un ordre du Gouvernement central de Constantinople adressé à Ali Ghalib, Gouverneur de Malatia, district au sud de Sivas en pays kurde. Ali Ghalib devait faire une levée dans les tribus kurdes pour lancer un raid sur Sivas et arrêter les délégués au Congrès. Le Sultan ajoutait qu'il comptait sur le fanatisme religieux et la loyauté des Kurdes.

Le Congrès réagit furieusement, c'était les insulter gravement que de vouloir les faire arrêter par des Kurdes. Ils chargèrent Mustafa Kemal d'envoyer à Malatia des troupes régulières. Mustafa Kemal fit monter sur des mulets et des ânes un régiment d'infanterie qu'il envoya en toute hâte arrêter les Kurdes ; ceux-ci furent écrasés avant d'être prêts et Ali Ghalib fut chassé.

Dès lors, Mustafa Kemal avait les mains libres. Il était assez habile orateur pour transformer un léger mécontentement en une haine caractérisée. Il se hâta de saisir cette occasion. Les députés emboîtèrent le pas ; ils proclamèrent que le Congrès était la voix du peuple, votèrent en bloc la résistance contre les étrangers, élaborèrent et arrêtrèrent les conditions de paix pour lesquelles ils voulaient combattre. Ils appelèrent ce pacte « le Pacte National » et jurèrent de ne pas déposer les armes tant que l'ennemi ne l'aurait pas accepté. Ils nommèrent un Comité exécutif chargé d'agir comme un gouvernement provisoire, indépendant du Gouvernement central de Stamboul, sous la présidence de Mustafa Kemal.

La correspondance d'Ali Ghalib avait été saisie, et l'on y avait trouvé la preuve que c'était Damad Ferid, le Grand

Vizir, qui avait ordonné le raid kurde. Le Congrès envoya un ultimatum à Constantinople pour exiger la démission de Damad Ferid et l'élection immédiate d'un Parlement.

Ne recevant aucune réponse, Mustafa Kemal prit le contrôle ; il fit occuper militairement les bureaux de télégraphe, isola Constantinople du reste du pays, perçut les impôts pour son compte, saisit la correspondance et remplaça les fonctionnaires civils par des hommes à lui.

Le Sultan céda, renvoya Damad Ferid, mit à sa place Ali Raza, vieil homme à peu près nul, et ordonna des élections. Celles-ci donnèrent aux congressistes une forte majorité dans le nouveau Parlement.

Le Congrès se transporta à Angora, point plus central du pays. Plusieurs députés nouvellement élus au Parlement vinrent à Angora pour une discussion préliminaire. A la première séance on proposa que le Parlement siégeât à Constantinople et que le Congrès fût dissout.

Mustafa Kemal s'opposa violemment à ces deux motions. Le Congrès devait se prolonger jusqu'à ce qu'on pût voir les dispositions du Parlement. Quant à siéger à Constantinople, c'était une folie.

« Vous serez sous la coupe des étrangers, dit-il. Les Anglais sont encore les maîtres. Vous serez empêchés de délibérer, on vous arrêtera peut-être. Le Parlement doit siéger à Angora, où il sera libre et indépendant. »

Cette fois, il fut battu ; tous les députés, ravis d'être officiellement élus, soulagés de n'être plus des rebelles, étaient bien décidés à siéger dans le palais même du Parlement, dans la capitale, sous la sanction de leur souverain légal, le Sultan.

Voyant son plan mis en échec, Mustafa Kemal essaya encore de ramener les députés à leur devoir et de leur tracer une ligne de conduite, mais ils en furent froissés et s'irritèrent de ses airs supérieurs. Les vieilles jalousies et les antipathies se réveillèrent contre lui.

En ricanant, il regarda partir pour Constantinople leur joyeux cortège, Rauf en tête. Il était décidé à n'y pas aller siéger, ne voulant pas participer à cette folie. Il resta presque seul à Angora. Le centre du mouvement passa d'Angora à Constantinople et le contrôle de Mustafa Kemal à Rauf.

Partout, dans les campagnes, à Angora et même dans l'armée, se dessina un mouvement de réaction en faveur du Sultan et du Gouvernement central, un désir d'éviter des querelles entre Turcs et de montrer aux étrangers un front unique sous le souverain légal.

Il semblait que le Sultan eût gagné la partie perdue par Mustafa Kemal.

Mais Mustafa Kemal n'était pas ébranlé. Il avait pris sa décision, n'hésiterait pas et ne dévierait pas du chemin qu'il s'était tracé. La résistance par la force aux étrangers était le seul moyen de sauver la Turquie. Le Sultan n'aurait jamais le courage d'y recourir contre les Anglais. D'ailleurs, à Constantinople, ce serait impossible, les Anglais étaient maîtres de la ville. Mustafa Kemal était certain de l'échec du nouveau Parlement s'il restait à Constantinople et il était tellement sûr de voir les députés revenir en hâte à Angora qu'il essaya de se faire nommer à distance Président de la Chambre afin d'être en mesure de conjurer la crise inévitable. Il échoua, mais, au lieu de se décourager, redoubla d'énergie pour organiser la résistance, rassembler des hommes et des armes, diriger l'instruction des volontaires.

XXVII

Les députés se réunirent joyeusement à Constantinople, adressèrent un message de loyalisme au Sultan et se mirent à l'œuvre dans les premiers jours de janvier 1920.

Mais ils n'étaient point d'humeur complaisante. Cons-

cients de leur devoir de défendre les droits de la Turquie, sous la direction brusque et vigoureuse de Rauf, ils refusèrent d'abord toute intervention des Anglais ou du Sultan. Quand les Anglais demandèrent une obéissance immédiate à leurs ordres, ils affectèrent de les ignorer. Le commandement allié exigea la démission du Ministre de la Guerre. Le Sultan y consentit. Pour protester, les députés votèrent et publièrent le « Pacte National » préparé à la Conférence d'Erzeroum et qui déterminait leurs conditions de paix : une Turquie libre et indépendante dans des frontières à délimiter. C'était une provocation directe à l'ennemi victorieux et à l'armée d'occupation.

Comme les Anglais ne réagissaient pas, les députés s'enthousiasmèrent d'autant plus que partout les événements tournaient en leur faveur. Au nord de la Syrie, les Turcs du pays avaient attaqué les Français et les avaient obligés à reculer. A Urfa et à Aïntab, les garnisons françaises étaient assiégées. Les Anglais évacuaient le Caucase, la Crimée et l'Anatolie à mesure qu'ils démobilisaient leur armée.

Dans tout le pays, les Turcs refusaient d'exécuter les ordres de l'armée d'occupation. Les officiers du contrôle étaient ignorés et quelquefois insultés, les armes n'étaient pas livrées, les hommes rappelés sous les drapeaux et entraînés. Partout, les termes de l'Armistice étaient transgressés. Un parti turc avait attaqué un dépôt à Gallipoli, chassé les soldats français qui le gardaient et s'était emparé des armes sans qu'il fût possible de les châtier.

Les Anglais voulurent prendre des mesures punitives, et drastiques à titre d'exemple, mais comme leurs dernières troupes britanniques avaient été retirées de l'intérieur du pays, une action militaire n'était possible qu'à Constantinople. Le 16 mars, ils occupèrent la ville, arrêtrèrent plusieurs députés : Rauf, Fethi et d'autres meneurs du

(mouvement nationaliste; ils les déportèrent à Malte, dans un camp de concentration et fermèrent le Parlement.

Tous ceux qui jouaient un rôle actif à Constantinople se cachèrent ou s'enfuirent en Anatolie. Ismet, Fevzi quittèrent le Ministère de la Guerre, Halideh, la femme de lettres et son mari, Adnan, partirent pour Angora.

Le Sultan, déterminé à en finir avec les rebelles, se mit à la remorque des Anglais. Les termes de l'Armistice et le contrôle interallié ne lui permettaient pas d'avoir des troupes régulières, mais le Ministre de la Guerre Suleïman Shevket Pacha avait essayé une formation d'irréguliers, sous le nom d' « Armée du Calife ». Le Sultan bénit cette armée et la fit partir.

Dans toute la Turquie, il enjoignait aux prêtres de soulever le peuple. Ses agents parcoururent les villages pour réveiller le loyalisme envers le Calife et le Trône.

Le peuple répondit à l'appel du Sultan et, d'un bout à l'autre, la Turquie entra dans le hideux cauchemar de la guerre civile : ville contre ville, famille contre famille, pères, fils et frères ennemis. Des révoltes éclatèrent partout, brusquement, tantôt dans un vilayet, tantôt dans l'autre. Les agents du Sultan les étouffaient et ensuite les soldats de Mustafa Kemal, par représailles, massacraient avec une implacable férocité les hommes de l'Armée du Calife. Dans la haine sauvage qui déchaînait la guerre civile, les Turcs s'entretuaient, se lapidaient, se torturaient, se pendaient ; plusieurs furent crucifiés. A Konia, les soldats du Sultan arrachèrent les ongles à de jeunes officiers de Mustafa Kemal et les attachèrent à la queue de leurs chevaux. En retour, Mustafa Kemal les vengea en faisant fusiller les notables de la ville.

Le Sultan avait rappelé Damad Ferid, rejeté de son service tous ceux qui sympathisaient avec les Nationalistes, lancé proclamations sur proclamations pour appeler à son aide tous les loyaux sujets contre les traîtres d'Angora.

Finalement, par un décret solennel, il mit hors la loi Mustafa Kemal et tous ses adhérents, les excommunia, les condamna à mort et proclama que ceux qui tueraient les traîtres rempliraient un devoir sacré et seraient récompensés dans ce monde et dans l'autre.

Ces nouvelles parvinrent à Angora, un soir de printemps encore frissonnant d'hiver. Mustafa Kemal était assis dans le hall de l'École d'Agriculture, une pauvre maison de pierre sur une des collines qui entourent la ville ; au-dessous de lui étaient les ruines d'une ferme modèle ; tout cela déserté et négligé depuis plusieurs années.

A côté de lui, assis près de la fenêtre, il y avait Halideh Edib, son mari Adnan et Ali Fouad. Ismet, accoudé sur l'appui, regardait au dehors.

Le soleil s'était couché et le crépuscule gris s'étendait sur les grandes plaines nues d'Anatolie. Dans le brasier, il restait quelques charbons couverts de cendre. Personne ne songeait à les tisonner. Les coins du hall étaient déjà dans l'obscurité.

On commentait les nouvelles à voix basse en tournant la tête à la dérobée pour s'assurer s'il n'entrait pas dans le hall un agent du Sultan ou quelque religieux fanatique déterminé au meurtre sacré. Dans chaque ombre ils redoutaient un danger. Ils étaient dès lors hors la loi, des condamnés à mort, ce serait faire acte vertueux que de les assassiner ; ils sentaient lourdement peser sur leurs épaules le poids de la réprobation.

Toutes les nouvelles étaient mauvaises. Les Grecs, de nouveau, avançaient vers Smyrne, massacrant et brûlant. Les Français avaient remporté plusieurs succès dans le Sud. Dans l'Est, les agents du Sultan avaient soulevé les Kurdes. La guerre civile était partout. C'était comme un feu qui couve, brusquement les flammes s'élevaient tantôt ici, tantôt là. A Bolu, il y avait un nouveau soulèvement et les

insurgés n'étaient plus qu'à quelques milles d'Angora. Plusieurs fois, les fils télégraphiques du Grand Quartier Général avaient été coupés. Deux officiers envoyés pour raisonner le peuple avaient été lapidés, emprisonnés, puis envoyés à Constantinople et pendus comme traîtres. Une division qui avait tenté de réprimer le soulèvement avait été dispersée ; la 24^e division envoyée à Hendek, prise dans une embuscade, avait été balayée.

Partout l'armée du Calife était victorieuse. Elle tenait Ismid, avait capturé Bighar et se trouvait en face de Brousse. Konia, Adabazar, une douzaine d'autres villes s'étaient déclarées pour le Sultan. Même dans les troupes du Parti national, la désunion commençait. La 15^e division, à Samsun, avait tourné casaque. Kiazim Kara Bekir était mécontent et les vilayets de l'Est menaçaient d'engager une action séparée. Dans les montagnes, devant Smyrne, les bandes irrégulières, hors des partis, refusaient toute discipline. Edhem le Circassien, un de leurs chefs, se comportait comme un souverain indépendant. Une vague de défaitisme se soulevait. Ce jour même, une délégation de femmes d'Angora était venue à l'École d'Agriculture :

« Nos hommes ont été tués aux Dardanelles, avaient-elles dit. Voulez-vous que nous soyons massacrées à Angora sous prétexte que les Anglais sont à Constantinople ? Laissez Constantinople se débrouiller comme elle pourra. La lutte est impossible. Nous voulons la paix ! »

Enfoncé dans un fauteuil, Mustafa Kemal gardait le silence. Enveloppé dans son manteau gris, son fez d'astrakan gris enfoncé jusqu'aux sourcils, la tête basse, la joue grise sillonnée de rides, il regardait devant lui sans rien voir. Général sans armée, chef d'un gouvernement provisoire sans pouvoir, sans argent, sans administration, il évoquait les beaux plans qu'il avait rêvés pour délivrer la Turquie, la rendre grande et libre. Maintenant, la Turquie était déchirée par la guerre civile, sous la griffe des

étrangers. Et lui était un proscrit, un rebelle traqué, sa tête était mise à prix !

Dehors, il faisait maintenant nuit. Derrière les acacias, dans le ciel froid, au-dessus de l'ombre noire des montagnes, le croissant d'argent de la nouvelle lune commençait à s'élever. Dans la ferme, au dessous, Karabash le chien-loup aboyait à la lune. Mustafa Kemal se leva, s'étira comme un animal sauvage et exhala un grognement, le grognement du loup gris d'Angora...

Il se mit debout et rejeta son découragement. Il voulait combattre. Son énergie remplit la pièce et donna à ses compagnons une nouvelle espérance. Il commanda qu'on apportât de la lumière pour chasser les ombres. Il fit appeler Arif, son État-Major, quelqu'un pour noter les ordres et quelqu'un pour ranimer le brasier mort.

Il voulait combattre. Il voulait sauver la Turquie et la faire grande et libre.

SIXIÈME PARTIE

XXVIII

Maintenant Mustafa Kemal combattait le dos au mur. Cependant, il était souvent malade, souffrant cruellement de sa maladie de reins et de fréquents accès de fièvre. Il vivait dans un péril constant. Les villages autour d'Angora se rendaient les uns après les autres à l'armée du Calife. D'un moment à l'autre, Angora pouvait se soulever ; un raid ennemi s'emparer de l'École et les massacrer tous. Les sentinelles rapportèrent que, pendant la nuit, des individus suspects rôdaient autour de la maison. Un matin, le grand chien de garde, Karabash, fut trouvé empoisonné. Mustafa Kemal et Arif dormaient tout habillés en se relayant ; Arif se couchait le soir et Mustafa Kemal, à l'aube. Dans la cour, au-dessous, leurs chevaux étaient toujours sellés, bridés, de façon qu'ils n'eussent qu'à boucler la sangle pour galoper jusqu'à Sivas à la première alarme.

Halideh avait appris à se servir d'un revolver. Adnan portait sur lui du poison : il l'ingurgiterait plutôt que de subir les tortures que les soldats du Calife infligeaient à ceux qu'ils capturaient.

Dans cette tension sans répit, épuisante, Mustafa Kemal, souvent malade, travaillait tout le jour et une partie de la nuit à la lueur jaune d'une lampe à huile, dans un coin du hall, écoutait des rapports, donnait des ordres.

Les dépêches étaient toujours les mêmes. L'armée du Calife prenait possession des villes les unes après les autres,

partout la défaite. Alors, il demandait du café noir, fumait cigarettes sur cigarettes interminablement, jusqu'à ce que les cendriers fussent pleins à déborder.

Derrière lui, Ismet, vêtu de noir, marchait de long en large les mains derrière le dos, toute la nuit, tantôt regardant par la fenêtre et tantôt revenant vers Mustafa Kemal pour se consulter avec lui. Il ne s'asseyait presque jamais. Dans une autre pièce Fevzi travaillait placidement. Mustafa Kemal évoquait l'image d'un tigre royal ramassé dans un coin, prêt à bondir. Jamais il n'avait demandé ou montré de la pitié ; il faisait tuer tous les soldats du Sultan qui tombaient entre ses mains. Quand un général américain lui demanda ce qu'il ferait si les Nationalistes étaient vaincus, il lui répondit :

« Une nation qui ne recule devant aucun sacrifice pour sa vie et pour son indépendance n'est jamais vaincue. Si elle était vaincue elle serait morte. »

D'ailleurs, il savait que sa patrie n'était pas morte mais bien vivante et il lui communiquait, par chacun de ses mots, par ses ordres et ses discours la confiance qui la galvanisait. « Il faut vaincre ou être anéanti », disait-il.

A son appel, les Nationalistes vibrants d'un nouvel enthousiasme répondirent en tendant les reins et se lancèrent au combat.

Ils arrêtaient l'avance des Grecs, harcelèrent les rassemblements épars des troupes du Sultan et assurèrent la sécurité d'Angora, ils firent l'assaut de Marrache, massacrèrent la garnison française et les Arméniens que les Français avaient enrôlés, vainquirent les Kurdes. Ils balayèrent les détachements italiens postés le long du chemin de fer près de Konia, attaquèrent la garnison anglaise à l'embranchement d'Eski Shehir, la bousculèrent et la rejetèrent jusqu'à la mer. Ils saisissaient tous les officiers du Contrôle Interallié qu'ils rencontraient et les gardaient comme otages, en représailles des députés nationalistes internés à Malte.

Les nouvelles de l'occupation de Constantinople, des arrestations, de la clôture du Parlement, de la servilité du Sultan et du Gouvernement central devant les Anglais, avaient pénétré dans les villages et, peu à peu, la réaction qui s'était dessinée en faveur du Sultan déclinait, l'orgueil national se réveillait et l'opinion publique allait aux Nationalistes. La vague de défaitisme faisait place à un déchaînement d'enthousiasme patriotique et de colère.

Chaque Turc comprit que rien ne pourrait être fait à Constantinople tant que les Anglais y seraient, il ne fallait pas se fier au Sultan et au Gouvernement central ; Mustafa Kemal avait eu raison, les Turcs devaient se sauver eux-mêmes et, par la résistance armée, délivrer la Turquie des étrangers.

Hommes et femmes de toute catégorie s'enrôlèrent : les paysannes pour porter les approvisionnements et les armes, les bourgeoises pour soigner les blessés et coudre des uniformes.

Toute la Turquie avait les yeux fixés sur Mustafa Kemal.

Des soldats de l'armée du Calife commencèrent à désertter ; d'autres refusèrent de combattre les Nationalistes et tuèrent leurs chefs. De Constantinople arrivaient en foule les députés qui avaient échappé à l'arrestation. Les officiers d'État-Major, les généraux, les ministres, les civils, riches ou pauvres, prenaient des chemins détournés et des déguisements pour se glisser entre les postes anglais qui entouraient la ville.

Mustafa Kemal avait déjà fait faire les élections pour un nouveau Parlement à Angora. Les députés qui s'étaient échappés et le Président du Parlement firent la réouverture à Angora du Parlement fermé par la force à Constantinople et confirmèrent les résultats des élections. Les députés nouvellement élus arrivèrent enflammés d'ardeur combattive. Ils se nommèrent la Grande Assemblée Nationale, votèrent qu'ils constituaient le seul gouvernement légal

en Turquie et, à l'unanimité, élirent Mustafa Kemal président de cette Assemblée.

Hier, seul et abandonné, il était aujourd'hui le chef reconnu, entouré d'une foule de partisans. En tant que président de l'Assemblée Nationale, il répondit avec hauteur à un message du Président de la République Française :

« La grande Assemblée Nationale, siégeant à Angora, présidera aux destinées du pays tant que la capitale sera entre les mains des étrangers.

« Elle a nommé un Conseil exécutif qui a pris en mains le gouvernement du pays.

« Constantinople, le Sultan et son Gouvernement étant entre les mains de l'ennemi, toutes les proclamations émanant d'eux sont automatiquement nulles et non avenues. La nation turque, tout en restant calme, est déterminée à maintenir ses prérogatives et ses droits de puissance souveraine. Son vœu est de conclure une paix honorable et satisfaisante, mais elle ne l'accomplira que par l'entremise de ses représentants accrédités. »

Beau défi venant du chef nouvellement élu du Gouvernement provisoire, dans un pays écrasé par la défaite, encore déchiré par la guerre civile et occupé par l'ennemi ! Beau défi né d'une grande foi.

Et à cette magnifique confiance Mustafa Kemal joignait l'orgueil d'être Turc et de gouverner un peuple qui avait un grand passé derrière lui. Il devenait furieux, comme jadis en Allemagne, quand il entendait des propos méprisants sur les Turcs.

Lorsqu'il lut le discours de lord Grey qui parlait des Turcs de haut, sur un ton de protection dédaigneuse, il entra en rage, et d'une voix âpre, il dit très haut : « Ces Anglais apprendront que nous les valons. Ils nous traiteront en égaux. Jamais nous ne baisserons la tête devant eux ! Jusqu'au dernier homme, nous leur résisterons, jusqu'à ce que nous leur ayons brisé leur civilisation sur la tête ! »

XXIX

Très loin, à Paris, majestueusement assis autour de la table de la Conférence de la Paix, entourés de leurs États-Majors et de cinq cents journalistes, aux aguets, pour attendre leurs communiqués, les hommes d'État de l'Alliance, le Président Wilson, Lloyd George, Clemenceau organisaient le monde futur et promulguaient leurs décrets, tels des dieux. Cependant quelque chose les inquiétait. Ils se demandaient avec irritation :

« Que se passe-t-il donc en Turquie ? Après leur défaite dans la Grande Guerre, les Turcs ne sont-ils pas hors de jeu ? »

Ils avaient vaguement entendu parler de Mustafa Kemal, un général qui avait pris quelque importance aux Dardanelles, mais un aventurier déplaisant, en révolte contre le Sultan, vivant quelque part dans les montagnes turques. Sous l'influence de leurs conseillers habituels, ils préparèrent aussitôt un traité de paix particulier à l'usage de la Turquie, l'appelèrent le Traité de Sèvres, et en publièrent les termes.

L'effet fut instantané. En acceptant le Traité de Sèvres, la Turquie signait son arrêt de mort.

On voulait bien laisser aux Turcs l'Anatolie, amputée toutefois de Smyrne, mais toute leur vie politique devait être tenue en lisière, leurs finances strictement contrôlées, des commissions envoyées pour licencier l'armée turque et diriger une nouvelle milice de volontaires et de gendarmerie, pour surveiller de près les receveurs d'impôts, les douanes, la police et les gardes forestiers. S'ils restaient nominalement en possession de leurs droits souverains, en réalité les Turcs étaient à la merci des Alliés, pieds et poings liés.

Du coup, tous les Ottomans dignes de leur race devinrent des Nationalistes. Pendant cinq cents ans ils avaient été des hommes libres, jamais ils ne consentiraient à être des esclaves. Oubliant leurs vieilles rivalités, ils serrèrent les rangs et s'unirent en masse compacte derrière Mustafa Kemal. Ce qu'il avait prêché devenait la réalité.

A son appel ses soldats tendirent leurs muscles, écrasèrent les restes de l'armée du Calife, balayèrent tous les foyers en révolte contre Angora, et terminèrent la guerre civile. Après avoir juré vengeance contre Damad Ferid et les conseillers du Sultan qui ne voulaient pas s'opposer au Traité de Sèvres, ils s'engagèrent solennellement à vaincre les Grecs et les Alliés qui les soutenaient. Ensuite, ils proclamèrent Mustafa Kemal leur chef et désormais, au lieu de Nationalistes, ils s'appelèrent des « Kemalistes ».

Mustafa Kemal était prêt. Il forma un cabinet de combat avec Bekir Sami, Adnan et Fevzi, pour organiser la défense nationale et surtout les services de l'approvisionnement et des munitions. Ismet fut le chef d'État-Major, Rauf, Fethi et les autres députés étaient enfermés à Malte dans la forteresse anglaise.

Au Sud, les Turcs de la contrée attaquèrent Bozanti, forcèrent les Français à quitter la ville, un armistice fut signé.

A l'Est, Kiazim Kara Bekir débarrassa la frontière des Arméniens et la laissa en sûreté.

Sauf les Grecs devant Smyrne et quelques troupes alliées dans Constantinople et aux alentours, il ne restait plus d'ennemis en Turquie. Ce fut alors que Mustafa Kemal donna l'ordre d'encercler Constantinople.

Sur la rive européenne du Bosphore, les troupes du général Jaffar Tayar gagnèrent du terrain. Sur la rive asiatique, Ali Fouad avait attaqué devant Ismid, bousculé les avant-postes des soldats du Sultan, et se trouvait maintenant vis-à-vis des Anglais.

Constatant qu'ils n'occupaient que la rive sud, Ali Fouad lança sa cavalerie irrégulière sur leur flanc dans la direction du Bosphore. Au cours de leur raid, ses cavaliers brûlèrent des villages jusqu'à un mille, à travers l'eau, des bureaux du Commandant en chef allié.

Constantinople, malgré la soi-disant armée d'occupation, et la présence des hauts commissaires des grandes nations victorieuses, était ouverte à une attaque directe.

Les troupes anglaises, devant Ismid, n'étaient pas assez nombreuses pour arrêter les Turcs.

↑ Les Alliés se sentaient impuissants. A Paris, les grands pontifes de l'Alliance commençaient à se rendre compte qu'ils étaient sans forces pour appuyer leurs décisions solennelles. L'un après l'autre tous les pays d'Europe étaient pris dans le tourbillon de la grande réaction d'après-guerre. Tous avaient démobilisé leurs armées. L'Italie était en proie à l'agitation bolchevique. La France se trouvait empêtrée en Syrie et redoutait encore l'Allemagne vaincue. L'Empire britannique ébranlé par tant de chocs était atteint jusqu'à ses fondations : la guerre civile en Irlande, les révoltes aux Indes et en Mésopotamie, la guerre en Afghanistan. L'Amérique refusait d'intervenir. Les Alliés n'avaient plus un soldat à envoyer en Turquie. Cependant, ils devaient prendre un parti : combattre ou s'en aller. Et ils n'avaient ni le désir ni la force de combattre.

Réduite à quelques milliers d'hommes, l'armée alliée à Constantinople était aussi désarmée qu'un hérisson qui a perdu ses piquants. Aussi le commandant en chef avait-il tout préparé pour une évacuation rapide. Les documents avaient été brûlés, les magasins de vivres et de munitions détruits, les ponts minés prêts à sauter et les transports rangés à quai sous vapeur, à la Corne d'Or.

Mustafa Kemal se redressait, triomphant. Il n'avait plus qu'à lever la main, et les Turcs chasseraient les Alliés avec armes et bagages.

Il mobilisa tous les hommes valides. Les vaisseaux de guerre anglais ouvrirent le feu contre les troupes turques massées devant Ismid ; mais ceci ne pouvait les arrêter longtemps ; dans quelques jours elles seraient en forces suffisantes pour percer les faibles lignes de la défense, marcher sur Constantinople et couper en deux l'armée alliée.

XXX

A Paris, le Président Wilson, Lloyd George, et Clemenceau se regardaient anxieusement. Enfin, ils comprenaient la situation. Les Turcs menés par ce chef rebelle, cet aventurier déplaisant, ce Mustafa Kemal étaient sur le point de chasser les Alliés de Turquie.

Une poignée de soldats en haillons mettait en fuite les Alliés victorieux. Un tel échec bouleversait tous leurs plans pour la reconstruction du monde, risquait de provoquer partout des révoltes. A tout prix, il fallait arrêter les Turcs. Mais comment ?

Ils regardaient désespérément autour d'eux.

A leurs côtés siégeait Venizelos, le premier ministre de Grèce. Paisible et toujours aimable, il avait un objectif central dans sa vie : faire de la Grèce un empire, maître de la riche côte d'Anatolie avec Constantinople pour capitale.

Il était Crétois, et avec l'obstination des hommes de son pays, avait travaillé pendant vingt ans dans ce but. C'était lui le créateur de la Ligue des Balkans entre la Grèce, la Serbie et la Bulgarie, qui avait attaqué la Turquie en 1913. Ensuite, il avait déterminé la Grèce à se tourner du côté des Alliés victorieux pendant la guerre mondiale.

Ses façons plaisantes, la placidité de son visage, son lorgnon lui donnaient une apparence de franchise et même de

naïveté enfantine, derrière laquelle il cachait un jugement perspicace et des vues lointaines.

Il avait concentrée à Smyrne une grande armée composée des meilleures troupes de la Grèce. Il avait acheté aux Anglais et aux Français ce qui leur restait de stocks de guerre et ainsi équipé l'armée grecque d'armes, de canons, de camions automobiles, de transports et de services sanitaires excellents. Cette armée était commandée à Smyrne par des officiers de premier choix. Lui-même allait passer les troupes en revue et leur inspirait les grandes ambitions qu'il nourrissait.

xv Au prix raisonnable d'un accroissement territorial en Asie et en Europe au détriment de la Turquie, il offrit aux Alliés de mettre l'armée grecque à leur disposition pour obliger les Turcs à signer le Traité de Sèvres. En hâte, Wilson, Lloyd George et Clemenceau acceptèrent sa proposition, le pressèrent de mettre ses soldats en action le plus tôt possible pour les débarrasser de ces Turcs.

Dès que Mustafa eut massé ses troupes devant Constantinople, les Grecs commencèrent leur mouvement. Le 23 juin 1920, ils engagèrent l'action. Sur tous les fronts, ils remportèrent des succès faciles. En réalité, Mustafa Kemal n'avait à sa disposition que quelques troupes régulières. A peine avait-il eu le temps de réorganiser quelques régiments mal nourris, pauvrement équipés, sans artillerie, sans moyens de transports. Le reste de ses troupes se composait de bandes d'irréguliers. Quelle résistance un tel amalgame pouvait-il opposer à une armée grecque en bonne et belle condition ?

Un corps d'armée grec pénétra en Thrace, entoura et fit prisonnier le 1^{er} corps turc avec son commandant en chef, Jaffar Tayar, entra dans Andrinople et balaya les troupes turques qui occupaient la rive européenne du Bosphore.

Un autre corps marcha au nord de Smyrne, repoussa les Turcs devant Ismid et nettoya toutes les approches de Constantinople du côté de l'Asie.

En même temps l'armée principale, divisée en deux colonnes, pénétrait dans l'intérieur du pays. Son objectif était de s'emparer du chemin de fer qui traverse l'Anatolie du Nord au Sud et des embranchements d'Eski Shehir et d'Afion.

A mi-chemin des lignes les Grecs reçurent l'ordre de s'arrêter et de creuser des tranchées. Les Alliés s'opposaient à ce qu'ils poursuivissent leur avance. Fixés en pleine montagne, sans chemins de communication, ils durent refaire de nouvelles lignes, sur lesquelles ils restèrent pendant six mois, en consolidant leur position.

Au commencement de l'automne de 1920, la situation s'était cristallisée. A Constantinople, le Sultan et le Gouvernement central lançaient les anathèmes contre les rebelles, mais en réalité n'avaient aucun pouvoir. La poignée de soldats alliés qui occupaient la ville n'était pas plus forte que le gouvernement turc ; leur seule protection était la barrière de troupes grecques qui entouraient Constantinople. Mustafa Kemal laissa derrière l'ennemi un rideau de troupes irrégulières et se retira avec ses troupes régulières dans les montagnes à l'intérieur du pays.

SEPTIÈME PARTIE

XXXI

Ignominieusement battus et refoulés, les Turcs étaient une fois de plus complètement découragés. Les hommes des régiments réguliers commençaient à désertter. Le vieux cri de paix montait lamentablement des villages. A Angora, les politiciens demandaient le châtimeut des deux hommes responsables du désastre : Ali Fouad qui commandait le front occidental, et Mustapha Kemal, qui avait tout mené vers la défaite. La vague de découragement recommençait à couvrir le pays. Les Turcs demandaient la paix à tout prix et la cessation d'une lutte inutile contre la Fatalité.

En face de la défaite et du désarroi général Mustafa Kemal resta calme et fort. Il était sujet à des accès de noire dépression alternant avec des accès de débordant enthousiasme, mais ni les uns ni les autres n'étaient jamais provoqués par les événements extérieurs, et faisaient partie de sa constitution. Au contraire, la réaction contre les difficultés était le meilleur remède contre ses dépressions, lui rendait l'énergie et le goût de l'effort.

La Grande Assemblée Nationale siégeait dans une des classes de l'École d'Agriculture. Sans hésitation, Mustafa Kemal affronta les députés qui hurlaient en demandant sa tête. Tant qu'il était immobile, son aspect n'avait rien d'impressionnant. Dans une foule, personne n'aurait remarqué cet homme, de taille moyenne, les yeux bleu pâle, la face grise et ridée, et au repos, sans expression.

Dès qu'il commençait de parler, sa personnalité s'affirmait et imposait le silence. Sa voix, qui dans la conversation ordinaire était plutôt dure et peu distincte, sonnait comme un coup de trompette, claire, forte, vibrante de toute sa foi en lui-même et en sa mission.

Tantôt raisonnant avec les députés, tantôt les intimidant, il leur démontra qu'ils étaient dans le faux.

Ils ne pouvaient espérer que l'armée turque était déjà en mesure de faire face à l'armée grecque. Les vrais responsables de la défaite étaient les conseillers du Sultan. C'étaient eux qui avaient laissé démobiliser l'ancienne armée et livrer les armes à l'ennemi ; c'étaient eux qui avaient déchaîné la guerre civile. Les députés devaient être raisonnables et patients, lui donner le temps de réorganiser l'armée.

Il s'efforça ensuite de susciter leur sentiment national et de leur donner espoir. Le cas était maintenant bien net. Les Grecs et les Turcs combattaient face à face, et derrière les Grecs, il y avait en effet les Anglais. Mais leur soutien n'était que moral, et ils ne prenaient aucune part aux opérations militaires.

« Et vous, clama-t-il, vous êtes des Turcs ! Allez-vous vous aplatis devant ces Grecs qui étaient hier vos sujets et vos esclaves ? Je ne peux le croire. Préparez la victoire et elle est à vous. »

L'opposition s'effondra. La Grande Assemblée Nationale se donna comme un seul homme à Mustafa Kemal.

Par tout le pays, il envoya le même message d'appel au sentiment national et pressa les commandants de corps d'armée de réunir des hommes et des armes pour former des régiments réguliers. A ceux qui le poussaient à conclure la paix avant qu'il ne fût trop tard, il répondait qu'ils étaient des lâches.

Il défia un représentant du Gouvernement français :

« Gardez la Syrie et l'Arabie, lui dit-il, mais ne touchez

pas à la Turquie. Nous réclamons les droits qui appartiennent à toutes les nations d'être une communauté libre dans nos frontières nationales. Rien de plus, rien de moins. »

Avec une ténacité féroce, il tenait sa griffe sur la Turquie, pour la stimuler à la résistance, tandis qu'elle aurait voulu attendre son destin, assise, les mains croisées.

XXXII

Alors de l'intérieur du pays surgit un nouveau péril. Jusqu'alors les combats contre les Grecs devant Smyrne avaient été livrés par des bandes d'irréguliers avec quelques unités régulières en réserve.

Ces bandes étaient composées d'hommes de toutes catégories, paysans chassés par les Grecs, brigands, criminels, déserteurs, soldats, patriotes. Sans discipline, sans uniforme, sans formation, ils reconnaissaient cependant l'autorité de quelques chefs. Leur tactique se bornait à des raids soudains suivis de retraites aussi rapides qui énervaient l'ennemi mais ne pouvaient avoir de résultats militaires durables.

Le grand chef de ces bandes était un Circassien nommé Edhem qui avait réuni une troupe importante munie d'artillerie légère et de mitrailleuses. Il l'avait baptisée « l'Armée Verte ». Son quartier général était installé dans la petite ville de Kutahia, et il y publiait un journal à tendances bolchevistes mal digérées.

C'était l'Armée Verte qui avait affronté les attaques des Grecs, écrasé la guerre civile, sauvé Angora en arrêtant les insurgés et en somme établi le Gouvernement d'Angora.

De Kutahia, Edhem avait étendu son influence sur tout le pays. Il commençait à agir indépendamment du Gouvernement, à collecter les impôts, à réquisitionner les vivres et

les chevaux, à donner des ordres aux autorités civiles et à punir ceux qui lui désobéissaient. Il condamna même plusieurs hommes à mort et comme il les jugeait des traîtres, il les fit crucifier sur le sommet d'une colline près de la ville. Il opprimait les paysans impitoyablement et quand on l'appelait à Angora pour rendre compte de sa conduite il clamait ses droits d'action indépendante. Il était devenu un dictateur brigand, une sorte de baron féodal du Moyen Age. Tant que les irréguliers constituaient la seule force en campagne, il n'y avait qu'à s'incliner, et Edhem devint de plus en plus hautain et important.

Mais entre les mains expertes d'Ismet et de Fevzi, la nouvelle armée régulière grandissait rapidement. Souvent elle entraînait en conflit avec les irréguliers. Les officiers ne voulaient pas collaborer avec les chefs de bandes et les querelles étaient incessantes. Dans les régiments réguliers, les soldats peu payés, et astreints à une dure discipline, désertaient pour aller se joindre aux bandes d'Edhem où la solde était plus forte et le pillage autorisé ; quand les officiers réguliers demandaient qu'on leur rendît les déserteurs, les chefs de bandes s'y refusaient. Les chefs des armées régulières étaient bien décidés à absorber les irréguliers ; les irréguliers étaient non moins déterminés à rester indépendants.

Le conflit devint bientôt aigu. Ali Fouad commandait alors le front occidental. Toutes ses dispositions et tous ses plans reposaient sur l'emploi des irréguliers tandis que ses troupes régulières ne devaient servir qu'en soutien. Il avait pris l'apparence d'un chef de bande, vêtu comme eux, le fusil à l'épaule, et coopérait avec Edhem, qui d'ailleurs, plus énergique que lui, était le véritable chef.

Au mois d'octobre, sur le conseil d'Edhem, et malgré l'avis d'Ismet, son chef d'État-Major, Ali Fouad attaqua les Grecs et fut battu à plate couture.

Mustafa Kemal décida que le moment était venu de

transformer radicalement l'organisation militaire. Les irréguliers devaient être absorbés par l'armée régulière.

Il profita de la faute commise par Ali Fouad pour le rappeler, le réintégrer dans la cavalerie avec Ismet, Fevzi, et Refet et il ordonna à Edhem de se ranger sous les ordres d'Ismet.

Edhem refusa de reconnaître Ismet pour son supérieur, se vanta auprès de ses hommes « de pendre Mustafa Kemal devant la porte de la maison de l'Assemblée ». Cependant, lorsque celui-ci l'envoya chercher dans son automobile, la seule qu'il y eût alors à Angora, il entra en crânant, l'air menaçant, dans le bureau de Mustafa Kemal.

Il avait rempli les rues d'Angora et l'antichambre d'hommes de sa garde du corps, des sauvages, la figure féroce, armés jusqu'aux dents, la ceinture et la bandoulière pleines de cartouches, le fusil chargé à la main, coiffés de capuchons sur leur fez et chaussés de sandales de peau qui leur donnaient un pas souple de bêtes sauvages.

Mustafa Kemal et Edhem se dévisagèrent. Edhem était une espèce de géant osseux. Devant lui, Mustafa Kemal paraissait petit et débile. Mais tous les deux avaient la même face grise, froide, des yeux pâles qui devenaient gris, au grand jour, et le regard fixe. Tous les deux étaient des révoltés, courageux, sans pitié, sans scrupules, mais des chefs habitués à ce qu'on leur obéît, et décidés à garder le commandement.

Mustafa Kemal fit apporter du café et des cigarettes et essaya d'abord, en l'enjôlant et le flattant, de convaincre Edhem que le salut de la Turquie exigeait que l'armée régulière prît la direction des opérations militaires. Edhem n'était pas de son avis. Lui et ses hommes, disait-il, avaient jusqu'alors supporté le plus lourd fardeau de la guerre, arrêté les Grecs et effrayé les Anglais. Il ne céderait pas son commandement à Ismet ou à Fevzi qui, après avoir siégé confortablement à Constantinople, était venu le

rejoindre, à la onzième heure. D'ailleurs, il ne croyait pas que le salut de la Turquie fût en question. Les bandes irrégulières combattaient très bien et aucune armée régulière n'aurait pu mieux se comporter devant les Grecs appuyés des Anglais.

Tout en parlant, il guettait Mustafa Kemal soupçonneusement. Aussi prompt qu'un animal sauvage à flairer le danger il se demandait si on ne l'avait pas entraîné dans un piège et tenait sous sa main, prêt à s'en servir, son revolver favori à crosse d'argent qu'il encochait chaque fois qu'il avait tué un homme. Mustafa Kemal voyait le manie-ment de la main sur l'arme et restait impassible. Ils semblaient deux loups gris ramassés pour l'attaque.

« Prenons le train, dit Mustafa Kemal, allons à Eski Shehir, causer avec Ismet, je suis sûr que nous trouverons un arrangement qui nous satisfera tous les deux. »

++ En réalité, il était très embarrassé. Non pas qu'il se souciât du revolver d'Edhem, mais il venait de recevoir Izzet Pacha, porteur d'un message du Sultan. Mohamed VI proposait une entente entre Constantinople et Angora de façon à ce que tous les Turcs s'unissent contre les Grecs. L'Assemblée était toute disposée à accepter sa proposition, et une nouvelle réaction commençait en faveur du Sultan.

Edhem lui aussi, était populaire, parmi les députés qui l'admiraient et croyaient que la guerre irrégulière était pour le moment la seule possible ; au contraire ils redoutaient le gouvernement militaire et la botte de Mustafa Kemal. On disait couramment à Angora :

« Mustafa Kemal veut nous faire boutonner nos tuniques. Et nous ne le voulons pas. Nous préférons l'uniforme d'Edhem. »

On disait encore que Mustafa Kemal désirait devenir dictateur et qu'Edhem était seul capable de l'en empêcher.

Mustafa Kemal se rendait compte que le peuple ne le suivrait pas s'il voulait détruire les formations irrégulières.

Si lui et Edhem rencontraient Ismet à Eski Shehir, on pourrait mettre la responsabilité sur le dos d'Ismet et dans tous les cas Edhem serait éloigné de ses partisans politiques et de ses hommes.

Au moment du voyage, Edhem devint de plus en plus soupçonneux ; il songeait qu'à Eski Shekir il serait entouré par les troupes régulières et déjà il sentait les dents du piège s'abattre sur lui. Brusquement il sauta hors du wagon et alla rejoindre ses hommes. Désormais, il était sur ses gardes et si le Gouvernement d'Angora ne voulait pas de lui, il se débrouillerait autrement. Il essaya de faire des tractations particulières avec le Sultan et ensuite avec les chefs de l'armée grecque ; il cerna et débanda la garnison régulière turque de Kutahia et la renvoya dans ses foyers. On lui envoya d'Angora des délégués, il refusa de les recevoir ; il n'accepta aucun ordre, se proclama général en chef des forces nationalistes et adressa un message à la Grande Assemblée nationale :

« Le pays épuisé ne peut plus continuer la guerre... Il faut donner à Izzet Pacha les pouvoirs nécessaires pour négocier la paix... En parlant ainsi, j'interprète le vœu de la nation et celui des soldats.

Mustafa Kemal lui répondit : « Jusqu'à présent, je vous ai parlé en camarade, désormais, j'agirai avec vous en qualité de chef d'État. »

Il donna à Ismet l'ordre de réduire les bandes d'irréguliers. Sous le commandement de Refet, l'armée régulière reprit Kutahia et chassa Edhem. Les habitants, ravis d'être délivrés du cauchemar dans lequel ils vivaient sous la terreur des bandes d'irréguliers, aidèrent à les détruire.

Edhem, jurant de se venger de Mustafa Kemal, passa dans l'armée grecque avec quelques-uns de ses hommes. Les Grecs voulurent profiter des dissensions entre les Turcs et attaquèrent sans préparation suffisante. Ils prirent Afion et un tronçon de la voie ferrée, mais Ismet les contre-atta-

qua avec ses troupes régulières à In Eunu et les culbuta. Surpris de cette résistance, ils se retirèrent dans leurs anciennes lignes et n'en bougèrent pas pendant le printemps et le commencement de l'été 1921, pour préparer une grande offensive.

XXXIII

Les Kemalistes avaient remporté leurs premiers succès à la bataille de In Eunu et reprenaient espoir. Les nouvelles étaient bonnes. Kiazim Kara Bekir avait envahi l'Arménie, pris Kars et opéré sa jonction avec les bolcheviks.

La Russie envoyait en Turquie de l'argent et des armes contre l'ennemi commun : l'Angleterre.

La Grèce était divisée par de violentes querelles politiques qui se répercutaient dans l'armée. Venizelos et ses amis avaient été chassés d'Athènes.

L'Angleterre, la France et l'Italie voulaient la fin de la guerre gréco-turque. Elles avaient offert leur médiation. mais les Grecs l'avaient refusée et les trois grandes puissances s'étaient déclarées neutres. Néanmoins, la France 78 avait envoyé à Angora des messages secrets avec promesse de secours et l'Italie vendait aux Nationalistes des armes. Des délégués étaient venus de Perse et d'Afghanistan pour proposer des traités d'alliance. En Égypte et aux Indes un grand mouvement musulman se dessinait en faveur de la Turquie.

De plus, les Turcs s'unissaient. La guerre civile était finie ; l'Armée du Calife et l'Armée Verte étaient dissoutes. Sauf quelques hommes qui étaient restés près du Sultan, à Constantinople, tous les Turcs s'étaient groupés à Angora, autour de Mustafa Kemal, pour combattre l'invasion grecque. Il fallait maintenant préparer, sans perdre de

temps, la résistance à la grande offensive que les Grecs préparaient et créer une armée.

Mustafa Kemal se mit au travail avec acharnement. Il avait un pouvoir de concentration immense, avec une attention minutieuse aux détails, un jugement clair des faits essentiels. Il pouvait travailler pendant des heures sans repos, sans sommeil, jusqu'à ce que ses secrétaires fussent épuisés, tandis qu'il restait infatigable.

Quand il n'était pas occupé à discourir, à envoyer des dépêches ou à lancer des ordres, il travaillait avec Fevzi à l'organisation de la nouvelle armée.

Les deux hommes contrastaient absolument.

Mustafa Kemal, d'une énergie intense, menant, activant, dirigeant tout, vivait sur ses nerfs, tantôt déprimé, tantôt enthousiaste, tandis que Fevzi, calme et solide, parlait peu, se tenait à l'arrière-plan, ordinairement pessimiste, et avait une influence apaisante sur Mustafa Kemal qui savait pouvoir compter sur lui.

Il n'avait sous la main que des matériaux de second ordre : des hommes enrégimentés à contre-cœur, pour la plupart prisonniers de guerre libérés, des fusils et des canons usagés ; pour moyens de transports, des chariots de campagne et des paysans et des paysannes de bonne volonté. Il fallait avec cela créer une force combattante de premier ordre. En face de ces immenses difficultés, Mustafa Kemal n'eut pas un instant de répit.

Et il devait encore batailler avec les politiciens. Les députés nouvellement élus, jaloux de leurs prérogatives, prétendaient gouverner le pays. Mustafa Kemal leur avait tant répété que « la Grande Assemblée Nationale était l'incarnation du peuple auquel seul appartient l'autorité ! »

D'ailleurs ils se rendaient compte que Mustafa Kemal empiétait peu à peu sur leurs prérogatives, et le tenaient en suspicion. Pour les convaincre, il n'avait aucun des pres-

tiges que la tradition séculaire et la coutume donnaient jadis aux chefs d'État. A Angora tout était neuf et encore informe. Mustafa Kemal ne pouvait baser son autorité que sur son intelligence et sa forte personnalité.

Pour obtenir les moindres résultats il fallait perdre des heures en d'interminables palabres qui l'exacerbaient et si en politique il parvenait à se maîtriser, il exhalait devant ses intimes sa fureur contre cette misérable et incessante opposition.

Un soir, il revenait à la ferme modèle après une séance de l'Assemblée particulièrement difficile. Ses amis étaient réunis dans le hall autour du feu. Dès qu'il entra, Mustafa Kemal se répandit en invectives contre les politiciens et la démocratie, régime de barbouilleurs et d'idiots : il déclara que la seule forme possible du Gouvernement était l'auto-cratie.

« Qu'en pensez-vous », demanda-t-il brusquement à Halideh Ebib. Il savait que celle-ci était une théoricienne de la démocratie et opposée à toute dictature.

« Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire, pacha, » répondit-elle.

« Eh bien, je vais vous expliquer ma pensée. »

Ses yeux pâles devenaient gris sous le flot de la colère, ses sourcils se hérissaient, sa mâchoire se portait en avant et, de toute sa personne, il menaçait.

« Je veux dire que désormais j'entends faire ce que je veux et je veux que les choses aillent à mon gré ; qu'on exécute mes ordres sans me critiquer, sans me conseiller. J'irai droit sur mon chemin. Tous, et vous aussi Halideh Ebib, m'obéiront sans me demander pourquoi. »

Rien ne pouvait distraire Mustafa Kemal de son travail, mais dès qu'il était au repos, il s'agitait, devenait irritable et fréquentait des hommes d'une catégorie inférieure. C'était alors qu'avec Arif et un ou deux autres, il se plon-

geait dans de longues beuveries et des parties de cartes qui duraient des nuits entières, coupées de paillardises avec des filles peintes dans les misérables lupanars de la ville.

Ismet et Fevzi ne le suivaient pas dans cette voie, ils n'appartenaient pas à cette face de sa vie. Tous les deux, pères de famille, respectaient les convenances et la morale. Fevzi surtout avait des mœurs à l'ancienne mode. Il était dévot et ne goûtait jamais d'alcool. Son épouse ne sortait que voilée et ses femmes vivaient enfermées au harem. Ismet et lui désapprouvaient les orgies de Mustafa Kemal et méprisaient ses compagnons de débauche.

Pendant ses crises de détente, Mustafa Kemal manifestait une excessive verbosité. Lui qui pendant des journées entières pouvait garder le silence, coupé de quelques observations brusques et généralement désagréables, il se répandait tout d'un coup en torrent de paroles qui coulait interminablement. Il semblait que dans son cerveau les idées se formassent d'abord en nébuleuses que la parole cristallisait. Alors, il fatiguait ses auditeurs par des bavardages et des théories enfantines, leur demandait leur opinion et aussitôt qu'ils commençaient à parler, les interrompait. Puis brusquement, il les stupéfiait en prenant des décisions nettes avec une maîtrise de haute classe.

Dans la discussion, pour convaincre ses adversaires, il les noyait dans un flot de paroles jusqu'à ce qu'épuisés, ils se rendissent à discrétion.

Ordinairement, il commençait à parler après le repas du soir, vers 9 heures. Et jusqu'à 5 heures du matin, il gardait la parole, la tête fraîche, argumentant encore alors que ses adversaires, effondrés, avaient depuis longtemps abandonné la partie. De temps en temps, il plaisantait, égrenant de la main un collier d'ambre.

Très rarement, il riait franchement en découvrant une rangée de dents aurifiées. Le plus souvent, avec un demi-

sourire ironique, il déchiquetait ses amis autant que ses ennemis, les dépouillait de toutes leurs prétentions, montrait à nu leurs faiblesses. Aucune ne lui échappait : la vanité de Refet, le fanfaron cosmopolite, la sentimentalité flasque d'Halideh Edib, les façons de vieille fille d'Adnan ; Bakir Sami, qui se croyait un soldat, aurait été mieux à sa place devant le pupitre d'un commis aux écritures ; Kiazim Kara Bekir, qui voulait jouer au grand homme, ne jouait que du violon et encore mal. Et pourtant tous ceux-là avaient été ses amis et combattu à ses côtés aux heures violentes des premiers temps de la Révolution. Il prenait plaisir à gouailler et déchirer tous les idéals et toutes les morales admises ; il qualifiait l'idéal de bouillie pour les chats. Quant à la morale, il disait que c'était un manteau destiné à couvrir les hypocrisies, ou une niaiserie à l'usage des imbéciles.

Ces satires coupantes, sans une note de bonne grâce pour les adoucir, montraient à quel point Mustafa Kemal était dénué de toute sentimentalité envers les hommes, les idées et les institutions. Moins homme qu'animal, dur, âpre, il n'avait pour toute morale et principe de conduite que ses désirs.

XXXIV

Mustafa Kemal avait d'abord habité la ferme modèle avec le reste de son État-Major. Plus tard, il prit une chambre dans la maison du chef de gare pour être plus près du bureau du télégraphe. Il télégraphiait comme d'ordinaire on écrit ou confère. Il trouvait tout naturel d'envoyer une dépêche de trois cents mots au Grand Vizir, à Constantinople, pour exprimer quelque protestation ou à son commandant d'armée, à Sivas, pour donner des ordres, et quand

il avait reçu la réponse, il ripostait par un nouveau télégramme de trois cents mots. Il était entouré chez lui par une garde spéciale de Lazzes, tribu montagnarde qui vivait sur la côte sud de la mer Noire. C'étaient de grands gailards sauvages, aux yeux noirs, et aux longues moustaches, souples comme des chats. En service, ils se pavanaient de long en large devant la maison. Pendant leurs heures de liberté, ils gardaient, sur les plateaux montagneux, les troupeaux de moutons que Mustafa Kemal leur avait donnés.

Il les payait grassement, leur avait accordé des privilèges spéciaux, entre autres, celui de garder leur costume national qui consistait en une longue tunique noire à plis crevés et de grandes bottes à peu près pareilles à celles des Cosaques. Ils étaient commandés par un brigand montagnard bien connu, un certain Osman Agha. Sûr de leur fidélité absolue, Mustafa Kemal s'amusait de leurs allures théâtrales.

Sa vie était grande ouverte, avec le minimum de cérémonial. Quand il ne travaillait pas dans sa demeure, il allait se promener par les rues, les mains dans ses poches, adressant la parole à tous ceux qu'il rencontrait, civils ou militaires. A l'Assemblée, il s'asseyait rarement dans la loge présidentielle, choisissait un pupitre et se mêlait aux députés.

Il grognait souvent et se plaignait de son entourage, d'ailleurs généralement à tort. Rarement remerciait-il des services rendus et toujours sur un ton maussade. Il était essentiellement l'homme dont il faut se garer parce qu'il se comportait suivant son humeur, plus souvent méchante qu'avenante ; si on lui déplaisait, il devenait hargneux et impitoyable. Son aspect changeait rapidement : un jour, il paraissait jeune et plein de vie, le lendemain, on lui aurait donné dix ans de plus tant il semblait exténué, blême, les traits tirés.

Comme il trouvait le séjour d'Angora très désagréable,

chaud et poussiéreux en été, humide et boueux en hiver, il finit par choisir une maison bâtie en pierre à Chan Kaya, un village perché sur une colline dénudée, à environ 4 milles d'Angora. Derrière la maison il avait fait construire des abris pour Osman Agha et les Lazzes. Il vivait là comme un soldat célibataire, dans l'inconfort, avec un minimum de meubles et de régularité dans son régime. Cependant son médecin l'avertissait constamment de ralentir le rythme de sa vie, de moins travailler, de moins boire, de régulariser son existence en prenant une femme qui s'occuperait de lui ; vivant sur ses nerfs, il usait peu à peu la forte constitution qu'il tenait de ses parents. Il souffrait de retours fréquents de sa maladie de reins et de plus, il avait pris la malaria dans les marais qui entourent Angora.

Une petite parente éloignée, nommée Fikriye Hanoum, le sauva. Elle était originaire de Stamboul, s'était engagée dans les armées comme infirmière et était ainsi venue à Angora. Dès qu'il la vit, Mustafa Kemal la prit pour tenir sa maison.

Elle contrastait étrangement avec lui, si dur et si brutal avec ses sauvages orgies. C'était une jeune fille délicate, fraîche, calme et affinée, le teint blanc, la figure ovale et des yeux bruns profonds avec de longs cils frémissants.

Tout de suite elle mit du confort dans sa vie. Il y avait autour de la maison un jardin en terrasses plantées d'arbres et à l'extrémité un kiosque pareil à ceux dans lesquels, jadis, les pachas passaient les soirs d'été sur le Bosphore. De chaque côté, des fenêtres vitrées s'ouvraient sur les grandes plaines jaunes qui s'étendaient jusqu'à l'horizon.

Dans la pièce centrale qui ressemblait à une cour couverte, Fikriye plaça une fontaine de marbre blanc d'où l'eau coula, rafraîchissante quand, sur les plaines poussiéreuses le soleil dardait, aveuglant.

Mustafa Kemal avait installé son bureau dans une pièce d'où il pouvait voir, par delà les plaines, Angora, ramassée sur la colline nue, au-dessous de l'ancienne forteresse.

Fikriye décora ce studio de tapis turcs et persans, pendit aux murs la belle épée que le Cheik des Sénoussis avait donnée à Mustafa Kemal, et quelques dagues sur une panoplie. Déjà assuré qu'il gouvernerait un jour la Turquie, Mustafa Kemal lisait l'histoire religieuse musulmane et étudiait les problèmes sociaux. Elle classa ses livres. Au-dessus de la table de travail, elle accrocha un carré d'étoffe verte couverte de signes cabalistiques. Mustafa Kemal qui prétendait ne croire à rien était superstitieux et croyait à la vertu de ces signes.

Elle veillait sur lui comme une garde, le soignait quand il était malade. Elle était sa maîtresse, mais se considérait comme son esclave. Elle s'était donnée à lui totalement et en retour ne désirait que le droit de le servir et d'attendre, couchée à ses pieds, qu'il la piétinât. Cependant, comme toutes les femmes, sans rien demander, elle voulait tout.

Pendant quelque temps, Mustafa Kemal s'attacha à elle parce qu'elle le stimulait. Et puis, bientôt, il s'en fatigua, revint aux filles peintes d'Angora, à ses compagnons de beuveries et de jeux, tandis que la pauvre Fikriye, le cœur rongé par la jalousie, éprouvait que plus il se détachait d'elle, plus elle l'aimait.

XXXV

Pendant que Mustafa Kemal et Fevzi travaillaient à Angora, Ismet était au front, encourageant ses soldats et préparant ses positions devant Afion et Eski Shehir. Les Grecs massaient les troupes, amenaient toujours des canons et des avions, harcelaient les lignes turques par des raids et des attaques aériennes. Ils étaient évidemment beaucoup mieux équipés et très supérieurs en nombre.

Ils attaquèrent dans la première semaine de juillet

avant qu'Ismet ne fût prêt à les recevoir. D'un seul élan, ils balayèrent les positions turques, prirent Kutahia et Afion, se concentrèrent devant Eski Shehir, l'embranchement du chemin de fer, et la clef de l'Anatolie occidentale.

Derrière Eski Shehir, dans son quartier général, au petit village de Karaja Bey, Ismet attendait. Son bureau n'était qu'une misérable petite pièce dont le plancher s'effondrait. Dans un coin, il y avait son lit de camp. Près de la fenêtre à losanges, une chaise et une table couverte par une carte d'état-major.

Ismet était ordinairement calme, d'humeur égale, et silencieux comme la plupart des sourds. Mais à présent, les traits tirés, le visage ravagé par une tension excessive, il paraissait ratatiné, rapetissé dans son uniforme de simple soldat. Depuis des jours il travaillait fiévreusement et comme il n'avait pas l'inépuisable vitalité de Mustafa Kemal, il était si fatigué qu'il lui arrivait souvent de s'endormir sur sa chaise en lisant un rapport ou en étudiant la carte.

Cependant, il fallait prendre une détermination vitale. Les colonnes grecques avançaient de trois côtés sur Eski Shehir, leur objectif était d'encercler la ville et la principale armée turque. Les contre-attaques ordonnées par Ismet avaient toutes échoué. Fallait-il abandonner le terrain ou le défendre à tout prix ? Il marchait de long en large, nerveusement, les mains derrière le dos, de temps en temps appelait un officier d'état-major et le gourmandait durement.

Retraiter, c'était abandonner de grands dépôts de munitions et de vivres amassés par un effort herculéen ; livrer une position d'une importance stratégique capitale, abandonner la population turque aux cruautés des Grecs, et se reconnaître vaincus.

Il ne savait que faire, il attendait Mustafa Kemal à qui

il avait télégraphié de venir immédiatement. Mustafa Kemal déciderait. « Mustafa Kemal est notre maître. Nous ne sommes que ses instruments. »

Mustafa Kemal arriva en hâte. Sans hésiter devant les responsabilités, il prit aussitôt la direction des opérations. C'était vraiment lui le chef, le grand homme. Ismet eut l'impression qu'un poids lui tombait des épaules, et dans l'armée, le magnétisme vivifiant de Mustafa Kemal, magnétisme qui manquait à Ismet, créa aussitôt une atmosphère de courage et de confiance. Il écouta les rapports, étudia la carte, déplaça les petits drapeaux, calcula. Ses yeux sans expression, son visage immobile ne trahissaient aucune de ses pensées.

Quand Liman von Sanders l'avait laissé à Damas décider la retraite générale de Syrie, il avait abandonné un territoire qui n'était pas turc, et une population arabe et syrienne. Si maintenant, il ordonnait la retraite, c'était un sol turc qu'il laisserait à l'ennemi : des hommes, des femmes et des enfants turcs qui seraient massacrés et leurs villages brûlés. Cependant il fallait envisager le problème au point de vue militaire. Si l'armée turque s'accrochait à Eski Shehir, elle serait certainement battue et détruite.

Brusquement, il commanda à Ismet en quelques paroles brèves : « Évacuez Eski Shehir. Ordonnez la retraite générale. Retirez-vous à 300 kilomètres sur la rivière Sakkaria, et là, préparez de nouvelles positions pour couvrir Angora. Cela allongera la ligne de communication de l'ennemi, le placera dans de nombreuses difficultés et nous aurons le temps de nous reformer. »

Aussitôt, il partit pour Angora afin d'affronter la crise qui allait certainement se produire. Il trouva la population en pleine panique, empaquetant ses hardes pour se réfugier dans les montagnes de l'Est, et les députés hurlant à la mort contre les responsables de la défaite.

Encore une fois il leur fit tête, et leur demanda de le nommer Général en Chef de l'armée avec tous les pouvoirs d'un dictateur. L'Assemblée hésitait, effrayée de lui confier une telle puissance. Il se refusa à marchander : pour sauver la Turquie, il devait avoir le pouvoir absolu. L'Assemblée le lui accorda, avec certaines réserves verbales pour garder une ombre de souveraineté.

Mustafa Kemal prit aussitôt la direction des opérations militaires et prépara ses lignes de défense sur la Sakkaria. Une chute de cheval qui lui fracassa une côte le laissa deux jours au lit, et dans la terrible chaleur de juillet, ses reins recommencèrent à le faire souffrir. Mais rien ne put l'arrêter. Il pressa les hommes à l'ouvrage et dès que la ligne de retraite fut établie derrière la Sakkaria, il se rendit sur le front.

XXXVI

La Sakkaria serpente dans un pays montueux, entre des collines nues et cahotées, comme les vagues de la mer lorsque des courants se heurtent.

Après un violent bombardement d'artillerie, à l'aube du 24 août 1921, les Grecs attaquèrent la ligne turque à sa jonction avec la route d'Angora.

Grecs et Turcs combattirent avec un courage féroce, se jetèrent sous la grêle d'acier et allèrent jusqu'à des corps à corps à l'arme blanche.

Aucun des deux n'avait la supériorité morale, ils étaient emplis du venin de la haine héréditaire. Les Turcs se battaient pour leurs foyers. La moitié de l'armée grecque était composée de chrétiens, sujets turcs qui se savaient condamnés à mort comme traîtres. Eux aussi combattirent pour leurs foyers et leurs vies. Un régiment grec refusa de se mettre à couvert dans les tranchées ; l'État-Major divi-

sionnaire vint le rejoindre ; ils furent balayés par le feu des mitrailleuses turques. Un bataillon turc faiblit. Le général de brigade accourut sous le feu, brûla la cervelle au colonel, rassembla le bataillon et fut tué par un carabinier grec. Une division perdit les trois quarts de ses effectifs ; une autre fut complètement anéantie. Sept généraux de division périrent dans des combats corps à corps.

Pendant quatorze jours, sans répit, furieusement, les Grecs lancèrent attaque sur attaque, sous le brûlant soleil d'août. Leur service de ravitaillement était désorganisé, en sorte qu'ils n'avaient qu'un peu d'eau et une ration réduite à une poignée de maïs sec. Les Turcs s'accrochaient avec une obstination farouche.

Mustafa Kemal avait installé son quartier général au petit village d'Ala Geuz, derrière les lignes, et dans la pièce qui lui servait de bureau, il allait et venait inlassablement, son manteau gris jeté sur ses épaules, la face grise, les traits tirés. Il marchait clopin-clopat tant sa côte fracturée le faisait souffrir. Il dormait peu et sans se dévêtir, il prenait de temps en temps un repas pressé.

Il écoutait les rapports arrivant sans cesse, étudiait la carte épinglée sur une table, calculait, prenait de nouvelles dispositions, d'après les derniers renseignements. La nuit, à la lueur d'une lampe à acétylène, il récapitulait la situation, déplaçait les petits drapeaux, pesait toutes les possibilités, envisageait les prochaines attaques et la façon d'y résister. Parfois, il faisait venir Arif et le questionnait. Arif connaissait tous les détails du terrain et plusieurs des chefs. Penché sur l'épaule de Mustafa Kemal, leurs deux visages semblables comme s'ils étaient frères jumeaux, il lui disait :

« Ce village ? A dix kilomètres au nord, il y a deux terres à gauche. »

« Le commandant de ce régiment ? Stupide, mais bon soldat, et ses hommes sont des vétérans, qui ne craignent

pas le feu d'artillerie ; s'ils manquent de munitions, ils combattront à la baïonnette, le commandant en tête. »

Mustafa Kemal recommençait à clopiner de long en large, envisageant toutes les possibilités. La situation était très critique. S'il était battu sur la Sakkaria, il fallait retraiter loin dans les montagnes de l'Est et abandonner Angora. Ce serait la fin de la Turquie. Il n'y avait plus que ce rempart. Déjà les Grecs paraissaient vouloir tâter les flancs de l'armée afin de l'encercler. Fallait-il attaquer par l'arrière, ou retraiter ? Il avait si peu d'hommes sous la main ! Il se souvenait amèrement que jadis, à Gallipoli, il pouvait envoyer au feu 10.000 combattants d'un seul coup. Maintenant, il devait les compter un par un et il n'osait les risquer. D'ailleurs, la direction active de la bataille était maintenant entre les mains des commandants de bataillons et de compagnies. Sauf quelques troupes de réserve, il n'avait rien pour influencer sur le résultat final. Partout, dans ce pays montueux, dans le creux des vallées, sur les collines, dans les gorges des montagnes, des unités, parfois un régiment entier, parfois quelques hommes avec un caporal menaient vaille que vaille leurs petits combats individuels désespérés. La décision finale reposait sur les capitaines et les lieutenants, même sur les sergents et caporaux.

Cependant Mustafa Kemal dominait la bataille par sa puissante personnalité, dont la radiation magnétique électrisait l'armée, la forçait à tenir, les dents serrées. Souvent, il arriva qu'après la perte d'un sommet qui commandait le champ de bataille, la ligne s'infléchit ; la défaite semblait certaine, mais alors, à l'endroit critique et au moment critique, Mustafa Kemal venait en aide. Il avait étudié le terrain, pouce à pouce, connaissait la valeur de chacun des hommes des sections et de tous les chefs de bataillon. De sa petite chambre d'Ala Geuz, il réglait la situation.

Après quatorze jours de combats incessants, elle était encore indécise, mais Mustafa Kemal se rendait compte que le moment décisif approchait. La tension était telle dans les deux camps qu'elle devait se rompre, d'un moment à l'autre.

Les nerfs surexcités, il allait et venait, jurant et maudissant hommes et choses, et à haute voix, se récapitulait incessamment la situation. Fallait-il ordonner la retraite avant que ce ne fût trop tard ? Ou tenir, tenir encore ?

La nuit s'avavançait. Il était deux heures du matin. Une sonnerie de téléphone. Un officier entre, joint les talons, salue. « Fevzi Pacha désire vous parler. » Et l'officier se retire.

Près du téléphone, Mustafa Kemal s'est assis, le récepteur à l'oreille. Les Lazzes de sa garde et ses officiers d'État-Major l'entourent et écoutent anxieux, dans la demi-obscurité.

« Que dites-vous ? demande Mustafa Kemal, en élevant la voix. Vous dites que la chance nous revient ! Les Grecs sont à bout de forces ? Ils préparent une retraite générale ? »

Avec un rire étouffé, il raccrocha le récepteur, clopina jusqu'à son bureau, s'assit devant sa carte, calcula, déplaça les petits drapeaux. Sous la lumière de la lampe, son visage portait les traces de la fatigue des derniers jours, ses joues étaient sillonnées de rides et il y avait autour de ses yeux de grands cercles noirs.

Il donna ses ordres.

« Les Grecs flanchent et vont abandonner le terrain. Je vais prendre le commandement du dernier assaut. Jetez toutes les réserves, ici au nord, et là menacez la ligne de retraite ennemie. »

Ensuite, il demanda du café, et dans la réaction de la détente il jura, maudit le sergent qui lui apportait le café, maudit ses Lazzes, ses officiers d'État-Major ; mais le ton de sa voix n'était plus le même.

Les Grecs tinrent encore une semaine, combattant fièrement, mais leur élan était brisé.

Mustafa Kemal était au front, dans son élément, le combat. Suivant sa coutume, il se mêlait aux soldats, vivant comme eux dans les tranchées, s'exposant au feu sans prendre aucune précaution, et de nouveau il échappa à toute blessure alors que les hommes tombaient autour de lui.

Le vingt-deuxième jour, les Grecs repassèrent la Sakkaria et se retirèrent en ordre. Ils brûlèrent et détruisirent tout sur leur chemin, en sorte que sur 200 milles, ils laissèrent derrière eux un désert.

Mustafa Kemal les poursuivit, mais il dut assez vite s'arrêter. L'armée turque n'était plus qu'un semblant d'armée ; elle avait cessé d'être une force effective. Par des prodiges d'énergie, il rassembla et reforma quelques régiments et pendant plusieurs jours, continua la poursuite. Il rejoignit l'ennemi dans les tranchées d'où il était parti au mois de juillet et qui couvraient Eski Shehir et le chemin de fer. Il traça les plans d'une ligne qui faisait face à celle des tranchées grecques, ordonna de la creuser et de la tenir coûte que coûte, puis il retourna à Angora.

HUITIÈME PARTIE

XXXVII

La population d'Angora était folle de joie. Pendant trois semaines, l'oreille tendue au bruit du canon, elle avait été prête à évacuer la ville et à s'enfuir dans les montagnes, maintenant elle était sauvée, elle acclamait Mustafa Kemal, et lui donnait le nom de Gazi, « le Destructeur de chrétiens », le plus grand honneur pour un Musulman. On reconnaissait en lui le maître.

Les pays étrangers firent chorus. De la Russie et de l'Afghanistan, de l'Inde et de l'Amérique, même de France et d'Italie, des télégrammes de félicitation arrivèrent.

Mais Mustafa Kemal ne se faisait pas d'illusions. Bien qu'il aimât parader en public, être le centre des admirations, poser en héros, son jugement restait froid, réaliste et solide. Il connaissait les faits. L'avance grecque était arrêtée ; les Turcs avaient remporté leur première victoire réelle. La chance allait peut-être tourner de leur côté mais la victoire de la Sakkaria n'était pas décisive. En combattant comme des désespérés, les Turcs avaient tout juste échappé à la destruction. Avec un peu plus de persistance, les Grecs les auraient enfoncés. Le soldat grec s'était manifesté aussi brave, aussi ardent de cœur que le turc. Il n'était plus question maintenant de reprendre l'offensive. L'armée turque, épuisée et décimée, n'en était plus capable. Tout ce qu'elle pourrait faire serait de retenir les Grecs, pendant qu'il réorganiserait l'armée de fond en comble, recréerait les services d'approvisionnement, trouverait des fusils et des canons. Cela prendrait du temps, des semaines, peut-

être des mois, et la victoire finale dépendait autant de la solidité et du calme de la population civile, que de l'organisation militaire et d'une bataille décisive.

Il se mit tout de suite à l'œuvre. Nuit et jour, appuyé par Ismet et Fevzi, avec son énergie et son habileté coutumières, Mustafa Kemal réorganisa. Il lui fallait trouver des armes, des canons, des munitions. Il passa des marchés avec la France, signa un accord secret avec M. Franklin-Bouillon, le délégué français, qui retira 80.000 hommes du front syrien et lui donna des équipements, pour 40.000 hommes de plus. Mais cela ne suffisait pas. Il acheta des armes à l'Italie et en Amérique avec de l'argent qu'il emprunta à Moscou. Il lui fallait des hommes, et encore des hommes, il appela sous les drapeaux plusieurs classes, râcla les villes et les villages.

C'était un labeur long, fastidieux et pénible. Comme cette préparation dura des mois et des mois, après le grand effort et l'enthousiasme de la victoire, la réaction inévitable se produisit. Le peuple était profondément fatigué de la guerre, les paysans demandèrent une fois encore la paix et qu'on les laissât tranquillement cultiver leurs champs. Les Grecs s'étaient éloignés. Pourquoi continuer la guerre ? On n'en pouvait plus.

Il y avait aussi l'opposition politique. A l'heure du danger, devant la Sakkaria, les députés de la grande Assemblée Nationale lui avaient donné les pouvoirs dictatoriaux qu'il demandait. Maintenant, après la victoire, ils voulaient reprendre leurs prérogatives. Les petites intrigues recommencèrent. Les officiers formèrent des cliques et parlèrent politique. Enver s'était nommé lui-même Émir de Boukhara et comptait revenir en Turquie. Jemal était en Afghanistan comme conseiller de l'Émir, lui aussi, voulait retourner à Constantinople. Il avait écrit à Mustafa Kemal pour lui proposer un pacte d'alliance. Le Comité « Union et Pro-

grès », toujours en contact avec Enver et Jemal, s'organisait souterrainement. L'armée s'agitait, demandait à faire une offensive d'hiver contre les Grecs, grognait et marmonnait son mécontentement.

Les hommes les plus honnêtes, les plus avisés, conseillèrent à Mustafa Kemal de conclure la paix tout de suite aux meilleures conditions possibles pendant qu'il avait encore le bon vent dans ses voiles.

Mais il ne voulait rien entendre. Impassible, convaincu qu'il avait raison, il s'en tenait aux résolutions qu'il avait prises. Il devait chasser les Grecs en combattant. Il ne faiblit jamais, fouettant l'énergie du peuple par des discours furieux, le tirant de sa torpeur par le magnétisme de sa personnalité. Il ne voulait rien avoir à faire avec Enver ou Jemal, il écrasa les cliques politiques d'officiers, en fit pendre vingt-cinq pour une tentative de coup d'État. L'armée sentit la griffe du maître et se tut.

Rauf, Fethi et tous les députés emprisonnés à Malte, avaient été relâchés par les Anglais et étaient revenus à Angora. D'abord, ils se mirent de tout cœur à la remorque de Mustafa Kemal, mais à mesure que celui-ci devenait plus dictatorial, leur mécontentement augmentait. Rauf prit la direction d'un parti d'opposition contre lui. On s'effrayait de son caractère vindicatif et de son ambition de prendre le pouvoir absolu. Il blessait ses partisans par son humeur sarcastique et ses répliques brutales. On savait qu'il était impitoyable et ferait pendre ses adversaires à la première occasion. Il fallait à tout prix limiter ses pouvoirs.

Il combattit à l'Assemblée comme sur le champ de bataille, féroce, sans accepter aucun compromis. Autocrate jusqu'au bout des ongles, furieux de la moindre opposition, il était et voulait rester le maître.

Dans cette tension continuelle, il arrivait à une surexcitation nerveuse qui lui enlevait toute maîtrise de lui-même.

Chez lui, il ne se détendait pas. Sa mère avait quitté Constantinople et habitait avec lui à Chan Kaya, mais c'était maintenant une vieille femme querelleuse. Tout à fait aveugle, elle passait ses journées accroupie sur un matelas dans un coin, les jambes croisées à la façon des paysannes. Son plus grand plaisir était de bavarder avec les prisonniers grecs qui lui donnaient des nouvelles du village de l'Albanie du sud où elle était née. Puis elle parlait de Salonique et des temps d'autrefois, lorsque Mustafa Kemal était un petit garçon.

Fikriye tenait la maison, mais elle était devenue malade et nerveuse. Les médecins croyaient qu'elle était atteinte de tuberculose.

Jadis, pendant un certain temps, Fikriye avait eu sur Mustafa Kemal une influence calmante. A présent, elle l'ennuyait à mourir par son plat bavardage sur des futilités, les domestiques et les difficultés ménagères. Elle n'excitait plus sa sensualité et il s'irritait de la voir faible et sans énergie, de l'entendre se plaindre, et pleurer sans motif. Il n'avait ni temps ni sentimentalité à perdre. Sa toux continue l'exaspérait comme les criailleries de sa mère. Zubeïda haïssait Fikriye. Elle aurait voulu que son fils fît un beau mariage et ne manquait pas une occasion de critiquer ou gourmander la jeune femme, en sorte que la maison de Chan Kaya était devenue un enfer.

Il arrivait encore que Zubeïda, aussi hautaine et impérieuse que son fils, devenait furieuse quand il lui parlait de l'opposition qu'il trouvait à l'Assemblée. N'était-il pas l'Unique, l'Élu ? Qu'est-ce que valaient ces porcs pour lui tenir tête ? Ainsi, au lieu de le calmer, elle le poussait encore à la violence.

Dans cette tension continue, il s'était remis à boire, et beaucoup. La boisson le stimulait, augmentait son énergie, mais aussi son irritabilité. En public comme en particulier, sarcastique, brutal et rude, sans ménagements, il entrait

en fureur à la moindre critique, arrêtait court ceux qui essayaient de raisonner avec lui. L'opposition la plus atténuée le mettait en furie ; il ne voulait ni confident, ni collaborateur. Lorsqu'un homme politique se permettait de lui donner un avis anodin, il l'envoyait grossièrement promener.

Un jour, dans son bureau, un des ministres lui suggéra qu'on trouvait inconvenant que les dames turques dansassent en public et qu'il ferait peut-être bien de le leur interdire. Sur quoi Mustafa Kemal lui lança un Coran à la figure et le chassa en le menaçant de sa cravache.

Mais dans cette surexcitation, il gardait son idée fixe très claire : la préparation d'une grande offensive pour détruire l'armée grecque et dicter les conditions de la paix. Il était d'ailleurs convaincu que s'il échouait, la Turquie et lui-même périraient.

Cependant, il laissait à d'autres le loisir de tâter les voies diplomatiques, sans croire à leur succès. Il autorisa Fethi à se rendre à Paris et à Londres. Fethi y fut traité sans égards, presque grossièrement, et Mustafa Kemal, à son retour, se moqua de lui.

L'homme d'acier préparait sans répit une force militaire, la seule qu'il jugeait efficace.

Ainsi passèrent l'hiver de 1921 et le printemps de 1922. L'été revint.

XXXVIII

A la fin du mois d'août, alors que le soleil ardaït sur le plateau d'Anatolie, et que la poussière s'épaississait sur les chemins, Mustafa Kemal se sentit prêt à trapper le grand coup.

Il choisit le 26 août.

Pendant les premières semaines du mois, il était resté sur le terrain pour contrôler les détails de la préparation

et sa présence vivifia toute l'organisation. Fevzi était chef d'État-Major et Ismet commandant de l'armée en campagne. Mais en voyant Mustafa Kemal, les soldats électrisés comprirent que quelque chose se préparait.

Lui, cependant, voulut que le secret fût gardé jusqu'au dernier moment. Il fit annoncer un grand match de football et affecta d'aller voir jouer les finales. Ensuite, réunissant les chefs de corps, il leur donna les dernières instructions et retourna à Angora.

Une semaine avant la date fixée, toutes les communications furent coupées entre la Turquie et les pays étrangers, et le bruit se répandait qu'une révolution avait éclaté.

Le 24, il lança des invitations pour un bal dans la nuit du 26, mais donna aux sentinelles qui entouraient sa demeure la consigne de dire qu'il était très occupé et de ne laisser personne approcher jusqu'à nouvel ordre. En pleine nuit, il partit pour le front avec son État-Major sans que ni Fikriye ni sa mère s'en doutassent.

Les troupes de choc turques étaient déjà secrètement massées devant Afion. Quelques unités mobiles devaient esquiver une feinte à Eski Shehir pour attirer les Grecs vers le nord. Les chefs de l'armée grecque n'avaient aucun soupçon de ce qui les menaçait et se querellaient entre eux. Des négociations étaient en cours à Londres, et le gouvernement grec comptait sur l'appui de l'Angleterre pour obtenir sans combat un traité de paix avantageux. Le commandant en chef de l'armée grecque était le général Hadjianestas. Il avait d'étranges illusions, s'imaginait parfois qu'il était mort ou qu'il allait se casser parce qu'il était de verre. Un matin, il refusa de se lever parce qu'il craignait que ses jambes ne se brisassent. Jadis, il avait été un bon soldat, mais à présent, plus qu'à demi fou, il passait ses journées à traîner dans les cafés de Smyrne en contant ses doléances sans s'occuper de ses troupes. Il avait eu son commandement grâce aux intrigues des poli-

ticiens d'Athènes qui se disputaient le pouvoir et n'avaient pas le temps de se soucier du front. Les fonctionnaires et les officiers étaient continuellement déplacés et chaque nouvelle fournée dépassait la précédente en corruption et en incapacité. Les services administratifs étaient désorganisés. Dans la tranchée, les soldats manquaient de vivres, de vêtements, de munitions et ne touchaient pas leur paye. Aussi, dans l'armée grecque, comme dans la nation grecque, l'enthousiasme pour la guerre avait-il complètement disparu.

Mustafa Kemal avait réglé tous les détails de l'offensive, sauf un. Il était d'autant plus superstitieux qu'il se prétendait libre-penseur, ne croyait à rien excepté à la Chance et à la Destinée. Il avait une mascotte dont la présence lui garantissait le succès, disait-il. C'était Halideh Edib. Elle l'agaçait souvent par ses théories pacifistes et ses lamentations sur les horreurs de la guerre. Mais, dans les moments de crise, il voulait l'avoir près de lui pour mettre dans son jeu l'Inconnu. Elle était à Konia. Il lui télégraphia de venir le rejoindre tout de suite et quand elle arriva au Quartier Général, il se sentit certain de la victoire. Quelques minutes avant l'heure H, il lança le cri de guerre :

« Soldats, en avant ! Votre objectif est la Méditerranée. »

A quatre heures du matin, le 26 août, les Turcs se lancèrent à l'assaut de Dumlu Pinar, la clef d'Afion et des positions grecques. Au soir, ils avaient percé les lignes ennemies, coupé en deux l'armée grecque et détruit ses communications avec l'arrière.

XXXIX

Ce fut la déroute. Les officiers abandonnèrent leurs postes, ne songeant plus qu'à sauver leur peau. Les soldats grecs, affamés et sans munitions, démoralisés, pris par le

mal du pays, n'avaient plus le cœur au combat et s'enfuirent le plus vite possible vers Smyrne et la mer. Les divisions fondirent, les régiments n'étaient plus que des groupes de fuyards. La retraite, harassée par la cavalerie turque, se transforma en débandade et devint un affreux cauchemar. Les troupes indisciplinées, balayées sur le plateau nu ou rocheux, abandonnaient les tranchées, les champs de fils barbelés, les fusils, les munitions, les tentes, les magasins, et partout des cadavres regardaient fixement le ciel de leurs yeux morts.

Déjà les mouches, la vermine et les chiens errants les dévoraient. Une poussière rouge soulevée en nuage par les colonnes en marche et la cavalerie qui les poursuivaient sous le soleil implacable recouvrait morts et vivants.

Sur leurs chemins de déroute, les Grecs et les chrétiens indigènes tuaient tous les Turcs qu'ils rencontraient, vieillards, femmes et enfants, brûlaient les villages, parfois pour couvrir leur retraite, plus souvent par vengeance et haine héréditaire.

Cependant l'infanterie turque ne parvenait pas à garder le contact ; elle avançait lentement parce que, souvent, des unités grecques qui se maintenaient encore se retournaient contre elle et l'attaquaient furieusement. Mais la cavalerie ne lâchait pas l'ennemi, tantôt entrant dans les colonnes, tantôt balayant leurs flancs. Les cavaliers tuaient impitoyablement sans faire de prisonniers, en représailles des meurtres et des incendies que les Grecs laissaient derrière eux. Ils ne s'arrêtaient qu'épuisés, hommes et chevaux, couverts de sueur. En dix jours, les Grecs couvrirent les 190 milles qui les séparaient de la mer et ils s'embarquèrent à la hâte sur leurs vaisseaux qui les attendaient. En arrivant au rivage, les Turcs victorieux trouvèrent la Méditerranée entre leurs ennemis et eux. L'Anatolie était délivrée, c'était un miracle, mais l'armée grecque encore une fois avait échappé.

XL

Derrière l'armée turque, l'État-Major accompagnait la poursuite et Mustafa Kemal voyant loin, formant des plans, pressait les hommes de garder le contact avec l'ennemi. A l'extrémité du plateau, là où commencent les douces et fertiles vallées qui mènent à Smyrne et aux riches plaines, le long du rivage de la mer, il s'arrêta.

Avant l'arrivée des Grecs, c'était un pays souriant de ruisseaux gazouillants, d'arbres et de gazons verts, une terre féconde de vignobles, de figuiers, de villages heureux. Maintenant, c'était un pays d'horreur. Il y avait des tas de cendres à la place des villages ; des corps mutilés d'enfants et de femmes jonchaient les vignobles ; çà et là, des cadavres de traînards grecs, massacrés par les femmes turques, répandaient une puanteur de chair pourrissante dans les frais vergers.

Mais ce n'était pas cette horreur qui arrêtait Mustafa Kemal, pas plus que les supplications des Grecs, qui venaient implorer sa protection, ou celles des fermiers turcs qui lui présentaient la liste des pertes subies et en demandaient réparation. Quand on lui disait que tel nuage de poussière rouge, derrière un village, était soulevé par des femmes turques qui lapidaient une jeune fille turque coupable d'avoir paillardé avec les soldats grecs, ou qu'un Grec était mis en croix et un autre déchiré en pièces, il souriait féroce-ment. Ni pitié ni sentimentalité. C'étaient des incidents de guerre, et voilà tout. Il ne pensait pas en termes de chair et de sang et de souffrances, ne voyait ni les individus ni leurs émotions, ne s'inquiétait que de ses cartes, de l'avance des troupes, des temps de marche, du nombre des hommes et des canons.

Il pensait que maintenant ses soldats venaient d'entrer

à Smyrne. Le télégraphe avait répandu dans le monde la nouvelle de sa victoire, et fait connaître comment il avait chassé l'armée grecque à la face des Grandes Puissances qui l'avaient lancée contre la Turquie. Tout l'univers avait les yeux fixés sur lui. Il ferait à Smyrne une entrée triomphale, et sur le plateau, devant la vallée d'horreur, il attendait seulement que l'on réglât la mise en scène de son triomphe.

A Ushak, il apprit que le général en chef de l'armée grecque, Tricoupis — le général Hadjianestas avait été cassé — et son adjudant général Dionis avaient été faits prisonniers. Il ordonna qu'on lui amenât les deux officiers généraux dans son Quartier Général, à la maison de ville. Il les reçut cérémonieusement, debout, entre Ismet et Fevzi, leur serra la main, leur offrit du café, des cigarettes, et leur demanda s'ils avaient tout le nécessaire. Peu lui importait que ses hommes eussent ordonné des incendies et des massacres ; c'était des soldats et des adversaires vaincus qui méritaient le respect. En leur parlant, il les dévisageait de ses yeux pâles, curieux de connaître et de juger les hommes contre lesquels il avait lutté. Il fut désappointé. Les deux généraux grecs, dans leurs uniformes chamarrés, paraissaient maladifs et faibles. Ils accusaient la fatalité, se plaignaient et se querellaient. Mustafa Kemal discuta avec eux la bataille. Quand Tricoupis lui expliquait ses opérations, Mustafa Kemal lui montrait comment il les avait déjoués. Décidément, les généraux grecs n'étaient que de piètres tacticiens. Et Mustafa Kemal se trouvait désappointé de n'avoir vaincu que d'aussi chétifs ennemis. Cependant, pour les consoler, il leur dit en les congédiant :

« La guerre est un jeu. Vous avez fait tout votre possible. La Chance est responsable. Ne vous désolez pas. »

Après leur départ, il regarda Ismet en souriant ironiquement et haussa les épaules.

Enfin il apprit qu'à Smyrne tout était prêt pour son entrée. Il parcourut les derniers milles à cheval, en tête d'un cortège d'automobiles décorées de lauriers. Sur les routes, la foule l'acclamait, pleurant, riant, remerciant le Seigneur à genoux, de l'avoir délivrée de la terreur grecque. Aux portes de Smyrne, un régiment de cavalerie, sabre au clair, entoura Mustafa Kemal. Lentement, le cortège triomphal parcourut la ville par les rues étroites, sous les arcades résonnantes des bazars. Les chevaux de l'escorte caracolaient en faisant jaillir des étincelles des galets, tandis que les cavaliers, agitant leurs sabres, acclamaient le triomphateur et criaient des insultes à l'ennemi.

L'ennemi ! Il était tout proche. Dans le port, le long des quais, à moins d'un jet de pierre, menaçant la ville de leurs canons monstrueux, maintenant réduits au silence, les grands cuirassés alliés s'alignaient.

Mustafa Kemal cavalcada devant eux en ricanant pour se rendre à la maison qu'il avait choisie pour son Quartier Général. En mesurant leur force impuissante, il connaissait mieux l'étendue de son pouvoir.

XLI

Dans les bureaux du Quartier Général, c'était le bruit et l'agitation des moments de crise. Des officiers d'État-Major couraient de droite et de gauche, des ordonnances, des messagers, des porteurs de dépêches allaient et venaient. Les Grecs avaient été chassés de la Turquie d'Asie, mais en Europe, de l'autre côté de la mer, ils se massaient de nouveau pour attaquer Constantinople. Il fallait au plus vite réorganiser l'armée turque pour l'envoyer au nord de la zone dangereuse, et en même temps, administrer et restaurer les pays évacués par l'ennemi. Il fallait aussi

traiter avec les représentants des puissances étrangères, Angleterre, France, États-Unis et Italie. Tous ces problèmes et mille autres exigeaient une solution immédiate.

Mustafa Kemal se mit à l'œuvre avec une énergie inlassable. Il travaillait depuis les premières heures du jour jusque tard dans la nuit, rédigeait des proclamations et des décrets, ne dormait que quelques heures dans une petite chambre au-dessus de son bureau.

Le troisième jour, l'ordonnance en consigne devant sa porte lui annonça qu'une jeune dame désirait parler au Gazi. Elle se refusait à lui écrire pour demander une audience et insistait seulement sur son désir de le voir. Pendant que l'ordonnance parlait, la jeune femme entra dans le bureau, se nomma : Latifa Hanum.

Pendant un moment, Mustafa Kemal, sans lui répondre, la regarda avec irritation, personne n'entrait dans son bureau sans sa permission. Après avoir examiné la visiteuse, il congédia l'ordonnance, la pria de s'asseoir. Alors il prit plaisir à la regarder. Elle ressemblait si peu aux dames de la localité, et encore moins aux paysannes d'Anatolie. Il l'examina avec une certaine avidité. Après la poussière et le désordre des derniers jours, c'était un vrai plaisir que cette apparition. Coiffée à la turque, le bonnet augmentait encore la joliesse de sa petite figure ronde, mais elle était habillée à l'européenne, très élégamment. Elle était dévoilée, avait des yeux sombres, un teint jeune et frais, sans aucun doute une jeune fille de bonne famille, très différente des femmes du bazar. Elle avait un air d'autorité paisible, comme une personne qui a l'habitude d'être obéie. Elle regardait Mustafa Kemal droit dans les yeux, et cela le changeait des regards de fausse pudeur des femmes auxquels il était accoutumé. Il s'étonnait pourtant qu'une jeune fille turque, de bonne famille, eût une telle liberté de paroles et d'allures. Elle lui plaisait en l'in-

triguan. Il lui demanda ce qu'elle voulait et ce qu'il pouvait faire pour elle.

Dans la chaude matinée de septembre, les fenêtres du bureau étaient ouvertes. Du dehors, venaient, de temps en temps, des détonations de fusils, des cris sauvages proférés par les tueurs, et les gémissements de leurs victimes, car dans les rues et sur les quais, les Turcs pourchassaient et tuaient les Grecs, comme les Grecs avaient tué les Turcs lorsqu'ils étaient au pouvoir.

Mustafa Kemal prêta l'oreille un instant et ensuite haussa les épaules. Les Grecs n'avaient qu'à vider la place. Il ne devait plus rester de traîtres chrétiens en Turquie. Pour arriver à ce résultat, tous les moyens étaient bons. Et tant mieux, si les Anglais et les Français voyaient le massacre du pont de leurs cuirassés ; ils comprendraient qu'ils n'avaient pas à se mêler des affaires de la Turquie.

Un officier d'ordonnance entra en hâte dans le bureau pour rapporter au Gazi que le feu s'était déclaré sur plusieurs points, dans les quartiers habités par les chrétiens. C'était sans doute l'œuvre d'incendiaires. Tous les tuyaux des lances de pompiers avaient été coupés et comme il y avait des munitions enterrées sous les églises, les risques d'explosions étaient grands.

Après avoir fait son rapport, l'officier quitta le bureau, et Mustafa Kemal revint vers sa visiteuse. Que voulait-elle de lui ? Sa requête était simple. Elle était la fille d'un armateur connu de Smyrne, elle venait de Paris et de Biarritz où elle avait laissé ses parents. Ils avaient près de Smyrne, à Bornovo, sur la colline, une grande maison pleine de domestiques. Les bureaux du Quartier Général étaient bruyants et inconfortables ; le Gazi ne voudrait-il pas s'installer avec son État-Major dans la maison de Bornovo et devenir ses hôtes ? Elle s'efforcera à ce que la maison soit tenue le mieux possible.

Mustafa Kemal accepta immédiatement l'offre aimable

et accompagna la jeune fille jusqu'à Bornovo. La maison lui plut : paisible, hors du vacarme, des hurlements et des puanteurs de la ville. Du haut de la colline entourée de vignes et de jardins, elle dominait le grand panorama de Smyrne, du port de et la mer.

Il y trouva tout le confort qu'il pouvait désirer : des domestiques stylés et une table excellente. Et surtout il y avait cette jeune fille. Latifa donnait ses ordres en maîtresse de maison accomplie et avec tant de grâce féminine ! De plus en plus, elle plaisait au Gazi. Déjà, il la désirait. Deux jours après, il la voulait avec sa violence coutumière. Ses cheveux noirs, ses yeux de velours fins et caressants le ravissaient. Tantôt vive et pétillante, et tout d'un coup reprenant sa dignité, elle nuançait d'une voix douce les intonations musicales de la langue turque. Pour lui elle était une enfant, mais elle l'étonnait par sa maturité d'esprit et l'ampleur de ses connaissances. Depuis quelque temps, il se sentait vieillir, fatigué par le travail, les soucis et la tension incessante de sa vie. Pour se revigorer, il devait boire plus que jamais. Et voilà que maintenant, il n'avait plus besoin d'alcool. Sa jeunesse renaissait. De nouveau, le sang coulait, vif, dans ses artères. Il se sentait revivre et vibrer.

Et Latifa, ouvertement, l'adorait. Il était le Héros, le Sauveur du pays. Sans perdre de temps, il lui déclara sa passion, son désir brutal, impérieux, à sa manière. Latifa accepta ses caresses, y répondit, mais ne se donna jamais complètement, se refusant au dernier moment. Exaspéré, il voulut imposer sa volonté, essayer de la prendre de force puis, surpris de sa résistance, il changea de tactique, joua de l'admiration de la jeune fille pour le « Grand Patriote », mit en œuvre toutes les ruses que ses expériences précédentes lui avaient apprises, mais vainement. Son expérience était en défaut dans ce cas-là.

Depuis son enfance, il avait vécu grossièrement, et après

la fougue de la jeunesse il ne s'était pas affiné. Il méprisait les femmes et n'avait pas assez de mondanité pour le leur cacher. D'ailleurs, il n'en avait jamais éprouvé le besoin. Ses histoires d'amour s'étaient passées dans les maisons de rendez-vous du quartier levantin à Constantinople, ou bien, de temps en temps, il avait eu une aventure avec quelque jeune paysanne. A Sofia, à Péra, il avait connu des filles qui l'avaient laissé malade et écoeuré. Les vices qu'il avait tous goûtés et la vie crapuleuse qu'il avait menée l'avaient encore durci. Il ne trouvait plus de plaisir qu'avec des filles fardées qui s'enivraient avec lui et ses compagnons dans la maison de Chan Kaya. Les femmes n'étaient que des jouets qu'il fallait jeter après s'en être amusé. Et si elles se plaignaient, on les faisait taire en leur donnant de l'argent. Il avait lu dans les livres occidentaux d'étranges conceptions de la Femme et de l'Amour. Il en avait gardé du mépris pour les hommes d'Occident, lui, Oriental jusqu'au bout des ongles, et despote oriental.

Maintenant il se trouvait en face de quelque chose de nouveau : une jeune fille racée, libre et maîtresse d'elle-même, élevée à l'européenne, imprégnée de culture occidentale, capable d'être une associée et une aide et de l'intéresser au-delà du caprice sensuel. Avec cela, douce, parfumée, éveillant les désirs les plus ardents. Ce fut le coup de foudre. Pour la première fois de sa vie, Mustafa Kemal aimait.

Sur ses entrefaites, il apprit que Fikriye revenait à Smyrne et s'irrita. Qu'avait-elle encore à faire avec lui ? Elle devrait savoir qu'il était lassé d'elle. Maintenant, il la détestait parce qu'elle encombrait sa route et il ne permettrait jamais à qui que ce soit d'encombrer sa route. Cependant, elle avait été une amoureuse fidèle et dévouée, il n'avait rien à lui reprocher et elle ne méritait pas de souffrir. Kemal résolut de l'envoyer à Paris ou à Munich avec un portefeuille bien garni, pour y faire une cure de distractions et de plaisirs.

Ceci réglé, il chassa Fikriye de son cerveau et se hâta de revenir à la maison de Bornovo et à Latifa. Elle serait à lui. Il ne pouvait pas l'attendre plus longtemps. Ses refus n'étaient que des ruses de femme. Il la prendrait cette nuit même.

Après le repas du soir, tous les deux montèrent s'asseoir sur la terrasse et regardèrent autour d'eux. Les collines couvertes de jardins en escaliers, séparés par des murs de pierres grises, s'abaissaient doucement jusqu'à la mer. Dans les oliviers et les vignes, les feux du camp commençaient à scintiller.

Au-dessous d'eux s'étendait Smyrne. Les incendies des quartiers chrétiens s'étaient propagés. Ils étaient maîtres de tout un coin de la ville et, dans le crépuscule qui tombait, les flammes rougeoyaient. De temps en temps, une explosion dans un dépôt de munitions ébranlait l'air ; le vent apportait les flammes jusqu'à une maison de bois qui, en un instant, n'était plus que ruine. A la lueur des brasiers, des cadavres que les vagues ballottaient pouvaient se distinguer dans les eaux du port. Sur la mer, au fond du décor les cuirassés venus d'Europe s'alignaient.

Mustafa Kemal dit, le doigt tendu vers l'incendie :

« Cette flamme annonce que la Turquie est débarrassée des traîtres, des chrétiens et des étrangers, que la Turquie est enfin aux Turcs. »

Du jardin venaient les doux bruits de la nuit et la brise chaude leur apportait des parfums de roses et de jasmins.

Brusquement, il prit Latifa dans ses bras, couvrit son visage de baisers et l'entraîna vers la chambre où l'ordonnance avait déjà préparé son lit.

Elle se déroba vivement, s'éloigna et lui dit nettement :

« Vous ne m'avez pas comprise. Je vous aime, mais je ne veux pas être votre maîtresse. Épousez-moi et je suis à vous. »

Il lui répliqua en ricanant :

« Le mariage ! quelques mots vides bredouillés par un prêtre barbu et sale ! Et après ? Vous serez bien avancée. D'ailleurs, j'ai juré de ne pas me marier avant d'avoir accompli mon œuvre en Turquie. Et pour cela, j'ai besoin de vous. J'ai besoin de vous maintenant. »

Elle lui répondit avec fermeté :

« Moi aussi, j'ai juré. Je ne me donnerai qu'à mon mari. Et mon serment est aussi valable que le vôtre. »

Debout, l'un devant l'autre, ils se dévisageaient dans la chambre éclairée par les flammes qui embrasaient les fenêtres et le plafond, elle, hautaine et impérieuse, lui, les mains tendues pour la saisir. Jamais il n'avait été ainsi rebuté. Et cependant, quelque chose dans l'attitude de la jeune fille l'arrêta au moment de la prendre de force. Son despotisme, son orgueil et son égoïsme s'affolèrent de cette résistance. Tout d'un coup, aveuglé de fureur, il sortit de la pièce.

Le matin, il avait quitté la maison. Il était parti pour l'armée.

NEUVIÈME PARTIE

XLII

Pendant plusieurs semaines, Latifa ne reçut aucune nouvelle de lui. Elle l'adorait. Elle aurait donné sa vie pour lui épargner la moindre peine.

Mais, elle avait pris, par son éducation en Angleterre et en France, les façons de voir occidentales suivant lesquelles l'homme doit respecter celle qu'il désire. En gardant son honneur, la femme garde l'amour de l'homme. Mais maintenant elle se demandait si elle n'avait pas eu tort de le laisser partir au risque de le perdre.

Comme les jours passaient sans lui apporter aucun message, elle reprit peu à peu ses anciennes occupations intellectuelles, principalement l'étude des lois et de la littérature françaises. Elle secourait aussi les réfugiés qui campaient par milliers autour de Smyrne.

Pendant ce temps, Mustafa Kemal travaillait durement. Il avait rayé de sa mémoire la maison sur la colline de Bornovo et vivait dans une extrême tension nerveuse ; tantôt il était à Brousse, tantôt il prenait des décisions vitales à Angora. Il dormait mal, s'était remis à boire beaucoup pour se fortifier les nerfs.

Une crise militaire était imminente et il avait à prendre la plus grave décision de sa vie. L'armée grecque, quoique battue, avait pu s'échapper de Smyrne et traverser la mer. Maintenant, avec de fraîches troupes venues d'Athènes, elle se reformait en Thrace, derrière Constantinople.

Mustafa Kemal n'avait pas de bateaux. Il fallait poursuivre l'ennemi par voie de terre. Pour cela, il dépêcha des troupes vers le Nord au-devant de l'armée grecque, pour l'écraser avant qu'elle ne se reformât. Il lui fallait passer par les Dardanelles.

Là, à Chanak, il rencontra un corps d'armée anglais qui refusa de le laisser pénétrer en Europe, et s'interposa entre lui et les Grecs. Le problème était délicat. L'armée grecque se reformait en Thrace ; l'armée turque voulait courir sus aux Grecs, l'armée d'occupation britannique tenait la route et se dressait entre Grecs et Turcs. Mustafa Kemal retourna à Angora et, suivant son habitude, pesa le pour et le contre avant de prendre une décision. Cependant le temps était un facteur vital ; il fallait détruire l'armée grecque avant qu'elle ne se fût reformée et retranchée.

Les Grecs ! Il se chargeait de les mettre en charpie, mais les Anglais ? Ceci était une autre affaire ! Les soldats turcs, bien qu'enorgueillis et surexcités par leur dernière victoire, étaient fatigués, déguenillés, à court de munitions, sans artillerie lourde, sans aucune des machines de guerre modernes. Au contraire les troupes anglaises, déjà acclimatées, bien commandées, retranchées dans de fortes positions, étaient encore soutenues par une flotte de cuirassés armés de canons, par des avions, et derrière elles était toute la puissance de l'Empire britannique.

Si les Anglais voulaient se battre, les Turcs seraient certainement vaincus, mais voulaient-ils se battre ?

Ne bluffaient-ils pas ? Là était la question.

Les officiers français, italiens, disaient qu'ils bluffaient ; les russes aussi mais ceux-ci ne demandaient qu'à susciter des troubles. Cependant, la presse anglaise était déchaînée contre la guerre et contre Lloyd George qui voulait la continuer ; on disait qu'il était sur ses fins et que l'opinion anglaise ne le suivrait pas. Le maître de l'heure était le

général en chef de l'armée anglaise : sir Charles Harington. C'était entre lui et Mustafa Kemal que la partie devait se jouer. Le plus habile et le plus énergique l'emporterait. Maître absolu, dans ses montagnes d'Anatolie, le Gazi avait sous la main une nation excitée par la victoire et soutenue par le sentiment de combattre pour son sol et son existence. A Constantinople, sir Charles Harington ne se sentait pas sur un terrain solide. En principe il commandait l'armée alliée et ses troupes anglaises étaient assez bonnes, mais, ni les Français ni les Italiens ne se tiendraient à ses côtés et pouvait-il même compter sur l'Angleterre ? Aucun grand idéal ne l'étayait. Tout son objectif consistait à tirer lui et l'armée d'une fausse position très embarrassante avec le moins de pertes possible en hommes et en prestige. Et le caractère de chacun des deux commandants convenait aux rôles qu'ils avaient à jouer.

Mustafa Kemal savait ce qu'il voulait et le voulait à tous risques. Il connaissait son adversaire pour l'avoir étudié. Le service d'information turc avait intercepté plusieurs dépêches, lettres et rapports que sir Charles Harington avait adressés à Londres. Les espions turcs à Constantinople le renseignaient minutieusement sur tous ses faits et gestes. Il avait compris que le général en chef anglais était plus diplomate que soldat ; qu'il savait contenter ses troupes, mais n'était pas capable de les galvaniser en cas de besoin. Excellent officier d'État-Major, charmeur, de jolies façons, il n'était ni un joueur ni un meneur en temps de crise, jamais il ne prendrait une grande décision, à grand risque.

Mustafa Kemal reprit espoir. Quelques-uns de ses conseillers l'engageaient à demander la paix tout de suite sans risquer une défaite, mais la majorité le poussait furieusement à attaquer immédiatement, à balayer les Anglais, à marcher sur les Grecs et à les poursuivre jusqu'à Athènes. Mustafa Kemal, sans se laisser impressionner par les défai-

tistes ou par les tranche-montagnes, se fia à la sûreté de son jugement et à son sens exact des valeurs. Finalement il résolut de ne pas demander la paix, car jamais il ne pourrait obtenir les conditions qu'il voulait. Il fallait en dicter les termes et non pas négocier. Persuadé qu'au dernier moment sir Charles Harington faiblirait et le laisserait passer, il résolut de marcher sur l'armée grecque à travers l'armée anglaise. Cependant il voulut d'abord faire un essai et il donna l'ordre à un corps de cavalerie de deux mille hommes de s'avancer vers les lignes anglaises. Ils furent arrêtés énergiquement. L'affaire devenait sérieuse.

Mustafa Kemal résolut de lancer les dés, en se fiant à sa bonne étoile, mais d'abord il « essaierait » encore une ruse de guerre qui pouvait réussir étant donnée la faiblesse de volonté de son adversaire. Il envoya son infanterie vers les lignes anglaises, avec ordre de marcher pacifiquement, les fusils renversés, mais, si cela était possible, de s'engager dans les tranchées en se mêlant aux soldats anglais de façon à rendre la position intenable. Le danger était grand. Des deux côtés les troupes étaient excitées. Un coup de fusil, un ordre mal compris donné par un officier à tête chaude, la bataille s'engageait et c'était la guerre déclarée entre la Turquie et l'Angleterre. Heureusement, aucun coup de fusil ne partit. Les troupes anglaises dans leurs tranchées ne savaient que faire. Les officiers avaient reçu des ordres vagues, faibles compromis, pour arrêter les Turcs sans employer la force, et les Turcs ne voulaient ni s'arrêter ni combattre. La position était devenue critique. En s'infiltrant dans les tranchées, les Turcs étaient arrivés tout près des fils barbelés ; ils s'engageaient dans les chicanes lorsqu'ils reçurent l'ordre de s'arrêter. Un armistice venait d'être conclu. Le Gouvernement français, redoutant qu'un conflit anglo-turc rallumât une guerre européenne, avec la Russie bolchevique alliée à la Turquie, avait envoyé en toute hâte à Mustafa Kemal, un représentant, M. Fran-

Franklin-Bouillon, avec mandat pressant d'arrêter tout risque de conflit. M. Franklin-Bouillon était prêt à promettre à la Turquie tout ce qu'elle voulait au nom des Alliés et aussi au nom de l'Angleterre. Les Alliés prenaient la responsabilité de l'évacuation de la Thrace par l'armée grecque et de la restitution de la Turquie d'Europe aux Turcs. Tout ce que Mustafa Kemal souhaitait.

Mustafa Kemal accueillit ces offres comme s'il faisait aux Alliés une grande faveur en les acceptant. Cependant, il avait maintenant tout ce qu'il avait désiré, l'équivalent d'une grande victoire, alors que pour l'atteindre il lui aurait fallu risquer de perdre cinquante mille hommes et combattre pendant des mois avec de fortes chances d'être battu. Le bluff anglais n'avait pas réussi.

Il ordonna à ses troupes de rester sur le terrain et envoya Ismet à la rencontre de Harington au village de Mudania pour déterminer les termes du traité. Au nom des Alliés, sir Harington promit l'évacuation de la Thrace par les Grecs et ensuite celle de Constantinople et de tous les territoires turcs par les Anglais, les Français et les Italiens.

Mustafa Kemal avait triomphé. La victoire de la Sakkaria avait retourné les cartes ; celle de Smyrne n'avait été qu'un succès apparent, la victoire réelle avait été gagnée sur la Sakkaria et cette victoire-là était la sienne. C'était son courage, son énergie, son habileté et son jugement clair qui avaient fait que sa petite armée, mal nourrie, mal équipée, déguenillée, avait chassé les Grecs, forcé l'Empire britannique à accepter ses conditions et effrayé toute l'Europe. Il allait maintenant dicter les conditions de paix à la Turquie et à l'étranger.

XLIII

Au repos, il laissa sa pensée revenir à Latifa, et à la maison de Bornovo, au milieu des jardins, sur la colline au-dessus de Smyrne.

Toujours secret et renfermé, il n'avait parlé à personne de son aventure manquée. Ses compagnons de débauche, qui croyaient que le Gazi avait inscrit une femme de plus au tableau de ses victimes, en auraient fait des gorges chaudes.

A Chan Kaya, la maison était calme depuis le départ de Fikriye. Celle-ci avait beaucoup pleuré, supplié, s'était accrochée aux genoux de Mustafa quand il lui avait dit qu'elle devait aller se soigner à Munich. Il l'avait traitée doucement et essayé de la consoler en lui donnant beaucoup d'argent. Mais il l'avait laissé partir. Depuis, il avait reçu d'elle plusieurs lettres, sans lui répondre. Cette page de sa vie était maintenant tournée. Il ne voulait plus revoir la jeune femme et déjà l'oubliait.

Sa mère était malade, alitée. Il voulut la prévenir pour savoir comment elle recevrait Latifa, après avoir été si jalouse de Fikriye. Il la trouva bien disposée. Elle l'engagea à se marier et fonder une famille.

Suivant son habitude, il réfléchit encore quelque temps, pesa le pour et le contre, et quand il eut pris sa décision, se lança en avant. Il monta dans sa voiture, et sans dire à personne où il allait, traversa la moitié de la Turquie, arriva à Smyrne, et monta à Bornovo. Latifa était dans les pièces du haut. Il grimpa l'escalier.

« Nous nous marions tout à l'heure, » cria-t-il, sans autre explication, en entrant en coup de vent. Et pour préliminaire, il la prit dans ses bras en lui répétant : « Nous nous marions tout à l'heure, sans cérémonie, sans invitations. »

Il donnait ses ordres en despote. Elle l'avait repoussé. Il avait échoué auprès d'elle. Soit, elle garderait ses scrupules, ses sentiments envers le mariage, mais il imposerait sa volonté et ses façons de faire.

Pendant un moment, la jeune fille demeura interdite par cette arrivée soudaine et la soudaineté de cette proposition. Elle lui demanda ensuite quelques heures de réflexion. Il y consentit avec impatience.

Dès le point du jour, il revint chez elle, lui demanda si elle était prête, l'entraîna au dehors, saisit au passage le premier prêtre qu'il rencontra sur le chemin de la Mosquée et lui ordonna de les marier à l'instant, dans la rue, sans oublier aucune formalité.

Il n'avisa personne. Il voyagea pendant quelques jours avec Latifa, dans les pays dévastés qui entouraient Smyrne. Ses amis ne connurent le mariage du Gazi que lorsqu'il passa une revue en voiture, avec Latifa à ses côtés.

Les uns sourirent ironiquement ; les autres prédirent que le mariage ne tiendrait pas longtemps. De fins politiciens y virent une preuve que le Gazi voulait devenir Sultan et fonder une dynastie. Sa mère et le petit peuple des campagnes de Turquie se réjouirent tout simplement de son bonheur.

DIXIÈME PARTIE

XLIV

Dans le rayonnement de sa gloire, seul, au zénith, Mustafa Kemal, le général victorieux trônait. Une place dangereuse pour un homme vain.

Les Turcs avaient gagné. Les troupes ennemies, anglaises, françaises, italiennes et grecques n'avaient plus de force combative. Leurs chefs se querellaient ; l'Alliance tournait à l'aigre. Les peuples, en Angleterre, en France, en Italie, en Grèce, ne se souciaient pas des événements de Turquie. Ils n'auraient voulu perdre ni un homme ni un cheval, ni même un centime pour faire la guerre contre les Turcs ; ils voulaient la paix à tout prix.

Mustafa Kemal comprit que la seule force effective pendant les négociations était sa petite armée d'une centaine de mille Turcs en haillons, mais décidés à combattre pour leur pays ou à périr. En réalité, il n'y avait plus qu'un noyau de troupes alliées à Constantinople ; elles pouvaient y rester sans inconvénient. Irritantes pour l'amour-propre national, mais totalement impuissantes, gardées par tolérance, elles pouvaient même à la rigueur servir d'otages.

Car, maître de la Thrace, après avoir envoyé Refet en toute hâte pour occuper le territoire évacué par les Grecs, il était en mesure d'enfermer les Alliés dans Constantinople, ou de les en chasser quand il jugerait le moment venu.

Maintenant, il répétait à qui voulait l'entendre les condi-

tions de paix qu'accepterait la Turquie, celles qui avaient été proclamées dans le Pacte National : la Turquie devait être un État libre, souverain dans la limite de ses frontières, et dégagé de toute intervention étrangère.

Un homme de moindre envergure, se laissant griser par le succès, aurait élargi ses ambitions, rêvé de conquêtes fabuleuses. De tous les pays islamiques ou renfermant des populations musulmanes, des Indes, d'Afrique, de Malaisie, de Russie, d'Afghanistan, de Perse, de Chine, et même de la Hongrie chrétienne, il reçut des adresses et des télégrammes de congratulations, des épées d'honneur ; d'un bout à l'autre du monde, les races assujetties entrevoyaient un rayon d'espérance. Tous les peuples hostiles aux gouvernements impérialistes d'Occident avaient les yeux fixés sur lui et attendaient qu'il se levât. Il était le général musulman qui avait arrêté la puissance de l'Europe, l'éperon de leur marche vers la liberté contre les hommes blancs et les chrétiens. Les Soviets le pressaient de s'unir à eux. La Perse et l'Afghanistan lui proposaient des alliances offensives ; les Indiens, les Syriens et les Égyptiens lui demandaient de venir à leur secours. De toutes parts, on le suppliait d'être le champion de l'Orient contre l'Occident.

Mais lui, bien qu'il aimât la gloire et savourât la flatterie, tout en se pavanant au milieu de la scène, gardait la tête froide, le jugement sûr, la clarté de ses vues. Il ne se faisait pas d'illusion, savait trop bien de quoi la Turquie était capable pour pouvoir l'aventurer dans des rêves impérialistes de conquête. L'Empire ottoman était mort, c'était un bon débarras, car il avait sucé la moelle des os des vrais Turcs. Pendant cinq siècles, en Irak, en Arabie et en Afrique, les Turcs avaient donné leurs vies pour les Sultans qui les exploitaient cyniquement. L'expérience était suffisante. Mustafa Kemal ne voulait pas ressusciter l'Empire ottoman.

A ceux qui vinrent lui demander secours, il répondit : « Nous désirons tous que nos frères musulmans vivent librement, mais nous ne pouvons les aider que de nos vœux. »

A l'Assemblée, il déclara : « Je ne crois pas à la possibilité d'une ligue de tous les peuples de l'Islam, ni même d'une ligue de tous les peuples turcs. Chacun de nous a le droit de garder son idéal, mais le Gouvernement doit rester stable, basé sur les faits, avec un seul objectif, celui de sauvegarder la vie et l'indépendance de la nation dans ses frontières naturelles. Nous ne devons nous laisser illusionner ni par les sentiments, ni par les rêveries. Les uns et les autres nous ont coûté assez cher dans le passé. »

Il répondit encore plus nettement aux bolchevistes qui lui avaient envoyé de Moscou une députation conduite par le général ukrainien Frunze. Le Ministre Azerbaïjan donna aux délégués moscovites un grand dîner. Après les rasades, le général Frunze prononça un long discours sur le thème bolcheviste des nations opprimées par les impérialistes occidentaux, et il invita la Turquie à se joindre aux Russes dans l'œuvre de délivrance. Mustafa Kemal se leva et lui répondit brièvement, même sèchement :

« Il n'y a ni oppresseurs, ni opprimés ; il n'y a que des forts, et des faibles qui se laissent opprimer. Les Turcs ne sont pas de ceux-ci. Ils sont capables de se défendre seuls. Que les autres en fassent autant. »

Il ne voulait pas laisser la Turquie partager ces folies et devenir le champion de l'Orient contre l'Occident, ou de l'Islam contre la chrétienté, ou des races assujetties contre leurs maîtres.

Et il disait :

« Nous n'avons qu'un principe de conduite politique : voir toutes les questions au point de vue turc, n'envisager que les intérêts turcs. »

Ainsi voulait-il faire de la Turquie une petite nation compacte et un État prospère dans ses frontières naturelles.

Mais dans ces limites il entendait être le maître ; il croyait que lui seul pouvait créer et organiser cette nouvelle Turquie, et la conduire au succès et à la prospérité.

XLV

Mais les succès militaires, les flatteries, les acclamations des soldats n'empêchaient pas Mustafa Kemal de voir clairement que sauf Ismet, Fevzi et quelques généraux dont il était sûr, groupés autour de lui, les politiciens et ses anciens adversaires n'admettaient pas sa supériorité. Plusieurs d'entr'eux le haïssaient personnellement. Aucun d'eux ne consentait à lui laisser le pouvoir maintenant que l'ennemi était vaincu ; c'était eux désormais qu'il fallait combattre.

Deux fois, l'Assemblée lui avait demandé de revenir à Angora sous prétexte de discuter avec lui la situation et les arrangements à prendre pour la prochaine Conférence de la Paix. Il avait compris que l'Assemblée voulait l'avoir sous la main. Elle lui avait laissé la dictature pendant la crise militaire, mais elle ne voulait pas être maîtrisée par un général victorieux. Il était prêt à la lutte.

Un soir, Halideh Edib lui dit sur son ton paisible habituel :
« Je pense qu'après la paix, Pacha, vous allez vous reposer. Vous avez lutté assez durement pour mériter du repos. »

Mustafa Kemal lui répondit sèchement :

« Me reposer, moi ! Après avoir combattu les Grecs, nous allons nous battre entre nous... nous allons nous dévorer. »

« Et pourquoi ? »

« Parce que mes adversaires l'auront voulu. »

Ses yeux gris s'allumèrent de lueurs :

« Je veux les faire lyncher par le peuple. Ah non ! nous ne nous reposerons pas ! Nous allons nous massacrer. Et

cependant, ajouta-t-il en baissant la voix, lorsque la lutte sera finie, ce ne sera pas drôle. Il faudra trouver un autre divertissement. »

Il écrivit à l'Assemblée qu'il ne pouvait pas aller à Angora parce que ses devoirs militaires le retenaient à Smyrne.

Rauf, le premier ministre, et quelques politiciens vinrent alors le trouver. Que voulait-il ? Quel serait le gouvernement de la nouvelle Turquie ? Il y avait à Angora un gouvernement provisoire effectif ; à Constantinople, un Sultan-Calife, un Grand-Vizir et des Ministres, mais sans aucun pouvoir. L'opinion publique se prononçait en faveur d'un Sultanat constitutionnel avec Mustafa Kemal pour Premier Ministre. Qu'en pensait-il ?

Il garda son secret. Au fond, il n'avait pas l'intention de devenir le Premier Ministre d'un Sultan constitutionnel. Ses projets étaient clairement révolutionnaires. Dès que les étrangers et ennemis auraient quitté la Turquie, le Sultanat et le Califat, toute la défroque de l'ancien Empire ottoman, avec leur vieux cérémonial désuet et absurde, devaient rentrer dans le passé. Il proclamerait la République et sous ce couvert il deviendrait le maître absolu. Puis, il s'occuperait de réformer la Turquie en chaque détail.

Mais pour le moment, il fallait agir avec précaution, en cachant ses intentions... Il ne connaissait pas exactement les forces de l'opposition. L'esprit turc est conservateur et religieux. L'armée lui était loyalement attachée, mais peut-être les soldats ne se prêteraient-ils pas à une attaque contre le Sultan ? Et sans le concours de l'armée, il n'y avait rien à faire...

Rauf le suspectait. Il continua à lui adresser des questions sans se laisser distraire par la discussion des détails de la future Conférence de la Paix. Mustafa Kemal consentit enfin à aller le rejoindre à Angora et à lui exposer ses projets.

Ils se groupèrent devant une table garnie de boissons : il y avait Refet, bavard et remuant comme toujours, agitant ses mains et sa tête, Ali Fouad, de retour d'une mission à Moscou et Rauf. C'étaient les mêmes hommes qui s'étaient réunis auprès de Mustafa Kemal pendant la première conférence, à Amassia en 1919. Alors, il avait besoin d'eux.

Tous les trois étaient des hommes importants ayant accompli de grandes choses. En face d'eux était le Gazi, le visage gris, sinistre, conscient de sa puissance et de son prestige, appuyé sur le succès, dur et fort parce que ni sentimentalité ni scrupule n'altéraient sa volonté ; confiant dans son jugement, son adresse et son étoile, prêt à tous les mensonges pour cacher ses plans, déterminé s'il le fallait à violer la loi pour arriver à ses fins, et à patienter autant qu'il le faudrait pour se servir de n'importe quelle arme, à n'importe quel prix. Quelle différence avec le Mustafa Kemal qui, en 1919, leur demandait secours à Amassia !

Rauf et Refet connaissaient ses projets. Mais tandis qu'autrefois ce n'étaient que les théories d'un combattant acculé au mur, maintenant il avait le pouvoir de les réaliser. Voudrait-il le faire ? Ou bien, comme il arrive souvent, le farouche révolutionnaire ne deviendrait-il pas un sage quand il serait le maître ?

L'avenir en dépendait. Sans perdre de temps, sans finasser davantage, Rauf, attaquant tout de go, lui demanda :

« On dit que vous avez l'intention de détruire le Sultanat et le Califat... Est-ce vrai, Pacha ? »

« J'aimerais que vous me disiez d'abord si vous croyez cela raisonnable », répondit prudemment Mustafa Kemal.

Dès lors, entre ces deux fortes personnalités, toutes les deux mues par leurs grandes ambitions maintenant que le Grec, leur ennemi commun, était vaincu, commençait l'inévitable rivalité : le conservateur contre le révolutionnaire sans loyalisme, le partisan d'un Gouvernement constitu-

tionnel contre le révolutionnaire qui ambitionnait la dictature et voulait détruire l'édifice social afin de le reconstruire à sa guise.

« Mes ancêtres et moi », disait Rauf, nous avons mangé le pain et le sel des Sultans (je ne parle pas de Mehmed, le traître qui trône maintenant à Stamboul ; celui-là il faut le chasser et le remplacer) ; mais je suis, comme tous les vrais Turcs, attaché loyalement à l'institution du Sultanat-Califat. Nous devons défendre la souveraineté. Il faut que dans un État il y ait un homme assez fort pour qu'aucun sujet ne puisse même songer à prendre sa place. » Et en parlant ainsi, il exprimait le sentiment de la Turquie tout entière.

Refet était du même avis. Ali Fouad se déroba sous prétexte qu'il revenait de Moscou et connaissait mal la question. Mustafa Kemal prit un faux-fuyant : il avait compris que son heure n'avait pas encore sonné.

« Je ne vois pas l'utilité de cette discussion », conclut-il.

Et comme Rauf le pressait, il ajouta :

« Je n'ai aucune des intentions que vous me prêtez. D'ailleurs, je pense faire à l'Assemblée une déclaration à ce sujet. »

Les autres, satisfaits, laissèrent tomber la discussion, et tous trois burent joyeusement jusqu'à l'aurore. Le lendemain, Mustafa Kemal parla à l'Assemblée, comme il l'avait promis.

XLVI

Il avait trouvé l'opposition plus forte qu'il ne le supposait et il résolut de ne rien brusquer. Il devait attendre sa chance, ou bien la créer.

Les événements lui vinrent en aide comme toujours. Une semaine après la réunion dans la maison de Refet, les Anglais invitèrent le Sultan à envoyer une délégation à

Lausanne pour discuter les termes du Traité de Paix, et lui demandèrent de transmettre cette invitation à l'Assemblée Nationale d'Angora. C'était une grosse maladresse.

Le résultat fut immédiat. Sauf quelques courtisans, tous les Turcs haïssaient le Sultan, le traître qui avait été le complice des Grecs et des Anglais pour essayer de détruire la Turquie. Mehmed VI et Lloyd George, c'étaient les vrais ennemis de la Nation ! Et Mehmed VI était doublement haï pour avoir voulu trahir le pays.

Le message fut accueilli par des hurlements de fureur. Dans les rues de Constantinople on rossa les partisans du Sultan. Ali Kemal, un journaliste qui le soutenait, fut enlevé dans le principal club de la ville, en plein jour, sous les yeux de la police des Alliés, traîné à Ismid et lapidé. Les serviteurs du Sultan, ses Ministres, le Grand-Vizir lui-même n'osaient plus se montrer dans les rues.

A Angora, les députés clamaient furieusement : Qu'est-ce que ce Gouvernement de Constantinople ? Qu'a-t-il fait pour sauver la Turquie ? Quel droit avait ce vieil idiot suranné de Tewfik Pacha, le Grand-Vizir, de contresigner l'invitation du Gouvernement anglais ? Lui et son Cabinet n'étaient qu'une bande de chiens décrépits qui léchaient le Sultan de Stamboul. Il n'y avait qu'un Gouvernement en Turquie, et c'était eux-mêmes, la Grande Assemblée Nationale.

Mustafa Kemal sentit qu'à tout risque, le moment d'agir était venu. Il pouvait maintenant convaincre l'Assemblée de chasser Mehmed VI, et peut-être d'abolir le Sultanat. Cependant, il ne voulut pas encore attaquer le Califat qui touchait aux plus profondes convictions religieuses du peuple turc. Le terrain n'était pas encore assez sûr sous ses pieds.

Au plus fort des hurlements de l'Assemblée, il monta à la tribune, demanda le silence. Il proposa la séparation du Sultanat et du Califat, l'abolition du Sultanat, et l'ex-

pulsion de Mehmed VI. Malgré leur surexcitation, les députés comprirent que Mustafa Kemal les entraînait à prendre des décisions capitales. Aussitôt ils se calmèrent et commencèrent à discuter froidement sa proposition. Mustafa Kemal s'était maintenant trop avancé pour hésiter. Appuyé par quatre-vingts partisans sûrs, il demanda le vote immédiat. Mais l'Assemblée, effarée, renvoya la motion au Comité Législatif Spécial.

Le Comité Spécial se réunit le jour suivant. Il était composé de légistes et de prêtres. Pendant des heures il discuta la séparation du Sultanat et du Califat. Le président était un prélat à longue barbe, imposant dans sa robe flottante, à plis nobles. Les prêtres barbus se succédèrent à la tribune, alternant avec des légistes bavards. Ils tirèrent de très anciens documents des interprétations savantes du Coran et de la Loi sacrée. Ils citèrent une centaine d'exemples pris dans les histoires des Califes de Bagdad et du Caire. Ainsi, discutant interminablement le sens des mots arabes, coupant les cheveux en quatre, compliquant les phrases les plus simples par des argumentations tortillées, remâchant les mots en guise d'arguments, ils bourdonnèrent pendant des heures et des heures.

Dans un coin, tapi comme un animal sauvage prêt à bondir, silencieux et grinçant des dents, Mustafa Kemal, dans son uniforme gris de général, les écoutait. Tout le Comité lui était hostile. Aucun des orateurs n'avait appuyé sa motion ; il avait perdu la partie, et ne s'y résignait pas. Lui, le Dominateur, le Conquérant, que faisait-il là parmi ces clercs imbéciles qui jouaient avec des mots pour essayer d'étayer des ruines ?

Soudain, il ne fut plus maître de lui, emporté par son tempérament ; tremblant de fureur, montrant les dents, il sauta sur un banc et interrompit la discussion :

« Messieurs, le Sultan ottoman a pris de force le pouvoir

au peuple, et le peuple le lui enlèvera par la force... Le Sultanat doit être séparé du Califat, et disparaître. Que vous le vouliez ou non, il en sera ainsi... Si vous me résistez, vos vies en répondront !... »

Le dictateur ayant ainsi parlé, le vénérable Président se leva et parla à son tour :

« Effendis et Messieurs, dit-il, le Gazi vient de nous exposer la question sous un jour tout nouveau... »

Aussitôt les Membres du Comité, terrifiés devant le danger, se hâtèrent de renvoyer la motion à l'Assemblée avec un avis favorable : le Sultanat serait certainement séparé du Califat, dirent-ils, le Sultanat devait disparaître et le Sultan être expulsé. Ensuite, retroussant leurs longues robes ils se hâtèrent de quitter la salle pour échapper à la bête féroce déchaînée qui menaçait de sauter sur eux.

L'Assemblée se réunit aussitôt pour une dernière discussion. Dès le commencement des débats, Mustafa Kemal se rendit compte que le sentiment de l'Assemblée lui était opposé. Cependant il fallait emporter son vote à tout prix. Il réunit autour de lui, dans un coin de la salle, ses plus dévoués partisans et ordonna à l'Assemblée de voter immédiatement par acclamations. Quelques députés insistèrent pour un vote nominal. Mustafa Kemal s'y refusa. Ses partisans étaient armés, et quelques-uns d'entre eux prêts à l'action ; ils feraient feu s'il leur en donnait l'ordre.

Il dit d'une voix menaçante : « Je suis certain que l'Assemblée acceptera à l'unanimité la proposition du Comité. Il suffira d'un vote à mains levées ». Ses partisans placèrent ostensiblement leurs revolvers sur leurs pupitres.

Le Président, tout en guettant de l'œil Mustafa Kemal, mit la motion au vote ; quelques mains seulement se levèrent : « La motion est votée à l'unanimité, » prononça-t-il. Une douzaine de députés sautèrent sur leurs bancs pour protester. D'autres les huèrent en hurlant : « Assis ! Tai-

sez-vous ! Cochons ! Voyous ! »... et ils se crachèrent au visage.

Ce fut un tohu-bohu général. Mustafa Kemal fit un signe et le Président proclama : « Par un vote unanime de la Grande Assemblée Nationale de Turquie, le Sultanat est aboli. » Il leva la séance. Mustafa Kemal quitta la salle entouré de ses partisans.

La suite ne tarda pas. Cinq jours après, Rauf prit le contrôle de Constantinople par un coup d'État exécuté sous le nez d'Harington et déclara la déchéance du Sultan.

Pendant quelques jours celui-ci se cramponna. Il envoya d'abord un messenger à Harington pour lui demander secours. Ce messenger, le seul homme auquel Mehmed VI se fiât dans son entourage, était le chef d'orchestre du Palais, un vieillard à tête branlante. Il se rendit dans le plus grand secret au quartier général anglais. Il ne portait d'ailleurs aucun écrit, et d'après les instructions du Sultan ne devait parler qu'au Général commandant en chef.

Après l'avoir fait longtemps attendre, Harington consentit à le recevoir. Le vieux chef d'orchestre, tremblant d'émotion et cherchant ses mots, tâtonnait pour expliquer sa mission : « Son Impérial Maître le Sultan implorait la protection du Général anglais et la bienveillance du Gouvernement britannique. Son Impérial Maître était certain que sa vie était menacée... Son Impérial Maître était résolu à quitter la Turquie et le plus tôt serait le mieux. »

Deux jours après, une voiture d'ambulance anglaise était postée auprès d'une petite porte, derrière le Palais. Accompagné de son fils, d'un léger bagage et d'un eunuque portant un sac, Mehmed VI arriva. La matinée était sombre et il brumait légèrement. Une ordonnance anglaise abaissa le marchepied de la voiture d'ambulance. Tenant un parapluie dans sa main gauche crispée, le dernier Sultan

de l'Empire Ottoman, l'Empereur de tous les Turcs, le Grand Seigneur, la Terreur du Monde s'efforça de grimper sur le marchepied de bois. Mais alors, le parapluie se trouva pris dans la portière en sorte qu'il ne put entrer dans la voiture. Le vieil homme fit quelques faibles efforts pour le dégager sans vouloir le fermer à cause de la pluie qui tombait. Il commençait à s'irriter, lorsqu'un officier anglais s'en empara d'autorité, poussa Mehmed et referma la portière. La voiture d'ambulance partit au galop, alla jusqu'au port.

Une chaloupe à vapeur qui attendait à quai conduisit à toute vitesse le Sultan à bord du vaisseau amiral anglais où il fut reçu avec les honneurs qui lui étaient dus.

Mais tout à coup le Sultan s'exclama, courut jusqu'à la passerelle, injuriant l'eunuque qui le suivait en poussant des cris pareils à ceux d'une petite fille... Son sac avait disparu !... Où était-il ? On le retrouva enfin dans la chaloupe. Le Sultan l'ouvrit et en vérifia rapidement le contenu : le sac contenait les tasses à café impériales qui étaient d'or, et quelques bijoux qu'il avait pu rassembler. Avec un soupir de soulagement il s'installa dans sa cabine d'honneur. Une heure après il quittait la Turquie sur un vaisseau de guerre anglais : il n'était plus désormais qu'un flasque vieillard terrifié.

Son neveu, Abdul-Mejid, fut nommé à sa place Calife des Croyants, sans aucun pouvoir temporel.

XLVII

Mustafa Kemal était vainqueur, mais sa victoire ne tenait qu'à un fil. Il se rendait compte qu'il ne la devait qu'à son prestige de général victorieux et à la haine inspirée par Mehmed VI ; pour la conserver, il serait forcé de lutter.

Tous les députés, qu'ils fussent soldats ou qu'ils fussent politiciens, le détestaient. La plupart se méfiaient de lui et le craignaient ; d'autres le haïssaient personnellement. Pour garder le pouvoir il lui faudrait combattre pied à pied. Pendant la guerre contre les étrangers envahisseurs du pays, les députés s'étaient groupés à ses côtés ; maintenant combien peu l'accepteraient pour législateur et même pour chef de parti !

Depuis le départ du Sultan, il n'y avait plus en Turquie de gouvernement légal, et la forme à donner au nouveau régime devait être décidée sans retard. Or le peuple était essentiellement conservateur, et l'Assemblée représentait une sorte de monarchie constitutionnelle. Elle ne souffrirait pas que Mustafa Kemal devînt un dictateur, à la première tentative qu'il ferait elle se dresserait tout entière contre lui. La plus anodine des réformes révolutionnaires qu'il proposerait soulèverait une tempête.

Il avait l'habitude de combiner longuement et de n'agir qu'à coup sûr. Les circonstances l'avaient obligé à presser le mouvement contre le Sultan, et à s'engager avant d'être tout à fait prêt. A présent, il devait temporiser et mûrir son plan. Il avait d'abord pensé à en parler à Rauf, mais ceci signifiait pour le mieux qu'il obtiendrait la direction nominale dans un gouvernement constitutionnel. Ce n'était pas son intention. Il voulait être dictateur.

Pour le moment, il se sentait en force, mais cela ne pouvait pas le mener loin. L'armée lui était encore fidèle, mais bientôt, dans la misère qui suivrait inévitablement la paix, n'oublierait-elle pas les victoires et son général victorieux ? Si la bande de ses « bravi » était toujours prête à appuyer de ses revolvers, il ne pouvait pas continuellement terroriser l'Assemblée par ces procédés. Il fallait en trouver un autre que la violence, créer une machine politique de combat. Elle était déjà à portée de sa main. Les Comités pour la « Renaissance locale » qu'il avait organisés en 1919 avec

Rauf et Refet s'étaient agrandis jusqu'à devenir une organisation qui s'étendait sur tout le pays. Elle était la clef de voûte de l'organisation nationaliste qui avait chassé les Grecs, et mené les Turcs à la victoire.

Cette organisation vivait encore. Elle était essentiellement militaire, inspirée par un patriotisme chauffé à blanc, et Mustafa Kemal, en tant que Général en chef de l'armée, l'avait sous ses ordres. Il résolut de la transformer en une machine politique strictement disciplinée qui, contrôlée par lui, ferait la loi en Turquie. Il l'appellerait le « Parti Populaire ». Ses membres auraient des privilèges spéciaux, c'est-à-dire le gouvernement local et tous les pouvoirs locaux dans leurs districts.

Le Comité du « Parti Populaire », dans chaque village, nommerait le maire, l'azar, le muktar, le prêtre, le maître d'école, la police, les postiers, les balayeurs et la femme de ménage des bureaux du gouvernement. Les Comités seraient entièrement sous sa main, ils dépendraient de ses succès ou de ses échecs.

Après avoir arrêté son plan, il fit une tournée dans le pays. Partout il fut acclamé comme le Gazi, le Libérateur de la Patrie. Le peuple devenait fou d'enthousiasme à la vue de son héros. Il représentait son idéal de législateur, de soldat heureux et d'homme fort. Qu'importe s'il était brutal et vivait mal, on le comprenait et on l'en admirait davantage.

Au cours de son voyage, il s'ingénia à rassembler entre ses mains les rênes de l'organisation. Dans chaque village, il s'arrêtait, convoquait les membres du Comité, les traitait avec déférence, attentif à leurs projets et à leurs requêtes. :

« Gardez bien votre organisation, étendez-la, » leur disait-il. « L'ennemi est chassé, mais la guerre n'est pas finie. Le pays est plein de traîtres. Tenez-vous à mes côtés ; obéissez-moi. Ensemble nous bâtirons la Turquie nouvelle, votre

Turquie. Celle que vous avez gagnée en versant votre sang. Nous la construirons sur des fondations telles qu'elle ne craindra plus aucune attaque des ennemis, ceux du dehors, et ceux de l'intérieur. Vous serez le Parti Populaire. Assemblez autour de vous tous les Turcs loyaux. C'est vous le peuple, c'est le Parti Populaire, qui doit gouverner notre Turquie. »

Il évita de leur parler des grands bouleversements révolutionnaires qu'il préparait, craignant d'inquiéter ces paysans simples, loyaux, essentiellement conservateurs, en attaquant leur religion. Il remit cela à plus tard lorsque le moment et l'occasion seraient venus.

Les Comités se déclarèrent d'accord avec allégresse. Les paysans étaient avec lui jusqu'au dernier ; ils lui juraient fidélité et se pressaient d'entrer dans le « Parti du Peuple » ; or la fidélité des paysans signifie une fidèle armée, si elle est suffisamment récompensée.

Après avoir ainsi établi son ascendant personnel, après s'être assuré de l'amour du peuple, après avoir vivifié son organisation et nommé des représentants, Mustafa Kemal revint à Angora pour affronter ses ennemis.

XLVIII

Il commença l'attaque par une ordonnance abolissant l'immunité personnelle des Membres de l'Assemblée, la fit suivre de l'établissement d'une censure sévère et donna des ordres à la police pour interdire tous les discours en réunion publique.

Les députés repoussèrent furieusement le décret qui touchait à leur immunité, mais ne purent empêcher la création d'une censure sévère et la défense de parler en public. En fait, l'état de guerre existait toujours. La forme de

gouvernement n'était pas déterminée, et cependant Mustafa Kemal avait usurpé tous les pouvoirs d'un dictateur. Les députés comprirent alors la signification de sa dernière tournée, et ce qu'il avait derrière la tête. Assurés qu'il se vengerait de tous ceux qui s'opposeraient à lui quand il jugerait le moment venu d'agir, ils se rendaient compte que pour le moment il n'était pas encore assez sûr de son terrain pour se lancer dans une action violente, mais qu'on ne pourrait plus l'arrêter quand il jugerait le moment opportun.

Ils l'attaquèrent par un autre côté. Mustafa Kemal avait gardé la direction de tous les pourparlers à la Conférence de la Paix. Malgré de nombreuses protestations, il y avait envoyé Ismet comme délégué de la Turquie, en lui donnant personnellement ses instructions. Le cabinet et l'Assemblée avaient été ignorés.

La Conférence s'ouvrit au mois de novembre. Dès l'abord, elle se présenta mal. Lord Curzon dominait les délégations alliées ; lui et Ismet furent tout de suite en désaccord sur tous les points, s'irritant l'un contre l'autre ; Curzon, distant, hautain, jouait au proconsul, qui voulait bien s'abaisser à parler aux Turcs et à leur dicter ses volontés. Ismet frétillait, l'oreille dure et l'intellect obtus. L'un et l'autre également obstinés, ils se querellèrent pendant tout l'hiver, tandis que les autres délégués voltigeaient autour d'eux en s'efforçant de les calmer. Au mois de février la Conférence fut rompue sans aucun résultat, et Ismet partit pour Angora.

Mustafa Kemal attachait une importance capitale au succès de la Conférence. L'insuccès pouvait anéantir tout l'effet de ses victoires militaires. Il partit en hâte pour rencontrer Ismet à Eski Shehir et connaître les dernières nouvelles. Ils revinrent ensemble à Angora. Rauf, le Premier Ministre et la plupart des députés ne vinrent pas l'attendre à la gare comme l'étiquette l'exigeait. Mustafa Kemal, furieux, envoya aussitôt chercher Rauf et lui

demanda une explication. Rauf lui répondit qu'il ne voulait pas aller à la rencontre d'Ismet ; c'était lui le Premier Ministre, et Ismet n'était que son subordonné ; de plus on ne l'avait pas consulté avant d'envoyer Ismet à Lausanne. Enfin Mustafa Kemal n'avait pas le droit d'aller à la rencontre d'Ismet sans en prévenir ses Ministres, avant la décision de l'Assemblée sur les agissements d'Ismet à la Conférence. En guise de protestation, il donna sa démission de Premier Ministre, et, à partir de ce moment, il ne cessa de combattre Ismet et se posa carrément en adversaire de Mustafa Kemal.

L'Assemblée se groupa derrière Rauf. Pendant neuf jours, elle discuta les pourparlers engagés à la Conférence. Revenant sur le passé, elle insinua que Mustafa Kemal avait été bluffé par les Anglais à Mudania, qu'il aurait dû refuser l'armistice, marcher sur Constantinople, poser ses conditions la baïonnette en avant et si c'était nécessaire aller jusqu'à Athènes. Quand à Ismet, ce petit sourd d'Ismet, l'Assemblée lui asséna brutalement qu'il avait manifesté en matière diplomatique toute la stupidité qu'on attendait de lui. Il n'aurait pas fallu l'envoyer à Lausanne, et surtout sans consulter le Parlement qui n'avait pour lui ni considération, ni confiance. Peut-être était-il capable de diriger une armée, — bien qu'il n'eût jamais gagné de bataille, mais au contraire eût laissé prendre Eski Shehir par les Grecs, — comme diplomate, il n'était bon qu'à embrouiller les questions les plus simples. L'Assemblée se disposa à lui adresser un blâme, et à envoyer un autre délégué à la Conférence lorsqu'elle reprendrait ses travaux.

Alors, déployant toute l'astuce et tout le magnétisme dont il était capable, Mustafa Kemal s'efforça d'arrêter le vote de censure. Ismet, quelle que fût sa valeur intellectuelle, était son homme, et il savait qu'il lui obéirait à la lettre. Il fallait qu'il revînt à Lausanne, et cette fois y réussît ; Lausanne devait être un succès, et son succès.

Il tourna plusieurs députés contre Rauf en insinuant qu'il avait donné sa démission par vexation de ne pas avoir été envoyé à Lausanne. A d'autres, il fit des promesses, des menaces, et alerta tous ses partisans. Grâce à lui le vote de censure fut ajourné. Ismet retourna à Lausanne décidé à réussir, sachant qu'un échec causerait la chute de Mustafa Kemal et la sienne.

Pendant ce temps, Mustafa Kemal travaillait nuit et jour à l'organisation du Parti du Peuple. Le temps pressait. Une crise approchait parce que l'Assemblée avait compris quel danger la menaçait. Avec le peuple dans sa main, Mustafa Kemal serait maître absolu. Il fallait se hâter de prévenir cette redoutable éventualité. Dans ce but, l'Assemblée commença par lui adresser une députation pour le requérir de résigner la présidence du parti nouveau, sous prétexte que la constitution lui interdisait d'être à la tête d'un parti politique. Comme chef de l'État il devait rester neutre et en dehors de tous les partis.

Mustafa Kemal rebuta sèchement la députation :

« Je ne suis pas de cet avis, dit-il, vous me reprochez de diriger un parti politique ; or il n'y a qu'un parti politique dans l'État dont l'unité est essentielle. Il ne peut y avoir dans un État aussi uni que le nôtre ni doctrines ni partis opposés. Pour moi, je me fais un honneur de rester le chef du seul parti qui soit, c'est-à-dire le Parti du Peuple, et d'être en même temps le chef de l'État. »

Cette réponse était une provocation à l'Assemblée. Les têtes commencèrent à s'échauffer. Les anciens compagnons de Mustafa Kemal qui l'avaient assisté aux heures noires des quatre dernières années s'écartèrent de lui et se groupèrent autour de Rauf, son adversaire.

Rahmi, Adnan, les quatre grands pachas militaires, Kiazim Kara Bekir, Refet, Ali Fouad et Nureddin, les hommes les plus éminents de la Turquie, s'érigèrent contre lui. Il

restait isolé avec Ismet et Fevzi, son groupe d'amis personnels et de compagnons de beuverie, les premiers éléments du Parti du Peuple, et son prestige personnel sur l'armée et le peuple.

L'Assemblée devint de plus en plus houleuse ; les uns après les autres, les députés allaient se joindre à Rauf, critiquaient ouvertement Mustafa Kemal. Jamais ils ne se prêteraient à une dictature, surtout à la sienne. Ils le connaissaient trop. Un bon général, soit, mais rien de plus ; incapable de gouverner, un homme sans foi, vindicatif, brutal, de mauvaises façons, la tête bourrée d'idées révolutionnaires. Il n'y aurait aucune sécurité sous son gouvernement. D'ailleurs, quelle raison avait-il de vouloir s'emparer du pouvoir ? D'autres n'avaient-ils pas fait autant que lui pour remporter la victoire ? Kiazim Kara Bekir n'avait-il pas anéanti l'Arménie, et obligé la Russie à faire un traité ? Refet et Rauf n'avaient-ils pas organisé le front de Smyrne contre les Grecs, pendant que Mustafa Kemal paradait et bavardait de politique, comme aide-de-camp du Sultan, loin du danger, à Samsun et à Sivas ?

La majorité de Mustafa Kemal fondait à vue d'œil.

Cependant, afin que son nouveau parti ne le vît pas en minorité, il prononça la dissolution de l'Assemblée et ordonna les élections immédiates.

La nouvelle Assemblée fut aussi agitée et hostile que la précédente. Elle refusa de voter sous ses ordres. Quand il lui parlait sur le ton d'un maître d'école qui morigène ses élèves, elle ne l'écoutait pas.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Ses agents lui rapportaient que le Parti du Peuple progressait à pas de géants. Fevzi l'assurait que l'armée était avec lui jusqu'au dernier homme ; aussi longtemps que les soldats auraient leur solde, leur ration et seraient décentement traités, ils ne se soucieraient pas de ses faits et gestes. Ses principaux adversaires,

Rauf, Kiazim Kara Bekir, Ali Fouad et Nureddin avaient quitté Angora. Ismet avait heureusement remporté un brillant succès à la Conférence de la Paix ; les Turcs avaient obtenu à peu près tout ce qu'ils demandaient. Enfin, les derniers soldats ennemis, avec Harington, avaient piteusement quitté Constantinople. Une fois de plus, sur la tête de Mustafa Kemal reposait l'auréole de général victorieux. Il fallait en profiter pour fonder le futur gouvernement de la Turquie avant que l'opposition ne se fortifiât encore. Mustafa Kemal résolut de proclamer la République et d'en être le président et le chef.

Mais il savait que l'Assemblée, si elle était laissée libre de voter à sa guise, ne le suivrait pas. Il fallait la mener, malgré elle, à la remorque. Pour cela, Mustafa Kemal imagina une singulière intrigue politique, il créerait une crise et en profiterait. Sans perdre de temps, il invita ses ministres à dîner dans sa maison de Chan Kaya. On discuta longtemps la constitution future, et surtout l'impossibilité de prolonger le régime actuel d'après lequel les Ministres responsables devant l'Assemblée étaient constamment exposés à la critique et à l'intervention des députés de l'opposition.

« Nous devons montrer à l'Assemblée, » dit Mustafa Kemal, après de nombreuses libations, « que le pays ne peut pas être gouverné de cette façon. C'est à vous, les Ministres, de le conduire, sans que les députés puissent intervenir dans vos décisions. »

Tous furent naturellement de son avis. Tous avaient souffert des critiques constantes et du contrôle des députés.

« Et maintenant, continua-t-il, je désire que vous me donniez demain votre démission. Je demanderai à l'Assemblée de former un nouveau cabinet. Quoi qu'elle vous propose, vous refuserez tous d'accepter aucun ministère, et vous ferez en sorte de prolonger la crise le plus longtemps possible en augmentant toutes les difficultés. Nous verrons

alors dans quel gâchis l'Assemblée pataugera ! Elle sera bientôt trop heureuse de nous retrouver. »

Dès le lendemain, le tour fut joué : le cabinet donna sa démission et l'Assemblée se mit à l'ouvrage pour former un nouveau Ministère. En l'absence de Rauf et des chefs de l'opposition, les députés ne parvenaient pas à s'entendre. Ils s'agitaient dans les couloirs et opinaient bruyamment, ne songeant qu'à leurs amitiés ou à leurs intérêts. Les discussions aboutirent à des querelles et à une mêlée tumultueuse d'où il ne sortit aucun gouvernement.

Deux jours après, Mustafa Kemal donna un autre dîner à quelques amis intimes, dont Ismet, Fethi et Kemalledin. Ils lui racontèrent dans quel désordre siégeait l'Assemblée et comment les députés étaient sur le point d'en venir aux coups.

Mustafa Kemal sourit, ses plans réussissaient. Il dit soudain :

« Le moment est venu de terminer cette comédie. Demain nous proclamerons la République, c'est la seule façon d'en finir. Vous, Fethi, vous continuerez votre jeu d'embrouiller les questions autant que possible, en sorte que les députés se prennent dans leurs filets. Vous, Kemalledin, vous proposerez à l'Assemblée de me charger de débrouiller l'enchevêtrement. »

Après leur départ, jusqu'au point du jour, Ismet et Mustafa Kemal rédigèrent le décret qui devait faire de la Turquie une République.

Les événements se succédèrent suivant le plan convenu. L'Assemblée en était au point mort. Les députés, partagés en petits groupes se lançaient des regards furieux, s'insultaient et allaient se prendre à la gorge. Ils acceptèrent avec soulagement la proposition que leur fit Kemalledin d'appeler à leur secours Mustafa Kemal, et de lui demander de former le nouveau cabinet.

Mustafa Kemal était à Chan Kaya, décidé à ne pas bouger à la première requête de l'Assemblée, et à attendre que les députés, se reconnaissant incapables de constituer un gouvernement, vinssent une seconde fois lui demander secours. Il ne consentit à rentrer en scène qu'à la condition que ses décisions seraient acceptées comme irrévocables.

Après avoir réuni dans le hall de l'Assemblée ceux de ses amis qu'il avait choisis pour former le nouveau cabinet, à l'exclusion rigoureuse des membres de l'opposition, il entra dans la salle, et monta à la tribune. Pendant quelques instants, il promena son regard dur sur les députés rangés à ses pieds. Sur sa figure grise, immobile, implacable, flottait un léger sourire d'ironie. De toute sa puissante personnalité, il dominait les petits hommes qui, tels de pauvres rats, avaient essayé de le mordre. Silencieux, domptés, ils attendaient qu'il parlât. Enfin, il prononça :

« Vous êtes venus me chercher pour vous tirer du gâchis dans lequel vous pataugez. Ce gâchis, c'est votre ouvrage. La crise présente ne provient pas d'une difficulté passagère. Elle est due à une erreur fondamentale dans la forme de notre gouvernement. L'Assemblée est à la fois législative et exécutive. Chacun de vous veut avoir droit de vote sur chacune des décisions du cabinet, celui de mettre son nez dans les bureaux du Gouvernement et de tenir les Ministres sous sa main. Messieurs, aucun homme de valeur ne peut accepter la charge d'un ministère dans de telles conditions. Il est impossible de gouverner ainsi. Ce n'est pas un gouvernement, c'est un chaos. Nous devons changer le régime. Voici ma décision : La Turquie deviendra une République avec un Président. »

L'Assemblée frémit. Les députés avaient demandé à Mustafa Kemal de choisir un nouveau cabinet pour dénouer la crise momentanée. Voilà que soudainement il voulait changer la forme du Gouvernement ! Cependant, comme ils avaient déclaré qu'ils acceptaient ses décisions, ils n'avaient

plus qu'à s'incliner. Malgré l'abstention de 40 % des membres présents, le décret préparé par Mustafa Kemal et Ismet fut voté. La République turque était proclamée et Mustafa Kemal fut élu son premier Président.

Dès lors, Mustafa Kemal devint l'autocrate légal. Il était Président de la République avec le pouvoir de choisir ses Ministres. Il était aussi Président du Conseil, Président de l'Assemblée, Président du Parti du Peuple qui devait bientôt devenir la véritable machine gouvernementale. Il était encore général en chef, et tenait l'armée et le peuple dans ses mains.

Les journaux du Gouvernement (les autres avaient été bâillonnés par la censure !) proclamèrent par des articles dithyrambiques l'avènement de la République turque. En réalité, les paysans et les petits bourgeois s'en souciaient fort peu, c'était seulement un bon sujet de conversation de café. Ils étaient sur le bord de la famine, et ne s'intéressaient qu'aux difficultés de leurs dures existences, à leurs champs, à leurs animaux, à leurs petits commerces, à la malhonnêteté des receveurs d'impôts ; ils s'inquiétaient de savoir si leurs fils, pris par la conscription, leur reviendraient vivants et pourraient les assister dans leur vieillesse, et si leurs filles se mariaient convenablement. Les doléances de leurs femmes sur la cherté de la vie les préoccupaient beaucoup plus que les discussions des députés à l'Assemblée d'Angora. Tant que le pays serait en paix, qu'ils auraient de quoi manger, une maison pour vivre et pour dormir, peu leur importerait que Mustafa Kemal, leur héros, soit Sultan ou Président de la République.

XLIX

Maintenant Mustafa Kemal avait entre les mains presque tout le pouvoir absolu qu'il avait rêvé. Le Parti du Peuple, son arme politique, régnait sur les villes et sur les villages. L'armée était sous ses ordres. Il tenait tous les leviers de commande du Gouvernement. Mais il n'avait pas encore livré le grand combat.

Il n'avait jamais caché à ses amis son intention de déraciner la religion du sol de la Turquie, et en parlait avec une violence éloquente.

Il considérait la religion comme une croûte de lave qui recouvrait en l'étouffant la flamme de l'esprit national. En la brisant, il réveillerait l'énergie volcanique que le peuple turc cachait sous son indolence. La religion empoisonnait la vie politique. Il en purgerait l'État, et alors, il pourrait faire de la Turquie une nation moderne vigoureuse.

« Pendant cinq cents ans, disait-il, les théories et les ordonnances d'un cheik arabe, les interprétations de générations de prêtres paresseux, imbéciles, bons à rien, ont fait le code civil et le code criminel de la Turquie. Ils ont décrété la forme de la constitution, réglé la vie intime des Turcs, leur nourriture, l'heure de leur lever et de leur coucher, la forme de leurs vêtements, le mode d'existence de leurs épouses et ce que leurs enfants doivent apprendre à l'école, leurs habitudes, leurs pensées, toute leur existence intime.

« L'Islam, cette théologie d'un Arabe immoral, est une chose morte ! Bonne peut-être pour des tribus nomades dans le désert, elle ne convient pas à un État moderne qui doit suivre le Progrès. La révélation divine ! Il n'y a pas de Dieu. C'est une des entraves avec lesquelles les prêtres et de mauvais gouvernants ont empêché le développement du

peuple. Un législateur qui a besoin de la religion pour gouverner est un faible. Les faibles ne doivent pas gouverner. »

Et les prêtres ! Comme il les haïssait. Les prêtres, faibles, inutiles, qui suçaient la moelle du peuple. Il les chasserait de leurs mosquées et de leurs monastères, les obligerait à travailler comme les autres hommes. La religion ? Il l'arracherait de la Turquie comme on arrache le lierre parasite qui étouffe les arbres sains.

Tels étaient ses projets révolutionnaires, passionnés, haineux. Mais il ne savait pas encore comment il les réaliserait.

Les Turcs, paysans et petits bourgeois, étaient fortement attachés à leur foi. Essentiellement religieux et conservateurs, ils craignaient et détestaient tous les changements. Excités par leurs prêtres, ils pouvaient devenir fanatiques. Leur religion constituait la trame de leurs existences, la détruire c'était bouleverser leur vie. Consentiraient-ils à ce qu'on touchât à leurs croyances, ou s'insurgeraient-ils pour les défendre ?

Mustafa Kemal, dans l'incertitude, résolut d'agir avec précaution. Quand un journaliste lui demanda si la nouvelle République aurait une foi, il évita de répondre nettement. Lorsqu'il développait ses plans politiques pour l'organisation du Parti du Peuple, il ne faisait aucune mention de la religion. Il ne prononça jamais en public une parole sur ce sujet, résolu à attendre que l'heure eût sonné pour délivrer le peuple de son antique servitude.

L

Mais ses adversaires ne lui en laissèrent pas le loisir. Malgré leur défaite ils ne se résignaient pas à le voir solidement installé dans son triomphe. Parce qu'ils avaient été ses amis, ils le connaissaient à fond. L'affaire n'était pas

un jeu d'enfant, une question parlementaire qui pouvait se résoudre par des parlottes. Ils savaient que lorsque Mustafa Kemal serait affermi au pouvoir, un de ses premiers gestes serait de faire pendre ou d'exiler bon nombre d'entre eux.

Pour prévenir cette éventualité ils commencèrent par faire courir le bruit que Mustafa Kemal avait l'intention de détruire l'Islamisme et d'abolir le Califat. Au cours des derniers mois il avait d'ailleurs plus d'une fois montré son jeu dans la chaleur de la lutte avec ses ennemis politiques. Lorsqu'Abdul Mejid avait été élu Calife, Mustafa Kemal avait interdit les cérémonies habituelles. Quand l'Assemblée commença de discuter les pouvoirs du Calife et essaya de définir sa position, il coupa court aux débats en déclarant « qu'un Calife n'a ni pouvoirs, ni position autres que ceux d'un chef de figuration ». Et lorsqu'Abdul Mejid lui écrivit pour lui demander un supplément de revenus, il lui fit répondre brutalement : « Le Califat n'est plus qu'une relique historique, sans aucune raison d'être. Je considère comme une impertinence que vous osiez correspondre avec l'un de mes secrétaires. »

D'ailleurs, tout le monde connaissait son irrégion, son mépris cynique des convenances, et comment il bafouait les choses sacrées. N'avait-il pas mis à la porte de son bureau le Cheik-ul-Islam, le Grand Prêtre de l'Islam, et lancé le Coran dans son dos ? N'avait-il pas obligé les femmes à sortir sans voiles dans Angora ; ne les avait-il pas encouragées à danser corps à corps avec les étrangers et les chrétiens maudits ? Sa propre épouse se promenait le visage découvert, en vêtements d'homme, et elle excitait les femmes d'Angora à réclamer les mêmes droits que les hommes.

Le bruit commençait à courir que les gouvernants d'Angora étaient des païens maudits. Dans les mosquées et sur les places publiques, pendant les marchés, les derviches et

les hojas prêchaient contre le Gouvernement, dénonçaient Mustafa Kemal, ses sacrilèges, son mépris des choses saintes. Des caricatures et des pamphlets sortirent des monastères et des écoles de derviches.

L'opposition encouragea cette agitation. Ses agents vinrent à Constantinople, et se groupèrent autour du Calife Abdul Mejid. Ils se croyaient là sur un terrain sûr, ne pensant pas que Mustafa Kemal oserait toucher au Califat.

Abdul Mejid n'était pas un intrigant. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, honnête, paisible, tout uni, de bonnes façons, qui avait étudié la peinture, aimait ses livres et son jardin. Depuis sa jeunesse, il vivait avec simplicité dans son palais du Bosphore, et même les mauvaises langues de Stamboul n'avaient pas la moindre histoire scandaleuse à raconter sur lui.

Après la fuite de Mehmed VI, quand il fut élu par l'Assemblée, Calife, Commandeur des Croyants, l'Ombre de Dieu sur la Terre, il prit sa haute charge comme un grand devoir et voulut faire revivre les traditions des grands Sultans-Califes.

Lorsqu'il traversait la Corne d'Or pour aller dire les prières du Vendredi à Sainte-Sophie, au lieu de se servir d'une voiture de louage comme son prédécesseur, il chevauchait un dextrier blanc, avec une escorte de hussards, tel Mahomet le Conquérant, parmi les acclamations de la foule. Lorsqu'il allait prier dans la Grande Mosquée du Sultan, il se faisait conduire sur l'autre rive du Bosphore dans la barque impériale, tirée par quatorze rameurs en costumes splendides, et le peuple enthousiaste se pressait en foule sur le rivage. Il recevait dans son palais les visiteurs, les ambassadeurs et les délégués avec une dignité royale, conscient d'être le chef religieux de cent millions de musulmans. Aussi, bien qu'il n'eût aucune ambition et

ne désirât aucun pouvoir politique, il attirait autour de lui sans le vouloir, comme un aimant, les éléments de mécontentement épars en Turquie. Tous les débris de l'ancien Empire Ottoman, les prêtres, les hojas, les ulemas, les anciens officiers du Palais sans emploi, les habitants de Constantinople qui n'admettaient pas de ne plus être citoyens d'une ville capitale se groupèrent dans son ombre.

Les derniers venus furent les adversaires politiques de Mustafa Kemal, Rauf, Adnan, Refet, et Kiazim Kara Bekir. Leur plan était de faire d'Abdul Mejid le souverain constitutionnel de la Turquie, et de devenir ses ministres. Il était l'homme rêvé : sage, respecté, fidèle à sa parole en sorte qu'on avait confiance en lui. Il maintiendrait la religion comme le pouvoir civil, et cela sans ambition, sans assez de caractère pour entrer en conflit avec ses ministres.

Et Abdul Mejid, malgré tous ses désirs et toutes ses inclinations, se trouva le centre et l'arme de l'opposition contre Mustafa Kemal et le Gouvernement d'Angora. Le duel était déclaré entre l'aristocrate cultivé, courtois, et la bête féroce déchaînée à Angora (1).

(1) Mon exposé des intentions et des actes de Rauf Bey et de ses partisans est basé sur les archives officielles, les discours des Six Jours de Mustafa Kemal, des rapports qui ont été strictement contrôlés par le gouvernement turc, et des conversations avec les partisans du nouveau gouvernement, etc...

Depuis la publication de la première édition du présent ouvrage, j'ai été à même de connaître des témoignages nouveaux qui m'ont montré certaines circonstances politiques sous une autre face.

En toute bonne foi, vis-à-vis de Rauf Bey, Adnan Bey et leurs partisans, je veux établir qu'il est certain que :

a) Rauf Bey et ses partisans furent, jusqu'en 1924, des membres loyaux du Parti du Peuple, sous la présidence de Mustafa Kemal.

A cette date, ils formèrent le Parti Républicain Progressif et s'opposèrent, non pas aux réformes décidées par le Parti du Peuple, mais aux visées dictatoriales de Mustafa Kemal.

b) Bien que par leurs actes, Rauf, Adnan, Refet et Kiazim Kara Bekir eussent incontestablement donné à leurs ennemis et aux profanes l'impression qu'ils soutenaient Abdul Mejid contre Mustafa Kemal, ils étaient, en réalité, décidés à se déclarer pour la République, dès qu'ils en sentiraient l'opportunité. (*Note de l'Auteur.*)

LI

Mustafa Kemal vit le danger. A Constantinople, la ville hostile dont la population le haïssait, un mouvement religieux et monarchique se dessinait contre lui, tandis que dans le pays l'agitation religieuse s'amplifiait. Si les deux courants se réunissaient, il serait balayé. Il se demanda comment il devait procéder : s'il réagissait trop tôt il risquait de mettre le feu à la poudrière et de sauter dans l'explosion. S'il tardait trop, le parti de ses adversaires se fortifierait encore.

Tandis qu'il hésitait, le hasard vint encore une fois à son secours, et encore une fois, ce fut l'Angleterre qui lui fournit l'arme de combat.

Quelqu'un persuada l'Agha Khan et un certain Amir Ali, tous deux musulmans indiens très honorés, d'écrire, au nom des musulmans de l'Inde, une lettre de protestation contre les indignités que subissait le Calife. Ils envoyèrent la lettre aux directeurs de journaux de Constantinople qui la publièrent avant qu'elle ne parvînt au gouvernement d'Angora.

Mustafa Kemal saisit l'occasion. Il fit état, devant l'Assemblée, de la vie que menait l'Agha Khan. Bien qu'il fût un musulman important aux Indes, il habitait l'Angleterre ; vêtu à l'Européenne, propriétaire d'une écurie de courses, il festoyait avec les hommes politiques anglais. Pendant la guerre mondiale, les Anglais avaient fait autour de lui une telle propagande qu'il était maintenant considéré comme le chef des musulmans hindous, on se servait de lui comme d'un contrepoids au Sultan et à l'influence turque, en Orient.

Mustafa Kemal affirma qu'il était un agent secret de l'Angleterre. Dès lors, il était facile de déchaîner l'agitation. L'Angleterre, l'ennemi puissant et rusé qui avait failli

détruire la Turquie en se servant des Grecs, cherchait maintenant à se servir des musulmans indiens et de l'Agha Khan pour soutenir le Calife et diviser les Turcs en deux camps rivaux !

L'Assemblée entra en furie. Les orateurs maudirent les hojas, les prêtres, les chefs de l'opposition, le Califat, le Calife et proposèrent de décréter que toute opposition à la République, toute marque de sympathie au Sultan expulsé, seraient considérées comme trahison et passibles de mort. Quelques députés s'étant aventurés à insinuer que le Califat avait une certaine valeur diplomatique furent réduits au silence par les huées de l'Assemblée.

Dans le calme qui suivit le tumulte, Mustafa Kemal se tourna vers eux : « Ne savez-vous pas, leur dit-il, que c'est pour le Califat, pour l'Islam, pour les prêtres et leur clique que pendant des siècles le paysan turc a combattu jusqu'à la mort, sous toutes les latitudes ? Désormais la Turquie doit vivre pour elle, sans se soucier des Indiens et des Arabes, s'écarter d'eux et se délivrer de la tyrannie de l'Islam, du Califat, qui l'ont sucée à blanc pendant des siècles. »

Il organisa sa propagande dans tout le pays. Les éditeurs des journaux de Constantinople qui avaient publié la lettre de l'Agha Khan furent traduits en justice ; les Comités locaux du Parti du Peuple, les journaux gouvernementaux et les agents du gouvernement diffusèrent partout les comptes-rendus des débats ; les journalistes furent dénoncés publiquement comme traîtres, et agents de la puissante et cynique ennemie de la Turquie, l'Angleterre.

Du coup, l'agitation religieuse qui s'était manifestée contre Mustafa Kemal tomba. La Turquie était en danger : Mustafa Kemal devait la sauver.

Cependant il se demandait encore s'il pouvait agir à coup sûr. Devait-il compter sur l'armée ? Sans elle, il était impuissant. Pour s'en assurer il se rendit aux grandes

manœuvres annuelles dans les environs de Smyrne. Pendant plusieurs jours, il discuta la question avec Fevzi et Ismet, fit des enquêtes discrètes, tâta les sentiments des jeunes officiers et des soldats. Que ferait l'armée s'il chassait le Calife, séparait l'État de la religion, et faisait de la Turquie une République laïque ? Les soldats refuseraient-ils de se tenir à ses côtés ?

Il n'arrivait pas à prendre sa résolution, passait des nuits entières à discourir, envisageant toutes les possibilités, indécis, hésitant, sautant d'un parti à l'autre à travers des torrents de mots. Quelqu'un qui l'aurait vu alors, sans le connaître, l'aurait pris pour un bavard, un moulin à paroles, un pauvre homme sans courage ou sans volonté.

Et tout d'un coup, il résolut. L'armée serait avec lui. Il en était sûr.

Dès lors, aussi silencieux qu'il avait été verbeux, aussi clair dans ses décisions qu'il avait été indécis, aussi violent et fort qu'il avait été faible, il sauta furieusement sur ses adversaires. L'irritation accumulée durant les semaines d'hésitation se transforma en une furie révolutionnaire destructrice.

Il commença par intimider l'opposition. Un député qui avait discoursé contre lui dans l'Assemblée fut assassiné le soir même au seuil de sa demeure. Le Commissaire des Affaires Religieuses avait parlé en faveur du Calife : Mustafa Kemal le menaça de le faire pendre s'il recommençait.

Il somma Rauf de quitter Constantinople et de venir s'expliquer devant le Parti du Peuple. Sous la menace d'être expulsé du Parti et de l'Assemblée, Rauf dut jurer obéissance au Président et aux lois républicaines.

Mustafa Kemal envoya ensuite au Gouverneur de Stamboul l'ordre péremptoire d'interdire tout le cérémonial désuet usité par Abdul Mejid. S'il plaisait au Calife d'aller prier à la mosquée, il n'avait qu'à prendre la vieille voiture de louage utilisée par son prédécesseur, l'escorte de hus-

sards devait être dissoute, la barque impériale mise au rancart. Les émoluments du Calife furent réduits au minimum, et ses fidèles reçurent l'avis salutaire de le quitter au plus vite. Il ne fallait plus de « pape » à Constantinople pour faire opposition au dictateur d'Angora.

Quelques-uns des modérés demandèrent à Mustafa Kemal de prendre lui-même le Califat. Des délégations d'Indiens et d'Égyptiens vinrent aussi l'en prier. Il avait toutes les qualités requises pour occuper cette haute situation : général triomphant, chef d'un peuple musulman libre, il dominait l'Islam de son immense personnalité.

L'offre aurait pu le tenter. Avec un geste d'impatience il refusa. De tête froide, de jugement sûr, il connaissait ses limitations, comme celles du pays. Là était le secret de sa puissance. Il dit aux délégués :

« Vous me demandez d'être votre Calife ? Pouvez-vous m'assurer que mes décisions seront exécutées ? Sinon, voulez-vous qu'on se moque de moi ? »

Sur ce, il leur tourna le dos, brusquement.

A quelques députés qui croyaient que le Califat était une des forces de la Turquie, il fit répondre par Ismet :

« Si les musulmans des autres pays nous ont aidés, ou veulent nous aider encore, ce n'est pas parce que nous gardons le Califat qui est une chose morte ; c'est parce que nous sommes Turcs, et que la Turquie est forte. »

Maintenant, il se sentait prêt. L'Assemblée était excitée ; le peuple et l'armée grondaient contre l'ennemi étranger, et contre le Calife son allié. Mustafa Kemal avait effrayé ses adversaires par sa violence, ils étaient muselés par la nouvelle loi sur la trahison.

Le 3 mars 1924, il présenta à l'Assemblée le décret de sécularisation de l'État et d'expulsion du Calife.

« A tout prix », dit-il aux députés inquiets, « il faut main-

tenir la République. Or elle est menacée. L'Empire Ottoman était un édifice délabré, appuyé sur les fondations croulantes de la religion. La nouvelle République doit être solidement basée, et construite scientifiquement. Il faut que le Calife et tous les débris de la Maison d'Osman disparaissent. Les vieux codes de tribunaux religieux doivent être remplacés par des codes civils modernes et rationnels. A la place des collèges de prêtres, nous aurons des écoles laïques, contrôlées par le Gouvernement. L'État et la religion seront séparés. La République deviendra entièrement laïque. »

Le décret passa sans discussion. En une heure, Mustafa Kemal avait sapé toutes les bases du vieil Empire.

Cette nuit même le Gouverneur de Stamboul reçut l'ordre de faire en sorte que le Calife eût quitté la Turquie avant le lever du jour.

A minuit, le Gouverneur, escorté de policiers et de soldats, sans salamalecs, sans excuses, enfourna dans une automobile le Calife, l'Ombre de Dieu sur la Terre, avec un petit sac de voyage, lui remit un peu d'argent pour son voyage, et lui fit passer la frontière. De là le Calife se dirigea vers la Suisse.

Deux jours après, avec la même brutalité, les princes et les princesses de l'ancien régime furent expédiés à l'étranger comme des colis.

Il n'y eut en Turquie aucune démonstration, ni protestation, ni résistance. Mustafa Kemal avait triomphé.

LII

Il était tout-puissant, mais quand ses mains voulurent saisir le pouvoir qu'il avait tant cherché, les forces lui manquèrent. Cette défaillance fut due en partie à lui-même, en partie aux circonstances.

Il était malade et fatigué. Continuellement ses reins le faisaient souffrir. Pour endormir le mal, il buvait beaucoup d'alcool qui le rendait morose et irritable. Pendant six ans, l'excitation de la lutte l'avait soutenu. A l'heure du succès il tombait à plat. Des accès de dépression le plongèrent au fond du désespoir. Il perdit confiance en lui ; ne croyant plus à sa mission et à son étoile, il disait :

« J'ai chassé l'ennemi, j'ai conquis le sol turc. Ai-je conquis le peuple ? Là est la plus grande difficulté. »

Dans sa vie privée, il ne trouvait ni bonheur ni encouragement. Personne autour de lui à qui il pût se confier, ouvrir son cœur et se soulager de ses anxiétés.

Sa mère était morte. Pendant deux ans, elle avait vécu à Chan Kaya, et dans le dur climat d'Angora, sa belle santé avait commencé à décliner. Latifa l'avait alors gardée à Bornovo, où sa vie s'était terminée. Jusqu'à la fin son fils eut confiance en elle, écouta ses avis sages et simples. D'elle seule il supportait une critique parce qu'il savait qu'elle était la seule qui l'aimât pour lui-même. Elle se souciait peu de ses succès, l'aurait autant aimé s'il avait piteusement échoué. Et maintenant il l'avait perdue !

Et Latifa ? Il avait d'abord vécu avec elle comme dans un paradis pendant les premiers mois de leur union. Il l'aimait à la folie et c'était pour lui un délice continuel de l'avoir auprès de lui. Elle avait fait à son mari une vie d'intérieur ordonnée qui lui plut tout d'abord par sa nouveauté. Mais cela ne dura pas longtemps. Il avait toujours pris les femmes pour des instruments de plaisir et après tout, Latifa n'était qu'une femme comme les autres. Son amour pour elle, qui n'était que du désir, se refroidit bientôt. Et Mustafa Kemal reprenait ses habitudes de garçon. La vie régulière l'ennuyait. Il commençait à s'irriter d'avoir constamment son épouse à ses côtés.

Il avait toujours dit : « Je veux vivre seul, être libre, vivre une vie à moi. »

Il regrettait les longues nuits passées à boire et à fumer en compagnie de filles peintes et de ses compagnons de débauche.

Aucun homme ne peut échapper à sa nature. Son passé le marque d'une façon aussi indélébile que la petite vérole. Au fond, Mustafa Kemal avait des goûts abjects, n'aimait que les ivrognes, les filles, les cartes et la boisson.

De son côté, Latifa, théoriquement émancipée et indépendante, était en réalité aussi jalouse qu'une femme de harem. Elle lui faisait des scènes violentes quand il la trompait, l'empêchait de boire et chassait de la maison ses compagnons de débauche.

De plus, sa famille était venue à Angora. Tous les parents harcelèrent Mustafa Kemal, devinrent un fardeau insupportable par leurs demandes incessantes de places et de faveurs jusqu'à ce que, exaspéré, il les renvoyât à Smyrne après une vive altercation. Latifa ne le lui pardonna pas.

Maintenant, ils se querellaient constamment. Latifa voulait se mêler de politique et exprimait les opinions les plus avancées, prétendant que les femmes eussent les mêmes droits et la même part que les hommes dans le gouvernement.

A mesure que la dictature de Mustafa Kemal devenait plus arbitraire, elle lui reprochait les mesures illégales qu'il prenait constamment, se rangeait au parti de ses adversaires. Peu à peu elle se traça une ligne politique et manifesta des ambitions opposées aux siennes.

Plusieurs fois, elle le critiqua en public.

Mustafa Kemal qui consentait à la laisser présider des meetings féministes, se fâcha tout rouge, lorsqu'elle voulut se mêler de ses affaires.

Ils étaient aussi impérieux l'un que l'autre, aussi volontaires, d'une volonté qui ne fléchissait jamais. Elle avait des réparties aussi vives et aussi mordantes que les siennes. Et pas plus que lui elle ne tolérait la critique. Il n'y avait pas d'enfant pour les rapprocher et les maintenir unis.

Leurs discussions s'envenimèrent. La maison était pleine du bruit des disputes. A bout de patience, un jour, Mustafa Kemal décida que Latifa devait partir immédiatement.

Il ne prit conseil de personne, rédigea et signa lui-même l'acte de divorce, adressa un court message à l'Assemblée, aux journaux et aux ambassades pour leur annoncer cette séparation et ordonna à Latifa de quitter Chan Kaya immédiatement.

Tout de suite, il reprit le cours de ses longues nuits dans les tabagies, avec ses amis les « desperadoes » comme il les nommait.

Il n'eut plus aucune retenue, but plus que jamais, eut des liaisons publiques avec des femmes et avec des hommes. Les jeunes gens l'attiraient. Il fit des avances aux femmes et aux filles de ses partisans. Des hommes mariés éloignèrent leurs épouses d'Angora pour les détourner de son chemin, car le pouvoir avait déchaîné la brute qui sommeillait en lui, le loup gris des steppes de l'Asie Centrale. Son hérité barbare, sauvage, reparaisait.

Au gré de son humeur, il insultait les gens sans se soucier s'il se créait des ennemis. Dans une heure de férocité, il injuria son ami Arif d'une façon si blessante, qu'Arif l'abandonna et alla rejoindre ses adversaires.

Un jour, il reçut la visite d'un pacha important. Ce pacha venait se plaindre des attentions excessives que le Gazi avait pour sa femme. On en jasait. Sans doute pour rien. Mais tout de même, il serait reconnaissant au Gazi de vouloir bien ne pas afficher ainsi en public son épouse.

Pour toute réponse, Mustafa Kemal le fixa durement et lui jeta à la figure :

« Je vous connais bien. Vous avez toujours intrigué contre moi. Je le sais. Moi, j'ai eu votre femme. Je l'ai fait exprès pour vous punir de vos intrigues. »

Et il appela le garde, lui ordonna de chasser le pacha. Tamerlan ou tout autre sauvage chef de horde n'aurait pas mieux fait.

Et Fikriye revint, Fikriye qui avait vécu avec lui si longtemps, jusqu'à ce qu'il l'eût chassée et envoyée à Munich. En vraie Turque, en vraie Orientale, elle lui avait tout donné, trop heureuse d'être foulée aux pieds par le maître qu'elle adorait. Sans Mustafa Kemal, la vie n'était rien pour elle. Elle avait passé deux ans à Munich et maintenant elle revenait à Chan Kaya. Elle implora Mustafa Kemal. Impitoyablement, il la jeta dehors. Et le lendemain elle se tua d'un coup de pistolet. On trouva son corps dans un vallon pierreux derrière la maison. Toute la Turquie s'attendrit sur son destin.

LIII

Mustafa Kemal changea complètement d'attitude et de façon de vivre. Il ne se mêla plus au peuple. On ne le rencontra pas dans les rues, comme jadis, flânant, les mains dans les poches, parlant à tous ceux qu'il rencontrait. Il devint secret, difficile à voir, s'enferma.

Il avait échappé à deux attentats ; une fois à des bombes qui n'avaient heureusement pas éclaté, une autre fois, sa nourriture avait été empoisonnée. Le poison avait failli le tuer. Il était revenu à la vie par un grand effort de volonté, dans une agonie de souffrances.

Il devint extrêmement soupçonneux. Il ne sortait jamais sans être accompagné par sa garde de Lazzes. Des phares étaient installés sur sa maison, et l'ordre était donné de ne laisser approcher personne sans une permission spéciale. Quand il allait de Chan Kaya à Angora, la route, sur le trajet de quatre milles, était bordée de soldats, la baïonnette au

canon. S'il devait faire une visite, ou se rendre dans un restaurant, l'immeuble était préalablement rempli d'agents de police et de détectives en civil. Sauf certains membres du Gouvernement, parmi lesquels Ismet, quelques-uns de ses plus chauds partisans et ses « desperadoes », il ne voyait à peu près personne.

D'ailleurs, il avait toujours été un solitaire, jouant seul son jeu, sans se confier, sans écouter aucun conseil, insultant ceux qui osaient le contredire. Il jugeait les actions humaines à la mesure des plus bas motifs d'intérêt. Extrêmement jaloux, il considérait tout homme de valeur comme dangereux. Critique amer de tous les talents, il prenait un plaisir sauvage à dénigrer les plus beaux caractères et à ricaner des plus belles actions même de ses partisans. Rarement disait-il quelque chose d'agréable ou de généreux sans ajouter un mot qui l'envenimait. Se méfiant de tous, il n'avait pas d'amis. Ses compagnons étaient des hommes abjects qui buvaient, se débauchaient et flattaient sa vanité.

Ismet continuait à lui servir de chien de garde, et Fevzi à s'efforcer de maintenir la fidélité de l'armée. Mais en dehors d'eux et une poignée de députés de troisième ordre, l'écume de l'Assemblée, tous les hommes de valeur qui avaient combattu à ses côtés pendant les jours noirs de la guerre de libération étaient maintenant ses adversaires, tant il s'était chargé d'écarter ceux qui auraient voulu lui rester fidèles.

Et cependant une tempête s'élevait contre lui ; le sol allait lui manquer sous les pieds. Ainsi que le sourd grondement qui annonce l'approche d'un tremblement de terre, la voix du peuple mécontent commençait à se faire entendre. Ismet, Fevzi et ses agents le prévirent.

Les paysans et les petits bourgeois, Turcs paisibles, indolents parce qu'ils ont peu de besoins, courtois et aimables, pouvaient supporter sans se plaindre beaucoup de

privations, à condition toutefois qu'elles ne dépassassent pas une limite qui avait été atteinte.

La Turquie était en ruine ; de vastes contrées avaient été dévastées par les guerres ; partout régnait la pauvreté, et le peuple se demandait pourquoi. Pendant les guerres, on lui avait promis un âge d'or dès qu'il aurait reconquis sa liberté. Durant des années, il avait combattu pour sauver la Turquie, chasser les Grecs et les étrangers, et montrer à l'Angleterre et aux capitalistes de quoi il était capable. Maintenant il était libre et sa condition, au lieu d'être meilleure, était pire, bien pire qu'autrefois sous le vieux régime et le Sultan Abdul Hamid.

A cette époque, un Turc pouvait manger à sa faim et encore trouver assez d'argent pour s'acheter du tabac et du café, des sucreries pour les enfants et, de temps en temps, une parure pour la femme. Le soir, il pouvait se donner le plaisir d'aller s'asseoir sous les arbres de la place, devant la boutique du cafetier, et là, de commenter dignement les nouvelles jusqu'à l'heure d'aller à la mosquée pour la prière du soir.

La vie était alors aisée, agréable et bien ordonnée. Maintenant il était difficile de gagner sa nourriture, les prix des denrées étaient prohibitifs, l'argent rare, et ceux qui en avaient ne trouvaient rien à acheter dans les boutiques vides non seulement d'objets de luxe, mais des marchandises nécessaires. Les enfants étaient en haillons, les femmes devaient se vendre pour avoir de quoi manger. Les impôts n'avaient jamais été si lourds et les receveurs si intransigeants. Tous les jeunes gens avaient été pris par la conscription bien que les guerres fussent terminées. Les fermes et les maisons se dégradaient sans qu'on pût les réparer. Le bétail crevait par manque de fourrage. A la suite de plusieurs années de sécheresse, les céréales avaient déperissé au point qu'il n'y avait plus de grains pour les semences.

La vie quotidienne était devenue une lutte morne pour

ne pas mourir. Toute la Turquie était en cendres ; les villages brûlés, les champs et les vignes saccagés, les routes défoncées. Jamais la pauvreté, le besoin, n'avaient été si grands.

En réalité, après l'intense effort donné pendant la guerre, la réaction inévitable s'était produite et les adversaires de Mustafa Kemal, les politiciens et les prêtres, en profitaient pour attiser le mécontentement.

« Que fait le Gouvernement pour secourir le peuple ? demandaient-ils. Il construit des chemins de fer stratégiques. Il transforme Angora en une grande ville. Il augmente les traitements des fonctionnaires en sorte qu'ils vivent sur la graisse du pays, tout en se querellant, et font des lois pour changer les bonnes vieilles habitudes des ancêtres. A quoi cela a-t-il servi ? Les hommes ne vivent ni de victoires, ni de réformes, ni de proclamations ; ils ont besoin de pain, de graines, de bétail, de moutons, de canaux d'irrigation contre la sécheresse, d'argent pour faire vivre leur ferme ou remplir leurs magasins. C'est ce gouvernement sans Dieu, qui, par ses théories athées et son besoin de tout changer, est la cause de la misère du pays. »

A mesure que le mécontentement augmentait, les adversaires de Mustafa Kemal, à l'Assemblée, s'enhardissaient. Le bruit courait que l'armée se détachait du Dictateur ; que dans plusieurs villages les comités du Parti Populaire avaient été dispersés, que dans d'autres, des paysans avaient refusé de payer les impôts et rossé les receveurs.

Les politiciens qui, pendant un certain temps, n'avaient pas osé lever la tête, critiquaient à haute voix le Gouvernement. Ils attaquaient surtout Ismet, qui était premier ministre depuis son retour de Lausanne. Comme Ismet ne réagissait pas, ils déposèrent une motion de censure générale sur toute l'œuvre du Gouvernement. Les débats se développèrent en violentes attaques contre Ismet, dont les

éclats rejaillirent sur Mustafa Kemal. « Les finances du pays sont dans un désordre criminel, disaient les orateurs les uns après les autres. C'est la faute d'Ismet. »

La livre turque s'effondrait, le crédit du pays disparaissait. Il n'y avait plus de capitaux en Turquie. Ismet ne le voulait pas. Les financiers étrangers étaient les seuls qui eussent de l'argent, mais Ismet refusait de négocier avec eux, les chassait de Turquie comme des malfaiteurs. D'ailleurs personne ne voudrait prêter d'argent à la Turquie tant qu'Ismet serait au pouvoir.

Le grand port de Smyrne était en ruines depuis deux ans et on ne parlait point de le reconstruire. Constantinople avait été délibérément sacrifié, on lui avait opposé Angora, ce qui était une folie. Les nouvelles lois commerciales et les complications accrues des douanes, les lourdes réglementations sur les arrimages et le débarquement des navires arrêtaient tout le commerce. Les rares commerçants qui restaient en Turquie fermaient boutiques. Les monopoles créés par Ismet avaient servi au Gouvernement à acheter ses adversaires.

Ismet, tel un vampire, sucerait le sang de la Turquie jusqu'à ce qu'elle se desséchât et mourût. Il fallait qu'il donnât sa démission, et tout de suite.

Il y avait beaucoup de vrai dans leur attaque. Après tant d'années de guerre, la misère était inévitable, mais Mustafa Kemal l'avait aggravée. Lui et Ismet n'étaient que des soldats sans la moindre connaissance d'économie politique ou de finance. Pendant sa jeunesse, Mustafa Kemal avait lu Jean-Jacques Rousseau et John Stuart Mill, mais il n'avait aucune aptitude, aucun goût pour ces questions. Elles l'ennuyaient. Aussi les laissait-il à Ismet, et Ismet y était encore moins apte que lui et que n'importe quel employé de banque levantin.

Cependant, à Angora, au milieu du désert d'Anatolie,

Ismet trônait dans son fauteuil ministériel, loin de la vie économique du monde, et d'ailleurs enchanté de lui-même et de sa haute compétence. Il avait promis à Mustafa Kemal qu'il prendrait en mains les finances, et avait son bureau à ce Ministère. Il discutait gravement économie politique avec ses subordonnés aussi ignorants que lui. Les Grecs et les Arméniens qui avaient quelque compétence en ces matières étaient partis. Sauf deux ou trois personnages, tels que Javid, le Juif de Salonique, politiquement suspects, aucun Turc n'était capable de remplir les emplois laissés vides par le départ des chrétiens. Cependant Ismet s'entêtait à ne pas vouloir appeler d'expert étranger, à ne pas envoyer de Turcs s'initier en Occident. Il parlait pompeusement des riches manufactures et de l'effort industriel de la Turquie, mais ne faisait aucun travail constructif. Il continuait à décréter, sans se rendre compte de leur portée, des lois si maladroites qu'elles achevèrent de ruiner ce qui restait du commerce turc. Dans sa profonde ignorance, le petit officier d'État-Major sourd était très content de lui ; mais la Turquie périssait.

LIV

La motion de blâme contre Ismet n'avait été repoussée qu'à très peu de voix près. Ismet était furieux et inquiet, d'autant plus que Mustafa Kemal restait à Chan Kaya sans donner signe de vie. L'opposition s'enhardit. Sous la présidence de Rauf, les députés opposants se réunirent à Constantinople dans la maison de Javid, le Juif de Salonique, et formèrent un nouveau parti qu'ils appelèrent « les Républicains progressistes ». Tous ceux qui s'étaient groupés autour du Calife avant son expulsion, et les débris du Comité « Union et Progrès » se joignirent à eux. Ils recru-

tèrent encore plusieurs des anciens partisans de Mustafa Kemal et publièrent le programme du parti : un Gouvernement constitutionnel et la résistance à toute dictature.

Mustafa Kemal continuait à séjourner à Chan Kaya, silencieux, comme étranger à tous ces débats.

Angora n'était alors qu'un grand village délabré, au milieu de plaines nues. Il n'y avait là ni plaisirs, ni même distractions. La vie y était monotone et désagréable, comme les paysages aux alentours.

Pendant les guerres, l'excitation du patriotisme avait soutenu le moral des députés et des officiers. Les guerres finies, ils éprouvèrent vivement le désagrément de leur existence. Habités au confort, à la vie facile de Constantinople, ils n'avaient, à Angora, rien à faire que de la politique. Toute la journée collés l'un à l'autre, ils étaient à bout de nerfs.

Les partisans de Mustafa Kemal lui échappèrent peu à peu. De fait, leur position était fort périlleuse autour d'un dictateur qui ne paraissait se soucier ni de ses adversaires, ni de ses partisans. Fréquemment, des querelles et des rixes éclatèrent dans les rues d'Angora, les hôtels malpropres et les restaurants miteux.

Les députés de l'opposition étaient traités de traîtres et de suppôts du Sultan. Ils répliquèrent en appelant les partisans de Mustafa Kemal une bande de voyous aux gages d'un autocrate.

Dans l'Assemblée, il y eut des scènes violentes ; des revolvers furent tirés. Un certain colonel Halil qui accusait Ismet fut tué en pleine salle d'une balle dans l'estomac à bout portant, devant le Président de l'Assemblée, par un des spadassins du Gazi. Et la police n'osa pas arrêter l'assassin.

Un autre député, Ali Shukri, avait vivement attaqué Mustafa Kemal. C'était un orateur particulièrement violent et vindicatif. Osman Agha, le chef de la garde du corps

lazze, résolu d'en finir avec lui. Cet Osman avait été d'abord un bandit, puis était devenu maire de Kerasund, sur les côtes de la Mer Noire. En 1920, il s'était acquis un renom de férocité pour la façon dont il avait traité les chrétiens. On disait qu'il en avait tué cinq cents, de sang-froid, en revanche des atrocités commises par les Grecs sur les Turcs de Smyrne. Il avait souffert de maladies honteuses qui avaient atteint son cerveau et aboli en lui tout sentiment humain. A Angora, on s'était longtemps scandalisé de voir cette bête féroce à la tête de la garde privée du Président.

On ne sait pas très bien si Mustafa Kemal lui avait donné l'ordre de tuer Ali Shukri. En tous cas, il s'en était chargé.

Après avoir feint de se lier d'amitié avec le député, il l'invita à dîner au mess de la Garde, à Chan Kaya, l'étrangla avec l'aide des Lazzes et fit rouler son corps jusqu'au bas de la colline.

A la découverte du cadavre, une émeute éclata à Angora. L'Assemblée demanda l'arrestation d'Osman. Osman réclama la protection du Gazi, assurant qu'il avait agi sous ses ordres. Mustafa Kemal refusa d'abord de le livrer et ensuite laissa faire la justice.

Osman se barricada dans la caserne de la garde tandis que ses hommes, mutinés, essayaient d'enlever Mustafa Kemal qui put s'échapper au dernier moment par une porte de derrière, sauter dans son automobile et se réfugier à Angora dans sa maison près de la gare. Les Lazzes se ruèrent alors sur leur caserne pour délivrer Osman. Il fallut faire monter des troupes à Chan Kaya et livrer une véritable bataille. Osman fut tué en maudissant Kemal de l'avoir abandonné, et la garde lazze fut licenciée. La nouvelle arriva sur les côtes de la Mer Noire au pays des Lazzes ; et ceux-ci jurèrent vengeance contre Mustafa Kemal. A Angora et dans toute la Turquie, partout où

l'histoire fut connue, les mêmes sentiments d'indignation se manifestèrent contre le Gazi.

Il essaya alors des compromis, abolit la dîme qui pesait lourdement sur les paysans, espérant ainsi leur plaire, mais ce palliatif se fit à peine sentir dans la misère qui sévissait. Il se décida enfin à congédier Ismet et à nommer Fethi premier ministre.

De fait, il commençait à être lassé d'Ismet. Le petit homme était devenu de plus en plus solennel et irritable, et s'était rendu très impopulaire dans l'Assemblée, comme naguère dans l'armée. Raidi dans sa petite taille, il prétendait mener les députés et les ministres avec une baguette de fer. Complètement ignorant en matières financières et aussi incompetent en politique, il prétendait maintenant se mêler de la vie privée de Mustafa Kemal. Plusieurs fois, il avait blâmé ses partisans et manifesté son dégoût des « desperadoes ». Dans plusieurs occasions, il avait pris parti avec Latifa contre lui. Étant donnés tous les troubles dans le pays un changement serait bon. Fethi, toujours aimable et conciliant, un peu timide, était aimé de tous.

Mais les membres de l'opposition n'acceptèrent pas la nomination de Fethi comme un essai de conciliation ; ils la prirent pour une victoire remportée par eux et ils s'attaquèrent à Mustafa Kemal lui-même. Déterminés à le renverser et ensuite à se partager le gouvernement, ils proposèrent un décret pour réduire les pouvoirs du Président. La discussion fut très violente et le décret rejeté à une faible majorité.

L'heure était critique pour Mustafa Kemal. Tout le pays était sous la réaction de l'après-guerre et plein de ressentiment. Les Lazzes étaient prêts à se révolter, le Parti du Peuple perdait sa discipline. Plusieurs des plus chauds partisans du Gazi, pensant que le vent avait tourné, l'abandonnèrent et rejoignirent Rauf.

« Il est fini, il est foutu, hors du jeu », dit une de ses

femmes en ricanant. Elle le quitta, fit ses malles et retourna à Constantinople.

Il ne pouvait pas davantage compter sur l'armée. Dans les provinces de l'Est, les prêtres prêchaient une croisade contre lui. Les Nestoriens s'étaient mutinés et l'Angleterre avait envoyé un ultimatum, relatif à la possession de Mossoul, qui atteignait les bases de son prestige.

LV

Dans sa maison de Chan Kaya, Mustafa Kemal, malade, fatigué, abruti par la débauche et la boisson, ne réagissait pas. Attaqué par l'opinion publique, abandonné par ses amis et battu en brèche par ses ennemis il sentait le pouvoir lui glisser des mains et déjà n'était plus qu'un homme du passé. Ses adversaires se disaient maintenant certains de l'« avoir ».

Soudain, les tribus kurdes qui vivaient haut dans les montagnes à la frontière de Perse se révoltèrent. Sheik Saïd, le chef héréditaire des Derviches Naksibendi, leva l'étendard au cri de guerre : « A bas la République des Infidèles d'Angora... Vive le Sultan-Calife ! »

Les Kurdes sont des montagnards primitifs sauvages et fanatiquement religieux. Conduits par leurs prêtres, derrière la bannière verte du Prophète, ils se mirent en route pour aller au secours de l'Islam et détruire les Turcs infidèles. En deux mois, ils avaient balayé les provinces de Kharput et de Marmuriet-el-Aziz, chassé les garnisons turques, et maintenant ils s'approchaient de la grande ville de Diarbekir. Tout le Kurdistan se révolta et menaçait les provinces de l'Est. La jeune Turquie branlait sur ses bases. L'État et la Nation couraient un danger de mort.

Alors brusquement Mustafa Kemal sortit de sa torpeur, et repoussa du pied femmes et bouteilles. Le danger, et la nécessité d'agir opéraient sur lui comme un appel de trompette. Maintenant il fallait combattre et manœuvrer des soldats : toute l'énergie latente de l'homme se réveillait.

Il secoua sa léthargie et aussitôt rentra dans l'action, appela la nation aux armes : « La Turquie est en danger... L'Angleterre, derrière les Kurdes, leur fournit de l'argent et des armes. »

Les Turcs sautèrent sur leurs fusils ; l'opposition politique et la résistance religieuse disparurent dans une flamme de patriotisme. De toutes les parties de la Turquie, de toutes les classes d'hommes et de femmes, on accourut ou l'on télégraphia pour promettre des secours et faire des déclarations de loyauté. La patrie était en danger... Seul, le Gazi pouvait la sauver !

Une fois de plus, Mustafa Kemal était le maître, ordonnant, contrôlant, dirigeant. Il lança ses troupes en avant et deux mois après il avait écrasé la révolte. Alors, il prit en main le fouet. Le Kurdistan fut dévasté par le feu et passé au fil de l'épée ; les hommes torturés et tués ; les villages brûlés ; les moissons arrachées ; les femmes et les enfants enlevés ou mis à mort. Les Turcs de Mustafa Kemal massacraient les Kurdes aussi féroce ment que les Turcs du Sultan avaient massacré les Grecs, les Arméniens et les Bulgares.

Mustafa Kemal envoya ensuite à Diarbekir des tribunaux militaires qu'il appela « les Tribunaux de l'Indépendance ». Par leurs soins des milliers d'hommes furent pendus, exilés ou emprisonnés avec une promptitude militaire. Le dernier fut Sheik Saïd, le chef de la révolte. Après sa condamnation il se tourna vers le Président du Tribunal : « Je ne te hais pas, mais Dieu vous maudira, toi et ton Maître. Nous nous retrouverons devant lui au jour du jugement et alors nous réglerons notre compte. »

Le Président sourit doucement. Il s'appelait Ali. On l'avait surnommé Ali le Chauve. Il était célèbre par le gentil sourire avec lequel il envoyait les accusés à la potence. Il représentait parfaitement le type des assistants de Mustafa Kemal. Sans foi ni loi, libre-penseur et matérialiste, il avait cependant du patriotisme et croyait pendre ses adversaires pour la grandeur de la Turquie.

Les Kurdes moururent pour leur pays, mais surtout pour leur religion et leur foi. Ces grands idéaux sont indestructibles, tels l'acier que le feu ne peut qu'affiner. Jamais la matière n'a triomphé de l'esprit.

Ali le Chauve fit signe au bourreau de continuer sa besogne. « Le jour du Jugement ! »... il haussa les épaules et s'amusa à voir le Kurde se trémousser au bout de la corde avant de mourir. Alors il courut au bureau du télégraphe et cabla à Mustafa Kemal que le Sheik Saïd était mort et la révolte anéantie.

LVI

Dès lors, Mustafa Kemal était libre de se retourner contre les Turcs et ses ennemis politiques. Il considérait toute opposition, petite ou grande, publique ou privée, comme une offense personnelle. Il ne savait ni oublier, ni pardonner. Il aurait sa revanche.

Il convoqua l'Assemblée et monta à la tribune. Là, il se retrouva lui-même ; c'était une résurrection. Au lieu de la diction monotone, voilée, qui rendait sa conversation familière ennuyeuse, il parla d'une voix claironnante, manœuvrant à sa guise ceux qui l'écoutaient, tantôt les fouettant de sa colère, tantôt jouant de leur patriotisme jusqu'à ce qu'il les eût tous en main comme un seul homme.

Alors, il accusa les meneurs de l'opposition, spécialement

Rauf et les quatre Pachas militaires. Contre eux il n'avait qu'une preuve ; c'était une lettre de Kiazim Kara Bekir à Sheik Saïd, une seule lettre en vérité, mais combien d'autres avaient pu être échangées entre le général turc et le Kurde rebelle. Brandissant la lettre accusatrice il rappela à l'Assemblée que deux mois avant que la révolte n'éclatât, Kiazim Kara Bekir et Ali Fouad avaient résigné leur commandement, le commandement des troupes qui devaient combattre les Kurdes ! Ils avaient abandonné leurs postes, étaient revenus à l'Assemblée, et sous la conduite de Rauf avaient mené avec l'opposition une violente attaque contre le Gouvernement. Que le Gouvernement eût été surpris par la révolte kurde, sans préparation suffisante, ils en étaient responsables. Mais le pire, c'est que l'Angleterre était derrière eux. Continuellement elle s'était servie des Kurdes contre la Turquie. Pendant la guerre mondiale, elle avait envoyé dans le Kurdistan ses agents les plus actifs, Lawrence et Noel, pour inciter les Kurdes à poignarder la Turquie dans le dos. Par le Traité de Sèvres, elle leur avait promis l'Indépendance. Ses agents parcouraient le pays, armant et excitant les tribus. Et cela parce que l'Angleterre voulait avoir Mossoul et son pétrole. Les Kurdes tenaient les clefs de Mossoul et de l'Irak, et l'Angleterre voulait les pousser à attaquer la Turquie dans le dos pour l'obliger à abandonner Mossoul. Sheik Saïd n'avait-il pas pour but de soutenir le Sultan-Calife, le traître Vahed-ed-Din. Tous les députés connaissaient les rapports constants qu'il y avait entre l'Angleterre et ce vieux crapaud.

Les meneurs de l'opposition s'étaient joints à cette bande de brigands pour combattre la République et détruire la Turquie nouvelle. Traîtreusement, ils avaient travaillé dans tout le pays et soulevé la population. Maintenant les Kurdes étaient battus, mais la Turquie était encore en danger et ce danger venait de l'intérieur : c'était un poison dont il fallait la purger.

Il y avait beaucoup de fantasmagories dans ces accusations appuyées sur des preuves extrêmement faibles ; mais elles suffirent pour convaincre les députés, étant données l'effervescence du moment et la personnalité de Mustafa Kemal.

Ils se mirent à la chasse aux traîtres ; le parti de l'opposition fut brisé et dispersé.

Plusieurs de ses chefs, tels que Rauf, Rahmi, Adnan et Halideh Edib avaient déjà quitté le pays. Sur la demande de Mustafa Kemal, l'Assemblée, par un Décret de la Loi et de l'Ordre, suspendit la constitution et lui donna pleins pouvoirs dictatoriaux pour sauver le pays. L'immunité parlementaire fut levée ; la presse strictement censurée ; tout geste ou mot de critique contre le gouvernement était considéré comme un acte de trahison ; les Tribunaux de l'Indépendance furent mis en œuvre pour nettoyer le pays promptement.

Mustafa Kemal voulait faire arrêter et traduire devant ces tribunaux les chefs de l'opposition, mais Fethi, le Premier Ministre, les autres membres du Cabinet et bon nombre de ses partisans ne partageaient pas cette opinion ; plusieurs des membres de l'opposition étaient de leurs amis, plusieurs, tels que Rauf, Ali Fouad, et Kiazim Kara Bekir, étaient des hommes courageux qui avaient rendu de grands services au pays ; les preuves qu'ils eussent prémédité une trahison, suffisantes pour une manœuvre parlementaire, s'effondreraient devant un tribunal ; il serait maladroit de pousser l'affaire jusque-là.

Mustafa Kemal réunit le Comité Central du Parti du Peuple et lui posa la question. Le Comité se divisa et la discussion aboutit à une violente querelle, revolvers brandis. Fethi fut qualifié par certains de traître et blâmé pour sa faiblesse d'avoir laissé l'opposition s'échapper, mais il garda de nombreux partisans. Mustafa Kemal comprit que pour le moment il ne pouvait ni mettre en accusation,

ni prendre à la gorge ses adversaires sans diviser son parti. Il fallait attendre une meilleure occasion. Mais il ne voulut pas laisser aller les événements ni prendre de demi-mesures. Sans tergiverser davantage il se débarrassa du faible Fethi et rappela au fauteuil de Premier Ministre Ismet, le rigide, l'impitoyable petit officier d'État-major, son « martinet ».

Les meneurs avaient pu cette fois se tirer d'affaire, mais leurs « seconds » paieraient pour eux. Il déchaîna les Tribunaux de l'Indépendance qui étrillèrent la Turquie, instituèrent un régime de terreur et d'assises sanglantes. Pour un mot imprudent, un soupçon de critique, un refus de se plier à quelque règlement sans importance, ils envoyaient les accusés à la potence. Et si leur zèle paraissait fléchir, Mustafa Kemal l'activait par des menaces. Le pouvoir absolu avait déchaîné la bête féroce en lui. Le Loup Gris d'Angora attaquait partout. Par la prison, la torture, la potence, le sang et la terreur, il imprima sa griffe sur la Turquie.

LVII

Forcé d'attendre son heure, il restait aussi déterminé que jamais à prendre à la gorge ses adversaires. Conspirateur-né, il connaissait la mentalité des conspirateurs. Au « Vatan », au « Comité Union et Progrès », il avait appris le jeu des révolutions et des contre-révolutions ; il savait qu'il n'avait arrêté que de justesse la dernière attaque et croyait que s'il avait été vaincu, la Nouvelle Turquie aurait péri avec lui. Méprisant les hommes et se méfiant de tous, il gardait une croyance fanatique, une foi active, en cette personnalité indéfinissable, le peuple turc, et en la mission qu'il avait d'en faire une grande nation.

Il était devenu un fanatique de sa mission et aussi un fanatique de lui-même : « Je suis la Turquie », pensait-il ;

« Me détruire, c'est détruire la Turquie ! » C'était tout juste s'il ne pensait pas : « Je suis le fils de Dieu. »

Aussi résolut-il de prévenir à tout prix les possibilités d'une contre-révolution. Il connaissait toutes les cartes du jeu révolutionnaire ; la Turquie ne s'était pas modifiée depuis son avènement au pouvoir. Il n'y a pas en Turquie de classe moyenne, instruite, éduquée, mais seulement quelques hommes de valeur, et une masse ignorante, simple d'esprit, soumise, capable de supporter sans se plaindre les pires adversités. Mais sans être révolutionnaire d'instinct ou d'impulsion, comme l'Espagnol ou l'Irlandais, le Turc se laisse aisément influencer par des meneurs habiles qu'il suit alors aveuglément. La première chose à faire était de rassembler et de museler les meneurs.

Le danger pour lui ne venait pas du peuple mais seulement de ses grands adversaires. Si les flasques hésitations de Fethi ne l'avaient arrêté, il les aurait depuis longtemps mis en accusation et fait pendre, avec ou sans preuves.

Car si Rauf et deux ou trois de ses amis s'étaient enfuis comme des roquets, les autres, certainement, travaillaient souterrainement contre lui. Pendant les derniers mois, des sociétés secrètes s'étaient formées dans toutes les grandes villes et particulièrement à Constantinople. Les comités de l'ancien parti « Union et Progrès » avaient été réorganisés ; les vieilles bandes étaient à l'œuvre.

Il était certain que derrière elles il y avait Javid, le Juif de Salonique, l'âme damnée d'Enver et de Talat, l'ancien trésorier du Comité « Union et Progrès ». Ce petit Juif gras, entouré de ses amis les francs-maçons d'Orient, en contact avec la haute finance internationale, était le véritable animateur de l'opposition. C'était lui qu'il fallait d'abord frapper.

Tous ces gens croyaient que Mustafa Kemal était fini : le bourreau se chargerait de les détromper ; tous iraient à la potence, et Javid l'un des premiers ; mais pour le moment

il fallait encore marcher lentement, patienter, en guettant l'occasion.

Dissimulant sa fureur et ses projets sous la grisaille de son masque impassible, Mustafa Kemal retourna à Chan Kaya, et feignit d'avoir renoncé à ses velléités de poursuivre les meneurs de l'opposition. Mais il travaillait en sourdine ; le maître-conspirateur savait attendre, et sans répit, dans la persistance de sa haine, il dressait ses plans. Un vaste réseau de police secrète, d'espions, d'agents-provocateurs, couvrait la Turquie ; c'était l'héritage du Sultan que Mustafa Kemal avait recueilli et développé.

Il ordonna à ce service clandestin de redoubler d'activité ; il voulait des preuves contre ses ennemis, et des preuves, il fallait en trouver. Telle une araignée grise venimeuse, au centre de sa toile, sans répit il guettait sa proie. Le hasard ne tarda pas à le servir. Il avait annoncé qu'il allait faire à Smyrne un voyage officiel, lorsque, deux jours avant son départ, la police arrêta trois individus suspects. Elle découvrit qu'ils avaient préparé des bombes pour les lancer d'une fenêtre au passage du dictateur ; elle trouva aussi tout un plan d'assassinat du Gazi et plusieurs lettres qui inculpaient un député de l'opposition, un certain Saïd Hurshid.

Aussitôt Mustafa Kemal leva le bras pour frapper. Par la torture, la bastonnade, tous les moyens à sa disposition, la police réunit assez de preuves pour incriminer les chefs de l'opposition, les quatre pachas militaires, plusieurs membres de l'ancien Comité « Union et Progrès », et particulièrement de la coterie d'Enver.

Aussitôt elle se mit à l'ouvrage ; tous les membres actifs de l'opposition furent arrêtés, et un Tribunal de l'Indépendance formé pour les juger. « Cette fois il faut en finir ! », disait Mustafa Kemal en grinçant des dents.

Le procès fut partagé en deux sessions ; la première se tint à Smyrne pour juger les accusés de moindre importance. Sans se préoccuper de procédure, le tribunal les condamna tous à être pendus. Les arrêts de mort furent envoyés à Mustafa Kemal dans sa maison de Chan Kaya pour qu'il les signât. Il s'assit devant sa petite table d'où il voyait les plaines et Angora sur la colline nue.

Parmi les arrêts de mort, il y avait celui d'Arif. Après sa querelle avec Mustafa Kemal, Arif s'était joint à l'opposition ; Arif, son seul ami, qui avait loyalement combattu à ses côtés pendant les dures journées de la guerre d'Indépendance, à Samsun, à Amassia, à Erzeroum où ils avaient été condamnés à mort par le Sultan, et sur la Sakkaria ; Arif qui, si souvent, avait joué et s'était enivré avec lui dans ce même bureau, le seul homme auquel il eût ouvert son cœur, et montré le fond de ses pensées.

Un témoin oculaire raconte que lorsque le Gazi trouva dans le dossier, parmi les arrêts de mort, celui d'Arif, son masque gris demeura impassible. Il ne fit aucune remarque, n'hésita pas. Comme à ce moment il fumait, il posa sa cigarette sur le bord du cendrier, signa l'arrêt de mort d'Arif comme s'il s'était agi de quelque note administrative et passa au suivant. Ni souvenirs, ni sentiments ne pouvaient altérer sa volonté.

LVIII

La seconde session du procès se tint à Angora. Mustafa Kemal voulut en faire une manifestation politique à la façon des bolchevistes russes. Tous les meneurs de l'opposition étaient dans le box des accusés, excepté ceux qui avaient pu quitter la Turquie, comme Rauf et Rahmi, et qui furent condamnés à mort par défaut.

Le Président de la Cour était Ali le Chauve, le juge-bourreau. Il avait l'apparence d'un aimable vieux monsieur, avec la dignité d'un patriarche. En réalité c'était un vieux coquin, scandaleux et sanguinaire qui se vantait d'avoir pendu plus de Turcs que quiconque depuis l'exécution des sept mille Janissaires par Mahmoud II. Il était assisté par un autre Ali, un voyou grossier et vantard, et par un accusateur public. Tous les trois appartenaient à la bande des « desperadoes » de Mustafa Kemal et avaient reçu l'ordre de faire pendre les accusés.

Ali le Chauve conduisit les débats sans aucun souci de justice. Les accusés ne furent pas autorisés à se concerter avec leurs avocats et grossièrement insultés. Avant que les défenseurs n'eussent commencé leurs plaidoiries, Ali le Chauve avait déclaré aux journalistes que les accusés étaient coupables, et les potences dressées. Il était certain qu'ils avaient fait une opposition violente au dictateur et que, si celui-ci avait été tué, ils se seraient emparés du pouvoir. Mais il était parfaitement clair qu'ils n'avaient pris aucune part dans le complot dont ils étaient accusés. Le thème de l'accusation consista en une revue de l'histoire de la Turquie depuis vingt ans, aux fins de démontrer comment Enver, Talat et ceux de leurs amis qui étaient dans le box, Javid surtout, après s'être emparés du pouvoir, avaient fait alliance avec l'Allemagne et entraîné la Turquie dans la guerre mondiale où elle avait failli périr ; comment à l'Armistice ils l'avaient abandonnée et s'étaient enfuis de Turquie pour sauver leurs peaux, tandis que le Gazi demeurait à son poste pour faire face à l'ennemi victorieux. Et cependant, ils lui avaient fait opposition pour contre-carrier son grand œuvre !

L'un après l'autre, les deux juges, Ali le Chauve et l'autre Ali, prononcèrent des harangues enflammées pour célébrer les vertus du Gazi, sa prévoyance divine, son admirable patriotisme, son génie suprême, la noblesse de son carac-

tère et son étonnant courage. Ils conclurent en l'opposant aux infâmes malfaiteurs qui avaient eu l'ignominie de s'opposer à ses plans sublimes.

Le Tribunal fit bien son métier ; les journaux publièrent la procédure ; ils portèrent Mustafa Kemal aux nues, et flétrirent les accusés des noms de traîtres et de lâches. Les quatre pachas militaires furent traînés dans la boue, vilipendés et déshonorés ; discrédités devant l'armée, ils n'avaient plus qu'à se retirer de la vie publique. Alors, pour montrer le noble caractère et le grand cœur du Gazi, Ali le Chauve feignit de les gracier.

Avec un doux sourire il condamna les autres à mort.

LIX

Ali le Chauve s'empressa de porter les arrêts de mort à Chan Kaya. Mustafa Kemal les attendait avec impatience. Plus que jamais il était certain que les condamnés étaient des hommes dangereux. Dès le commencement du procès, des efforts avaient été faits de plusieurs côtés pour obtenir leur acquittement. Les puissantes organisations israélites établies à New-York, à Paris et à Berlin, avaient envoyé à Angora des lettres et des télégrammes implorant la clémence du Tribunal. Plusieurs groupes financiers, particulièrement les banques Rothschild à Vienne et à Londres, avaient payé des campagnes de presse dans les plus grands journaux et exercé des pressions sur les gouvernements anglais et français pour sauver le Juif Javid. De Paris, Sarraut, un des chefs du Grand-Orient, était venu à Angora pour adresser un appel pressant au franc-maçon Mustafa Kemal. Toutes les forces que le Gazi redoutait avaient montré leur ombre derrière les conspirateurs. Elles n'étaient arrivées qu'à intensifier encore sa volonté. Les condamnés

devaient être pendus et immédiatement. Il signa les ordres d'exécution. Conduits le jour même à Angora, ses adversaires seraient mis à mort dans la nuit. Et cette nuit-là, Mustafa Kemal voulut donner un grand bal à Chan Kaya. Ali le Chauve, les juges, les ministres, les ambassadeurs étrangers, tous les notables d'Angora et les plus jolies femmes de la ville avaient été invités par téléphone ou par message. La convocation était pressante, un ordre plutôt qu'une invitation. Cette nuit-là le « Tout Angora » devait célébrer le triomphe du Dictateur.

Le bal commença tranquillement. La plupart des invités étaient arrivés, lorsque Mustafa Kemal, en habit impeccable, coupé par un tailleur anglais, fit son entrée avec Kiazim Pacha, le président de l'Assemblée, un petit homme débile, l'air maladif. Le Gazi resta debout, dans un coin et se mit à causer avec un diplomate.

Les invités modelèrent aussitôt leur attitude sur celle du Dictateur, baissant le ton des conversations, arrêtant les danses de crainte de ne pas être à l'unisson du Gazi, car il était dangereux de paraître gai quand il était d'humeur morose. Le Loup Gris était une méchante bête qui mordait quand on la prenait à rebrousse-pois.

Mais ce soir-là, le Gazi était d'excellente humeur, et il déclara : « Nous ne sommes pas ici dans un bal officiel, nous devons être gais, vivants, nous amuser. »

Et saisissant au vol une partenaire, il l'entraîna dans un fox-trott.

Les invités prirent le mot d'ordre. De gré ou de force, tous se mirent à danser. Les couples accolés sautillaient, fox-trottaient le moins gauchement possible, mais malgré ces efforts, la jeune Turquie n'était pas encore adaptée aux danses modernes. Trop serrés dans leurs habits noirs inhabituels, déterminés cependant à se montrer tout à fait civilisés parce que le Gazi le leur avait ordonné, ils s'efforçaient

de garder la mesure du jazz nègre et de rire et de parler haut pour avoir l'air gai.

À mesure que la nuit s'avavançait, la fête joyeuse tournait à l'orgie, grâce au raki, à la bière et au champagne doux de rigueur dans la bonne société turque.

Ismet et Mustafa Kemal se querellaient, pour rire, au milieu du salon à propos d'une dame turque, semblable à une montagne de graisse. Les musiciens s'étaient arrêtés pour les écouter ; autour d'eux, on faisait cercle et l'on riait, à s'en tenir les côtes, de leurs plaisanteries sur les protubérances de la grosse dame.

Ali le Chauve qui avait joué au poker dans un autre salon avec Kiazim Pacha les regardait en souriant bonassement. Un couple de « desperadoes » traversa le groupe en se dandinant. Mustafa Kemal se remit à danser, jusqu'à épuisement de ses partenaires auxquelles il donnait lui-même à boire entre les danses pour les reconforter.

Tewfik Rushti, le ministre des Affaires Étrangères, n'avait pas quitté le bar. Tout à fait ivre, il essayait vainement de lisser les cheveux noirs huileux qui lui tombaient sur les yeux. De temps en temps, il faisait claquer ses grosses lèvres de nègre, regardait sans voir à travers ses lunettes d'écaille et tout d'un coup se lançait lourdement vers un ami qu'il saluait d'un glapissement joyeux. Le Gazi s'approcha de lui : « Danse, ordonna-t-il, tout le monde doit danser cette nuit. » Rushti, cloué sur place, aperçut Soubhi Bey, essaya de l'enlacer, et comme l'autre lui échappait, retourna au bar.

« Danser ! certainement il danserait, le Pacha avait raison, tous les peuples civilisés, modernes, dansent ; la danse est le signe de la civilisation. Danser ! certainement il danserait ! »

Maintenant la fête battait son plein dans une atmosphère de tabagie, l'odeur écœurante des liqueurs épandues sur le parquet et des haleines d'ivrognes.

A quatre milles de là, le grand square d'Angora était éclairé par la lumière blanche d'une douzaine de lampes à arc. Tout autour et dans les rues voisines, la foule s'amas-sait. Devant le mur de la prison, onze potences se dressaient. Au pied de chacune d'elles, il y avait un homme vêtu d'une longue chemise blanche, les mains attachées derrière le dos, une corde autour du cou. C'étaient les adversaires politiques de Mustafa Kemal qui allaient mourir. Le Loup Gris avait montré les dents.

La nuit d'août était particulièrement chaude, parfois une faible brise apportait l'odeur âcre qui vient des grandes plaines sèches de l'Anatolie. Le jour approchait. La voie lactée commençait à pâlir et l'épée d'Orion semblait suspendue au-dessus de l'horizon noir. Des grillons crépitérent dans les arbres ; un chien errant hurla au loin puis se tut.

Dans le grand silence les condamnés à mort commen-cèrent à parler au peuple l'un après l'autre. Un d'eux récita un poème, un autre dit une prière, un troisième protesta en gémissant qu'il était un fils loyal de la patrie turque. Le Juif Javid qui aimait la vie et le plaisir et les femmes et le pouvoir quand il pouvait l'exercer en secret, fit une petite grimace. Pendant le procès, il ne s'était pas laissé brimer par Ali le Chauve et l'accusateur, et avait voulu lui-même prononcer sa défense. Maintenant qu'il était si près de mourir, il ne paraissait pas troublé et sous la potence il dit :

« Mes frères, je vous prie de m'excuser, je me rends compte que j'ai commis quelques balourdises de procédure. Entre autres, j'ai mis de travers ma cravate de corde. A vous dire vrai, je manque d'usage, c'est la première fois que je me cravate ainsi, et d'ailleurs que je me trouve dans cette position. » Après cette petite plaisanterie, Javid mourut bravement.

A Chan Kaya, la plupart des invités étaient partis ; les salons puaien l'alcool éventé. Quelques femmes dansaient

encore, blêmes et éreintées. Dans les coins, quelques hommes enlacés bavardaient en s'embrassant. Tewfik Rushti était parti. A quelque distance sur la route, il avait lancé son automobile dans un fossé et maintenant dormait par terre, étendu sur le dos. L'ambassadeur des Soviets, qui le vit en passant, ordonna à son chauffeur de ne pas s'arrêter et d'oublier ce qu'il avait vu. Dans ce pays il est dangereux de s'arrêter près d'un homme couché dans un fossé : « Il ne faut pas toucher à un chien mort ou endormi. »

Le commissaire de police rapporta au Gazi que les exécutions étaient terminées. Les corps avaient cessé de s'agiter au bout des cordes.

Mustafa Kemal marchait de long en large dans le salon et regardait vaguement par la fenêtre l'aurore qui rosissait le ciel. Son visage gris était calme et résolu ; ses yeux pâles, immobiles, sans expression. Il ne paraissait pas fatigué. Son habit de soirée était aussi impeccable qu'à son entrée dans le bal.

Maintenant le soleil se levait tout rouge et déjà brûlant sur les plaines jaunes, desséchées, qui s'étendaient au-dessous de lui. Il se retourna, promena son regard sur la salle de bal, les femmes blêmes et les hommes qui bafouillaient et bavaient. Son visage s'éclaira d'un sourire d'ironie.

« Des chiens et des outils », dit-il en haussant les épaules. Lui, était le maître suprême, ses ennemis exilés, abattus ou morts. Il demanda à boire, des cartes, appela ses desperadoes et se mit à jouer avec eux au poker. Il les insulta, tricha et gagna jusqu'à ce que le soleil fût haut sur l'horizon. Alors il s'enferma dans son bureau et se mit au travail pour moderniser sa Turquie et en faire une grande nation.

ONZIÈME PARTIE

LX

Mustafa Kemal était désormais dictateur absolu. Ses adversaires et ses ennemis avaient tous été pendus ou exilés. Le peuple turc s'accoutumait à une paisible obéissance. Il avait concentré dans ses mains tous les pouvoirs de l'État. Le Parti du Peuple, qu'il avait créé et présidait, constituait à la fois le gouvernement et toute la machine gouvernementale. Depuis le plus petit fonctionnaire ou employé de l'État dans le plus petit village, jusqu'au Premier Ministre, tout homme qui, en Turquie, occupait une position officielle, devait être membre du Parti. Les Comités de district, responsables du gouvernement local, tenaient le Comité Central au courant de tout événement important, et le Parti ainsi organisé, et discipliné militairement, obéissait sans réplique aux ordres du dictateur.

Mustafa Kemal choisissait là ses Ministres, en sorte qu'ils n'étaient que des fonctionnaires à sa dévotion. Il en tirait aussi les députés de l'Assemblée, soi-disant élus par le peuple, votant librement. En réalité, aucun candidat de l'opposition n'avait même le droit de se présenter au scrutin.

Les députés étaient d'ailleurs bien payés ; en plus de leurs émoluments mensuels, ils recevaient des allocations pour les enquêtes ou les missions spéciales dont ils étaient chargés. Ils étaient spécialement protégés et aidés dans leurs affaires. Chaque année ils avaient quatre ou cinq mois de congé, avec une allocation supplémentaire prise dans la

caisse du Parti qui était sous le contrôle direct de Mustafa Kemal.

En retour ils devaient au dictateur l'obéissance absolue, et voter suivant ses ordres pour fabriquer des lois avec la ponctualité d'une machine bien graissée. La moindre désobéissance, que le coupable fût un député ou un agent de police de village, était punie par l'exclusion du parti, ce qui signifiait la perte de tout emploi, l'ostracisme et la pauvreté, sinon la misère.

Le Parti s'étendait sur la Turquie comme une armée d'occupation qui contrôlait toute l'administration. L'Assemblée n'était qu'un Comité central de fonctionnaires supérieurs ; les ministres étaient l'État-Major de Mustafa Kemal, leur général en chef, et responsables seulement devant lui. Le peuple n'avait rien à dire.

Cependant Mustafa Kemal garda les modes d'un gouvernement démocratique, le système électoral et la procédure parlementaire, mais en tenant en main tous les leviers de la machine. Il ne se mêla plus des détails du gouvernement et les confia à trois hommes qui tous les soirs venaient à Chan Kaya lui faire leur rapport et prendre ses ordres : Zia Sefet, le Secrétaire Général du Parti du Peuple, un Juif intelligent, d'esprit vif, lui donnait un résumé précis de tous les événements importants qui s'étaient passés pendant la journée et du travail du Parti. Ismet était le rapporteur de l'Assemblée et des bureaux du gouvernement ; Fevzi celui de l'armée. Il répondait sous sa responsabilité du loyalisme et de la bonne tenue de ses troupes.

Mustafa Kemal les dominait tous les trois par son grand prestige, son énergie conductrice et la force de son caractère. Il était alors Président de la République, Président de l'Assemblée, du Parti du Peuple, du Conseil des Ministres et Général en chef de l'armée.

LXI

Avec le succès et la puissance Mustafa Kemal, après avoir été un enfant révolté, un cadet révolutionnaire, un officier ambitieux et mécontent, était devenu un dictateur fort et impitoyable.

Confiant dans sa force, il citait souvent le dicton tatar : « Seule peut tenir le sceptre la main qui sait manier l'épée. » Et il était impitoyable parce qu'il croyait avec une ardeur fanatique en sa mission de faire une Turquie civilisée et prospère. Il répétait constamment : « Nous devons faire de ce pays une Turquie digne de son nom ; lui laissant ce qu'il y a de meilleur dans son ancienne civilisation, après avoir écrémé ce qu'il y a de meilleur dans les autres civilisations pour le lui donner. La Turquie doit devenir une nation civilisée dans toute la force du terme. »

Il se mit à l'œuvre. Le peuple devait être le fondement de l'édifice social qu'il voulait élever. « Tous les grands mouvements », disait-il, « ont leur source dans les profondeurs de l'âme populaire d'où jaillissent toute force et toute grandeur. »

Mais l'âme fatiguée du peuple turc était appesantie d'indolence et empoisonnée par des siècles d'administration néfaste. Aussi les Turcs répondaient-ils lentement à son appel ; l'esprit national tardait à s'éveiller, à la recherche du progrès.

Pendant la guerre d'indépendance, les Turcs avaient fait un suprême effort pour se sauver de la ruine totale et ils avaient réussi. Profondément indolents, ignorants et stupides, ils ne demandaient plus maintenant qu'à être gouvernés en paix, sans vouloir faire aucun effort pour s'éduquer et se gouverner eux-mêmes.

Mustafa Kemal vit clairement qu'il devait avant tout revigorer le peuple, être son despote bienveillant. Il fallait agir avec les Turcs comme un maître d'école dans sa classe. En fait ils n'étaient que des enfants, aussi simples, aussi peu sensés ; mais il les croyait malléables comme la plupart des enfants, et capables d'être affinés et endurcis. D'ailleurs, il aimait ce rôle de maître d'école ; il s'amuserait à enseigner, expliquer, instruire, d'abord par la douceur, et si la douceur n'opérait pas, il emploierait la force, convaincu d'agir pour le bien de ses élèves.

LXII

D'abord il résolut de terminer l'œuvre de démolition qu'il avait entreprise, en amputant la Turquie de toute sa corruption ancienne et jetant au feu la sanie.

Déjà il avait bouleversé tout le système politique, changé la monarchie en république, d'un empire fait un pays, d'un État religieux une république laïque, chassé le Sultan, le Calife, et répudié tout ce qui représentait l'Empire ottoman.

Il s'agissait maintenant de transformer la mentalité du peuple, ses idées et ses habitudes anciennes, ses vêtements, ses façons et ses coutumes, son langage, les détails les plus intimes de sa vie qui le liaient au passé et à son éducation orientale : cela était beaucoup plus difficile que de reconstruire un système politique. Aussi Mustafa Kemal se demandait-il : « J'ai vaincu l'ennemi, je suis maître du pays ; pourrai-je conquérir le peuple ? »

D'abord le fez devait disparaître ; c'était l'estampille du musulman et de l'Ottoman. Mustafa Kemal dans cette affaire procéda suivant sa façon caractéristique. Il savait qu'il rencontrerait une opposition violente parce qu'il allait

atteindre les Turcs dans leurs sentiments les plus invétérés des convenances sociales. Donc, il avança avec précaution. Il donna à ses gardes du corps des képis à visière, et comme ils n'y firent aucune objection il les présenta à toute l'armée, envoya des instructeurs chargés d'expliquer aux soldats les avantages d'une visière pour se protéger de la pluie ou du soleil. Ils ne protestèrent pas.

Sûr de l'armée, il s'occupa de convertir le peuple à la nouvelle coiffure. Il commença par faire une tournée sur les côtes de la Mer Noire, s'arrêta à Kastamuni, réunit une Assemblée populaire et y parut la tête coiffée d'un chapeau panama. L'Assemblée le regarda ahurie. Le Roi d'Angleterre se montrant en public en livrée de forçat n'aurait pas produit plus d'effet !

Aux yeux du Turc moyen, le chapeau était la marque de la bête impure, le signe du chrétien maudit et de l'étranger. L'Assemblée aurait bien pu éclater de rire en le voyant paraître ainsi coiffé, croyant qu'il voulait faire une bouffonnerie. Mais Mustafa Kemal ne craignait pas plus le ridicule que la violence. Il dit : « Si vous voulez devenir une nation civilisée, vous devez porter des vêtements pareils à ceux des peuples civilisés ; le fez est une marque de barbarie. » Pendant tout son voyage il porta un chapeau et tint les mêmes discours. Il n'eut d'ailleurs aucun succès ; le sentiment public parut choqué, et les quelques hommes chapeautés, gênés de se sentir regardés comme des bêtes curieuses, reprirent leur fez.

Mustafa Kemal, voyant qu'il n'arrivait pas à convaincre les Turcs, prit le parti de les contraindre ; puisqu'ils ne voulaient pas se laisser chapeauter de bon gré, il les y obligerait. Il ordonna à l'Assemblée de voter un décret déclarant que le fez était illégal et que le port du fez constituait un délit criminel. Deux jours après, dans les villes et les villages, les agents de police confisquèrent les fez. Les hommes qui résistaient ou seulement protestaient, étaient

emprisonnés. Dans les marchés, les policiers arrachaient de force aux paysans leur coiffure nationale, les obligeant ainsi à rentrer chez eux nu-tête, grande humiliation pour un musulman, et ensuite à acheter à des prix fantastiques les chapeaux exécrés. Un grondement de colère s'éleva dans toute la Turquie. Il y eut des refus d'obéissance. A Sivas, Erzeroum, Marrache, et dans une douzaine de villes les agents du gouvernement furent reçus à coup de pierre. Les prêtres poussaient à la révolte contre le Gouvernement satanique d'Angora qui voulait ainsi attaquer la sainte Religion. Le Coran et le Prophète avaient interdit toutes les coiffures à visièrre. A l'Assemblée le fameux général Nureddin Pacha parla dans ce sens.

De maître d'école, Mustafa Kemal devint rapidement tyran. Il répétait que « les révolutions doivent naître dans le sang pour être viables ». Nureddin Pacha fut exclu de l'Assemblée. Dans le pays, les tribunaux d'Indépendance, appuyés par des soldats recommencèrent à fonctionner. Ils firent pendre, fusiller, emprisonner ou bâtonner des centaines de Turcs.

La résistance céda. Il y eut une ruée chez les chapeliers pour acheter les chapeaux maudits, mais on n'en trouvait pas facilement. Dans un village près de Smyrne les villageois découvrirent dans la boutique fermée d'un Arménien qui avait été déporté une pile de chapeaux de femmes d'été. Il les achetèrent et les portèrent, plumes, rubans, et tout. Ils portèrent aussi de vieux chapeaux ronds, d'antiques chapeaux de paille et des choses informes que les femmes taillaient dans du drap, des chapeaux tyroliens, n'importe quoi, pourvu qu'il y eût un bord ou une visièrre, afin de se sauver de la prison, de la bastonnade ou de la potence. Le fez disparut, le fez dangereux fut rejeté au loin. Tous les Turcs eurent des chapeaux.

Pour établir le fait devant l'Europe, Mustafa Kemal délégua son ami intime Edib Servet au congrès musulman

de La Mecque. Dans la ville sainte il y avait des délégués de l'Asie Centrale, de l'Afrique, de l'Arabie, des Indes et de la Malaisie. Plusieurs étaient féroceement fanatiques, tous, dévots musulmans, s'en tenaient à la lettre du Coran.

Edib, petit homme gras, la figure enluminée, arriva à la Conférence en veston et chapeau rond, parmi les robes flottantes et les costumes orientaux. Et tel était le prestige qui s'attachait à Mustafa Kemal, le Gazi, qu'Edib Servet ne fut pas tué, pas même insulté.

Après quoi, Mustafa Kemal ayant triomphé du fez s'en prit à l'Islamisme qui entravait les rouages de la machine gouvernementale. « Tous nos troubles viennent de l'immixtion de la religion dans l'État, disait-il. C'est un homme faible que celui qui a besoin de la religion pour étayer sa vie. L'État doit être sécularisé... la religion est une affaire personnelle ; chaque citoyen de la République doit s'en faire une à sa mesure. »

Il raillait publiquement les cérémonies sacrées, déclarait qu'à son avis l'homme religieux, l'homme qui va à la mosquée et prie, est un lâche, un idiot, et dans tous les cas un être inutile.

Comme les opinions de Mustafa Kemal étaient des articles de foi pour le Parti du Peuple, il devint « chic » de se moquer de la religion, et par ailleurs, dangereusement imprudent de la pratiquer. On ne vit plus d'hommes dans les mosquées ; la religion était passée de mode.

Restaient les derviches et les ordres monastiques ; ceux-là aussi devaient disparaître. Ils possédaient les plus beaux domaines et les meilleures terres. Tels des bourdons et des sauterelles, ils encombraient inutilement la communauté laborieuse. Et cependant ils étaient la clef de voûte de la réaction. On connaissait leurs connivences avec les Kurdes révoltés. Par un décret que l'Assemblée vota en une nuit, Mustafa Kemal fit fermer les monastères, dissoudre les

communautés, et les derviches jetés à la rue durent se résigner à travailler ou à mourir de faim comme les autres citoyens. L'État confisqua leurs biens.

Ainsi Mustafa Kemal avait détruit toutes les bases religieuses, changé toutes les perspectives du peuple turc.

LXIII

Maintenant que le terrain était à peu près déblayé, Mustafa Kemal s'occupa de construire un nouvel édifice à la place de celui qui était basé sur la religion de l'Islam et les lois du Saint Shéri.

Pour cela il fit venir à Angora des experts européens. Il adopta à peu près dans leur totalité le code commercial allemand, le code pénal italien et le code civil suisse. Il changea toute la structure légale. Le code civil suisse révolutionna tous les statuts de la famille, les droits de propriété, interdit la polygamie et les harems, détermina la situation de la femme qui cessa d'être une espèce de bétail entre les mains de son maître. Désormais elle eut sa personnalité et tous les droits du citoyen.

Ensuite il s'efforça de rendre la Turquie complètement turque. Depuis le jour où à Monastir il avait prononcé pour la première fois le mot de « révolution », depuis qu'il avait organisé le « Vatan » à l'École Militaire de Constantinople, sa préoccupation constante, son idée fondamentale, l'arête de ses luttes contre l'intrusion des étrangers se résumait en quatre mots : « La Turquie aux Turcs ».

Il disait à un enquêteur : « Notre principe est le même vis-à-vis de l'Asie et vis-à-vis de l'Europe. Nous leur prendrons ce qu'elles ont de meilleur mais en gardant notre indépendance. Nous verrons avec des yeux turcs, cherchant en tout et pour tout l'intérêt de la Turquie. »

La langue était pleine de mots étrangers, arabes et persans. Il fallait les éliminer. Et comme le tartare était la langue-mère, il ordonna de rechercher dans les livres, les documents et les chants anciens les vieux mots tartares, et de les faire revivre pour les mettre à la place des mots étrangers.

Ismet et Fevzi étaient encore plus furieusement nés turcs que lui. Ismet alla si loin dans cette rénovation de la langue que les députés ne comprirent pas plusieurs passages d'un des rapports annuels qu'il fit à l'Assemblée.

Le Coran et le Nouveau Testament furent traduits en turc, et toutes les prières dans les mosquées durent être faites dans la langue nationale. Les timbres de la poste portèrent l'image du Loup Gris qui était l'emblème de la Turquie primitive.

Mustafa Kemal fit surveiller de près les écoles étrangères, particulièrement celles tenues par les missionnaires. Toute l'instruction primaire dut être donnée dans des écoles turques. Quelques écoles étrangères furent tolérées à condition de ne jamais aborder les matières religieuses, d'employer un pourcentage de professeurs turcs, et d'enseigner en turc.

De même dans le domaine des affaires. Toutes les firmes durent avoir un fort pourcentage de capitaux turcs, de directeurs et d'employés turcs ; elles furent obligées de se servir de caractères turcs, de correspondre en turc et de tenir leur comptabilité en turc.

Plusieurs industries et professions, telles que celles de médecin, homme de loi, charron et fabricant de jouets furent interdites aux étrangers. Des droits d'importation très forts et des contingentements imposés aux marchandises favorisèrent les manufactures turques. Une propagande fut organisée pour convaincre le peuple d'acheter des produits turcs, des lingeries turques au lieu de celles de Manchester, de boire de la camomille de Brousse à la place du thé importé. « La Turquie aux Turcs », fut le mot d'ordre.

Mustafa Kemal ajouta encore une centaine de décrets de moindre importance pour ajuster à la turque la routine de la vie. Il ordonna que le vendredi fût le jour de repos hebdomadaire dans tout le pays, alors qu'auparavant il n'était observé que par les musulmans, les Juifs se reposant le samedi et les chrétiens le dimanche.

Les phrases et les gestes habituels usités dans la conversation, les présentations, les « bonjour » et les « adieu », la façon de saluer les supérieurs et de rendre le salut aux inférieurs furent changés, le salaam interdit, ainsi que la coutume d'offrir du café aux visiteurs, en signe d'hommage, dans les bureaux du Gouvernement. Un décret fixa à quelle hauteur il fallait lever le chapeau pour saluer ou rendre le salut. La poignée de main remplaça la triple révérence.

Mustafa Kemal adopta le système métrique et le calendrier grégorien. Les heures jadis comptées depuis le lever du jour partirent de minuit.

Dans son élan de réforme il dépassa l'Europe. Les mendiants ne furent plus tolérés dans les rues. Il fut interdit, sous peine d'emprisonnement, de rire sur le passage d'un fou, d'un original ou d'un mutilé. Avant de se marier les futurs époux étaient astreints à présenter un certificat de bonne santé. Car s'il ne croyait pas que le mariage fût un sacrement, Mustafa Kemal pensait que la sainteté physique constituait un devoir envers l'État.

LXIV

Par ses capacités, Mustafa Kemal était un soldat, par instinct, un maître d'école, par inclination un politicien. Mais comme beaucoup de généraux ayant réussi dans la politique, il avait bientôt trouvé fastidieux et la politique et la routine du gouvernement. Les bavardages intermina-

bles, les petits manèges des politiciens l'excédaient. Après le succès, l'enthousiasme du combat pour la liberté et l'ardeur de la lutte pour le pouvoir s'éteignaient dans la mesquinerie et la banalité.

Et puis, le désappointement était survenu. Il s'était imaginé prenant dans le monde entier ce qu'il y avait de mieux dans chaque civilisation et l'imposant à une nation qui attendait ses ordres pour progresser et prospérer instantanément. Il ne s'était pas rendu compte que les lois efficientes ne se fabriquent pas dans des bureaux par quelques experts, mais doivent s'élaborer lentement dans l'âme des peuples ; que la civilisation est une suite de besoins ; qu'une nation accoutumée à la pauvreté, même à la sordidité orientale, ne pouvait adopter les idées et les mœurs européennes avant d'avoir la capacité et le désir d'élever son mode d'existence.

Les Turcs ne le suivaient pas. Il ne s'agissait plus de les conduire, mais de les pousser, pas à pas, sur les chemins du progrès qu'il voulait leur imposer.

D'abord, il avait voulu faire d'Angora une capitale qui honorât la Turquie. Il s'était obstiné malgré l'avis unanime à choisir cette misérable bourgade de province, un bourbier pendant l'hiver, en été un amas de taudis poussiéreux et délabrés groupés autour d'un rocher nu, dans un désert de plaines desséchées. La fièvre y était endémique. Il avait la nature contre lui, et pourtant il avait voulu triompher de la nature avec une ardeur que la lutte ravivait. Il fit venir à Angora des experts en urbanisme, les professeurs Jansen de Berlin et Oerley de Vienne, et leur commanda un plan de cité à larges rues bordées de maisons magnifiques. Il y travailla avec eux, fit voter par l'Assemblée l'argent nécessaire, pressa les entrepreneurs et les constructeurs, fit planter des millions d'arbres, construire des routes, drainer les marais pour chasser la fièvre. En quelques mois il avait dépensé treize millions de livres.

Mais la croissance de la ville se faisait mal, malgré les plans du professeur Jansen. Les maisons ultra-modernes ne convenaient pas au climat d'Angora. Les arbres mouraient dans la terre pauvre. Et même s'il l'emportait sur le pays, l'emporterait-il sur le peuple. Les Turcs ne s'enthousiasmaient pas pour les maisons nouvelles. Ils préféraient vivre comme jadis dans le quartier où ils étaient nés, entassés dans leurs misérables taudis.

La ville dont Mustafa Kemal avait rêvé le plan se réalisa en amas de bois et de plâtre, à côté de taudis et de quelques jolis édifices.

Il existe une anecdote d'après laquelle un architecte qui vient de terminer la construction d'un grand hôtel, s'aperçoit qu'il a oublié l'escalier. Mustafa Kemal, lui aussi, bâtissait des villes et s'apercevait ensuite qu'il avait négligé de demander leur avis aux futurs habitants.

Peu à peu, découragé, il lâcha prise, laissa aller. Il se retira à Chan Kaya, s'y enferma, devint insaisissable et invisible sauf pour ses intimes, ses femmes, et quelques fonctionnaires. Il laissa Ismet se débrouiller avec le train-train du Gouvernement.

Le petit officier sourd s'empressa d'accaparer tous les pouvoirs que sa main pouvait tenir. Il était le type du directeur de service, dictatorial, verbeux et exigeant. Il aimait la routine et la paperasserie, était jaloux de son autorité comme tous les employés civils après plusieurs années de bureaucratie.

LXV

A Chan Kaya, Mustafa Kemal tenait sa cour. Il vivait à l'orientale, d'une vie sauvage, étrange.

Il avait maintenant quarante-sept ans et donnait les

signes marqués de la maturité. Ses excès de table l'avaient fait grossir, tandis que ses cheveux incolores, en se clairsemant, laissaient son front à découvert. Parfois, son visage tiré, couvert de rides, prenait une expression hagarde. Mais il conservait son regard appuyé et pénétrant. D'ailleurs, il avait travaillé ce regard-là pour le rendre fixe et soutenu comme une menace. Dans de rares occasions, quand il se détendait, un sourire d'un charme singulier éclairait son visage. Mais ce sourire s'éteignait bientôt et ses traits s'enveloppaient d'un crépuscule, dans lequel apparaissait le dur dictateur, solitaire et menaçant.

Sa santé était très capricieuse. Pendant des périodes, ses nuits étaient tourmentées par l'insomnie. Il avait des accès de noire dépression et son ancienne maladie de reins le faisait cruellement souffrir. Puis brusquement, il était guéri, retrouvait sa vitalité. Un jour il se traînait comme un vieillard, le lendemain il marchait avec l'allure d'un jeune homme plein de vigueur.

En somme, sa grande vitalité ne paraissait pas s'affaiblir. Il travaillait par boutades avec une formidable énergie, exigeait qu'on lui fit des rapports, se mêlait de toutes les branches du Gouvernement, convoquait les Ministres, présidait l'Assemblée, la dirigeait et l'entraînait. A une certaine occasion, il fit devant l'Assemblée un discours au cours duquel il retraça toute l'histoire de la Révolution Nationaliste. Il avait passé sept nuits à le préparer et employa six séances à le prononcer. C'était une interminable, ennuyeuse et aigre apologie de sa carrière politique avec une critique continuelle de ses collaborateurs, sans un mot d'humour pour détendre l'auditoire. Aux dernières heures, voyant que les députés à bout d'attention et d'ennui luttèrent visiblement contre le sommeil, il parla d'une voix plus brutale pour varier l'insipide monotonie de son débit.

Ensuite, pendant des jours il s'enferma à Chan Kaya,

passa plusieurs nuits et la plus grande partie de ses journées à jouer, à boire, et se débaucher avec ses amis intimes, ses « desperadoes » et ses femmes.

Quand l'insomnie avait fait de lui un fantôme, livide, hagard, il montait à cheval au point du jour et galopait jusqu'à la ferme-modèle dont il surveillait l'établissement dans la vallée.

C'était la joie de sa vie. Il achetait à tout prix les machines agricoles les plus perfectionnées, les taureaux et les porcs de meilleure race, les meilleurs fourrages, les meilleurs engrais, s'amusait à jouer au gentilhomme fermier.

Mais aussi, derrière la ferme-modèle il entrevoyait la Turquie prospérant par l'agriculture, regorgeant de blé et d'huile. Il ordonna la fondation de sociétés coopératives et de banques agricoles pour accorder aux paysans des prêts d'argent et leur distribuer des semences. Il projeta des systèmes d'irrigation, des routes, des chemins de fer et des expositions de machines agricoles dernier cri.

Malgré ses fautes et son égoïsme, l'homme était certainement un patriote ; souvent illogique en paroles et en actions, menteur, raisonnant faux jusqu'à la stupidité, il avait une foi profonde, absolue, dans son œuvre et son succès. Mais il était entravé par le manque d'argent et l'incoercible inertie du peuple que la misère enchaînait à une existence sordide, qui consistait tout juste à ne pas mourir de faim.

Dans sa ferme-modèle il créait à sa fantaisie une image de la Turquie telle qu'il espérait la réaliser un jour.

Il changeait beaucoup. Il devint solennel et verbeux ; son éloquence se gonfla de truismes.

En 1921, il s'était vanté de ne rien posséder et d'avoir donné à la nation tout son bien. Maintenant il devenait ladre, les doigts crochus, voulait gagner de l'argent. Il commença à se lancer dans un certain nombre d'affaires,

généralement douteuses et malsaines. Il devint maussade, irritable, têtue et parfois puéril.

Un chaud matin d'été il avait été à cheval voir sa ferme. Ce jour-là, son humeur était exécration. Le fermier le prévint qu'on manquait d'eau ; aussitôt il décida de faire construire un réservoir. « Où est M. Yencke... ? » M. Yencke était l'agent de la compagnie Holtzmann qui avait l'entreprise de la plupart des travaux du Gazi. On lui dit que M. Yencke était à Constantinople : « Qu'on l'envoie chercher immédiatement ! »

Quand Yencke arriva, après avoir passé trente-six heures en chemin de fer, il reçut l'ordre de construire un réservoir sur-le-champ. « Combien cela coûtera-t-il ? » Yencke donna une estimation. C'était beaucoup trop cher, il fallait réduire son devis. Yencke dit que c'était impossible. Mustafa Kemal s'impatienta. Un de ses compagnons qui avait voyagé en Suisse lui dit sans doute par plaisanterie : « Pourquoi ne faites-vous pas faire un réservoir sur le modèle du lac de Genève ? » Mustafa Kemal sauta sur l'idée. Sa méchante humeur se dissipa. Mais ce n'était pas le lac de Genève qu'il fallait copier en réduction... C'était la mer de Marmara, la mer turque... Et il saisit l'occasion de faire à ceux qui l'entouraient, sous l'ardent soleil d'été, un discours pour exalter les beautés du patriotisme : « Un réservoir sur le modèle de la mer de Marmara, voilà ce qu'il me faut tout de suite, et à l'échelle exacte, n'est-ce pas ? »

M. Yencke prit les mesures, établit un nouveau devis qui comportait des prix énormes. Mustafa Kemal marchanda, consentit à renoncer au golfe d'Ismid pour réduire la dépense. Mais malgré cette amputation, la mer de Marmara coûta deux fois plus cher que le réservoir d'abord projeté.

Le plan fut d'ailleurs parfaitement exécuté à l'échelle mathématique. Désormais les vaches et les moutons burent

à leur soif, les couches de melons purent être copieusement arrosées, et le dictateur se récréa pendant plusieurs jours à contempler sa miniature de mer de Marmara.

LXVI

La vie de Mustafa Kemal à Chan Kaya était séparée en deux compartiments étanches. Dans l'un il y avait Ismet, Fevzi, Abdul Haki, le Ministre des Finances, et les travailleurs ; dans l'autre, ses « desperadoes » et ses femmes. Les uns pour lui parler des affaires de l'État, les autres pour l'amuser et le flatter.

Tant qu'il put tenir les deux bandes séparées l'une de l'autre, la paix régna à Chan Kaya, mais bientôt elles furent à couteaux tirés.

« Quand je vois le Gazi déprimé, disait un des « desperadoes », ne dormant pas jusqu'au petit jour, et alors montant à cheval pour aller visiter sa ferme, la figure livide, les traits tirés, je m'effraie, et plus encore quand il dit qu'il veut voyager en Europe. Sans lui nous sommes perdus. Et quand il dort, je le regarde pour m'assurer qu'il n'est pas malade, car je sais bien que s'il mourait nous mourrions aussi, moi et toute ma bande, parce qu'Ismet et Fevzi nous enverraient à la potence. »

Cependant Mustafa Kemal ne les tenait au courant ni de ses ambitions personnelles, ni de ses visions d'une grande Turquie. C'était une bande de coquins de première classe et de bourreaux de troisième ordre, frustes et cruels.

Il y avait Ali le Chauve, le juge-bourreau ; l'autre Ali, un matamore ; il y avait un Circassien turbulent et débauché, d'ailleurs assez divertissant ; un journaliste retors et maître-chanteur, et un Turc négroïde, de bon sens quand il était

à jeun, mais qui déraisonnait quand il était ivre. De plus, un certain nombre d'officiers sans importance, tels que Jemal qui avait été l'adjudant du chef de la police de Salonique et avait jadis sauvé Mustafa Kemal des espions d'Abdul Hamid à son retour de Syrie, Mufid Lufti, qui l'avait accompagné en Syrie, et Nuri qui avait combattu à ses côtés en Tripolitaine.

Quant aux femmes, c'était une horde de pauvres créatures à bon marché, qui étaient là pour satisfaire ses besoins de mâle. Depuis le départ de Latifa il n'avait pas même essayé de s'attacher à une autre femme.

Il aimait la flatterie et ses amis la lui prodiguaient. Il se délectait d'entendre leurs louanges extravagantes, de les voir à ses pieds, sous sa dépendance. Leur adoration le tonifiait dans ses heures de dépression et dans ses bonnes heures cela l'amusait de se laisser porter aux nues « Le plus grand soldat du monde et de l'Histoire », disait l'un. « Tel le soleil, un soleil qui resplendit sur l'univers et illumine nos existences », renchérissait l'autre.

Pourtant leur rôle n'était pas toujours facile à remplir ; ils devaient le suivre dans les variations de son humeur, tristes s'il était irrité, gais lorsqu'il souriait. Il menait au milieu d'eux une vie malpropre et sauvage, buvant et jouant, dans une pièce enfumée par le tabac, dont le plancher était jonché de bouts de cigarettes, les tables couvertes de cartes et de pièces de monnaie. L'alcool répandu puait moins encore que les haleines fétides ; les rires grossiers de ces femmes misérables accompagnaient les jurons et les plaisanteries lourdes. Quelquefois au lever du jour, il les considérait, abjects, vacillants, les yeux rougis, blêmes, la face mauvaise. Alors, dégoûté, il s'enfermait dans son bureau et travaillait, ou demandait son cheval, et rafraîchi par la brise matinale, galopait jusqu'à sa ferme-modèle.

Le scandale de sa vie privée était connu de tous, mais ne faisait qu'augmenter sa popularité. Dans leur mentalité

orientale, les Turcs le comprenaient. Il était le maître idéal. Qu'importait qu'il fût cruel, vicieux, brutal et rancunier, pourvu qu'il fût volontaire et fort. Il était le soldat législateur et le chef. Ses vices étaient les vices nationaux. Jadis leurs ancêtres se glorifiaient de leurs débauches et ils préféraient cette virilité grossière, mais robuste, aux placides vertus domestiques. Cependant la dictature ne s'exerce pas en toute sécurité. La vie privée que Mustafa Kemal menait à Chan Kaya, à peu près comme dans un estaminet de maison close, parmi des bandits, l'exposait à de continus dangers. Qu'une querelle s'élevât entre ces brutes à moitié ivres, les revolvers tirés, un coup de feu, une balle égarée, et le dictateur pouvait être tué. Que deviendrait alors la Turquie ?

Un soir le péril se précisa.

Il était tard ; le souper terminé, Mustafa Kemal cartonait avec quelques-uns de ses amis intimes lorsqu'un soldat de garde, après avoir crié : « Qui vive ? » laissa entrer un homme dans le hall. La porte de la pièce s'ouvrit. Ali s'arrêta sur le seuil et retira son chapeau. La pièce était obscurcie par la fumée, et la lumière électrique fournie par une firme allemande vacillait dans le brouillard de la tabagie. Ali scruta des yeux la pièce. Mustafa Kemal, assis au fond, paraissait très paisible.

Ali avait eu, à la suite d'une rixe, un œil poché qui, très noir ce soir-là, lui donnait l'air plus sinistre et menaçant que jamais. Il se dirigea vers une chaise sans que personne fît attention à lui. Il était en disgrâce depuis une querelle qu'il avait eue avec Ismet. Il désirait des places dans le gouvernement pour lui et pour l'un de ses amis. Ismet les lui avait refusées, en lui disant brutalement qu'il ne voulait pas de « desperadoes » dans son Ministère. Ali furieux déclara que si Mustafa Kemal disparaissait, il ferait en sorte qu'Ismet le suivît. Malgré sa surdité Ismet l'entendit et comme il n'osait pas punir lui-même un ami personnel du

dictateur, il se plaignit à Mustafa Kemal qui réprimanda sévèrement Ali.

Ce soir-là, Ali avait beaucoup bu pour se donner du courage. Il s'assit lourdement sur la chaise, les jambes de côté. Quelqu'un lui offrit un verre d'alcool qu'il but à la santé de l'assemblée et il en demanda un second. Alors, apostrophant Mustafa Kemal à travers la table, il se plaignit d'Ismet, le traita de voyou, et demanda les places qu'il convoitait dans le cabinet pour son ami et pour lui.

Mustafa Kemal se tournant brusquement lui dit de s'occuper de ses affaires et de ne pas se mêler de politique. Ali mit la main à sa poche de revolver. Mais il n'avait pas les réactions vives des familiers du coup de feu. Avant qu'il eût atteint son arme, la horde des amis du Gazi se rua sur lui. Il fut jeté à terre, entraîné dans le hall, foulé aux pieds et assommé par la meute hurlante.

Dans le tumulte de cette basse bagarre d'estaminet, Mustafa Kemal se tenait immobile au fond de la pièce enfumée. Soudain il se leva, s'avança sur le seuil, ordonna : « Prenez-lui son revolver ! Gardez-le ! Écartez-vous ! »

Il marcha droit sur Ali, le visage et le corps tendus, prêt à bondir. Ali terrifié se glissa derrière la porte et disparut.

Pendant tout le reste de la nuit, Mustafa Kemal fut d'une humeur charmante. Le danger, le maniement des hommes, la joie de les maîtriser, c'était sa vraie vie.

LXVII

Cependant il commençait déjà à s'ennuyer à Chan Kaya, dans la monotonie de l'inaction. Il voulait voyager, regarder vivre le peuple, et ne plus voir pendant quelque temps la plaine jaune qui s'étendait jusqu'à l'horizon, devant sa villa. D'ailleurs, il était souffrant.

Deux fois il avait eu de graves crises cardiaques. Ses excès de boisson se faisaient durement sentir, et son médecin, en l'engageant à se modérer, lui avait dit qu'un changement d'air lui serait salutaire.

Il se rendait compte qu'il perdait sa main-mise sur la Turquie. Il s'était trop longtemps enfermé à Chan Kaya. Sans contact avec le peuple, il avait aussi relâché son contrôle sur les affaires de l'État ; on ne le voyait plus en public comme jadis ; on commençait à dire qu'il n'était plus qu'un zéro, un mannequin, que le Loup Gris avait été muselé et enchaîné à Chan Kaya, qu'Ismet et ses ministres étaient les véritables chefs de l'État.

Alors, il se leva et se secoua. Personne n'usurperait son pouvoir. Il serait toujours le Centre, le Contrôleur, le Dominateur, le Suprême. Personne ne devait songer à atteindre même son épaule.

Il résolut de marquer son retour sur la scène politique par un coup de théâtre. Il irait à Constantinople, s'installerait dans le palais du Sultan. De là il décréterait une réforme capitale qu'il projetait depuis longtemps : changer en lettres latines les caractères arabes de la langue turque, et révolutionner ainsi toute la littérature turque et tous les rapports entre les Turcs. C'était à peine si le dixième de la population savait lire. La complication des caractères arabes rendait la lecture si difficile qu'elle était réservée aux prêtres et à quelques intellectuels. Les Turcs étaient ainsi séparés par une muraille de l'Occident. Complicquée par les détours de la pensée arabe et par l'artificialité persane, la langue turque était devenue si difficile que peu d'étrangers se donnaient la peine de l'apprendre. Moins de Turcs encore connaissaient les langues occidentales. Mustafa Kemal envisagea la perspective de balayer cette broussaille, d'un grand geste ; il renverrait à l'école toute la nation, illettrés et instruits, prêtres et portefaix.

Tous devraient apprendre à lire et à écrire. Ainsi il ouvrirait devant le peuple les chemins de la science qui le conduiraient au progrès.

Il commença à préparer sa rentrée en gardant plus de décorum dans sa vie publique et privée. Il passa moins de temps avec ses « desperadoes » et ses femmes, but et joua moins, dormit mieux ; sa santé se rétablit. Il put se remettre au travail allègrement.

Il se mit à étudier les langues occidentales avec une application d'écolier. A la Conférence de Bakou, en 1924, la République des Soviets avait adopté l'écriture latine pour toutes les peuplades tartares de l'Asie centrale. Mustafa Kemal apprit leur méthode. Il fit venir des linguistes et travailla avec eux pour faire un alphabet turc en caractères latins. Pendant plusieurs heures par jour il s'exerça à le pratiquer jusqu'à ce qu'il pût l'utiliser couramment. Dès lors, il était prêt. Il décréta que pendant les vacances estivales de 1928, le gouvernement se transporterait hors de la poussière et de la lumière éblouissante d'Angora, à Constantinople sur les rives tempérées du Bosphore. La population de l'ancienne capitale accourut en masse pour saluer le Gazi, le Sauveur du Pays qui n'était pas venu à Constantinople depuis 1919. En grande pompe, les étendards flottant au vent, les canons tonnants dans les acclamations de la foule, il parcourut les rues en voiture jusqu'au Bosphore et à Dolma Bagache où il avait fixé sa résidence, dans le Palais des Sultans.

Il continua d'agir suivant sa méthode habituelle : après une préparation méticuleuse, bien choisir l'occasion et partir alors brusquement, en coup de tonnerre ; puis essayer de la persuasion, et si la persuasion ne réussissait pas, pousser de l'avant avec une force implacable.

Il invita toute la société de Constantinople à une récep-

tion au Palais. La salle de bal était garnie de chaises alignées et il y avait au fond une petite estrade. L'assistance se composait de députés, de fonctionnaires, de vieux prêtres, de journalistes, d'hommes de lettres, de professeurs, de dames de la société et de riches marchands. Sur l'estrade étaient groupés Ismet et les Ministres. Kiazim, le Président de l'Assemblée, était assis à côté de Mustafa Kemal. Dans un coin de l'estrade il y avait un tableau noir et une boîte de bâtons de craie.

Mustafa Kemal se leva. Il était élégamment vêtu et son humeur était excellente. Il exposa brièvement à ses auditeurs pourquoi il les avait invités, il leur développa les difficultés et les inconvénients de l'écriture arabe et les avantages de l'écriture latine. Il traça sur le tableau noir les caractères et la ponctuation du nouvel alphabet et en montra l'usage. A la fin de la conférence, il fit monter deux hommes sur l'estrade, et après leur avoir expliqué le nouvel alphabet, leur fit écrire leurs noms sur le tableau noir.

Il était un merveilleux maître d'école, clair, précis, si conscient de sa supériorité sur ses élèves qu'il savait sans les blesser se moquer de leur gaucherie.

L'assistance l'écouta avec sympathie. Bien que l'après-midi fût torride et assoupissante, et qu'il eût été délicieux de faire la sieste au lieu de suivre un cours de linguistique primaire, personne ne s'endormit ou même ne parût inattentif, ce qui d'ailleurs aurait pu lui valoir de sérieux ennuis. Ils étaient absorbés dans l'attention qu'ils donnaient au Gazi, ils riaient bruyamment à ses sarcasmes et à ses plaisanteries.

Tout Constantinople se mit au travail pour apprendre la nouvelle écriture. Mustafa Kemal fit une tournée dans le pays avec son tableau noir et sa boîte de craie, allant de ville en ville, s'arrêtant en chemin dans les villages, appelant à lui citadins et paysans pour leur donner la leçon sur la

place du marché, et faire écrire leurs noms en caractères latins à des hommes qui n'avaient jamais rien écrit en aucune langue.

Après Constantinople toute la Turquie vibra : là était la clef de la richesse et du bonheur. On négligea toute besogne pour apprendre la nouvelle écriture. Avec un juvénile enthousiasme le pays retourna à l'école : villageois, bergers, porte-faix, boutiquiers, journalistes et politiciens. Des jeunes gens et des vieillards, assis sur une dalle dans les coins des mosquées, dans les cafés, sur les places, munis d'une ardoise et d'un crayon ou d'un morceau de craie griffonnaient des A et des B majuscules, en murmurant les assonances et en discutant gravement les détails de la nouvelle méthode.

Mustafa Kemal était devenu le « Professeur en Chef », comme l'appelait Ismet avec un sourire en coin. Il encourageait et housculait sa classe, c'est-à-dire toute la Turquie, donnait des prix aux meilleurs devoirs et faisait miroiter devant leurs auteurs un splendide avenir. Tous ceux qui s'approchaient de lui devaient passer au tableau, députés qui lui portaient une pétition, fonctionnaires de village qui lui adressaient une plainte.

Un certain soir, en plein bal, il arrêta les danses, demanda un tableau noir, de la craie et fit son cours.

Il fixa une date au-delà de laquelle tout fonctionnaire qui se servirait encore de caractères arabes perdrait son emploi ou serait dénationalisé. A l'expiration de leur peine, les prisonniers ne devaient pas être libérés s'ils n'avaient pas appris en prison à lire et à écrire en caractères latins.

Circulant dans le pays tout le jour et une partie de la nuit, il travaillait ainsi avec une stupéfiante énergie à l'éducation de son peuple et s'en réjouissait. Une fois de plus il était le centre de la vie turque ; tous les yeux étaient fixés sur lui ; il tenait toute la scène.

LXVIII

L'effort perpétuel qui aurait fatigué un homme ordinaire activait sa vitalité. Dès que son travail était terminé, il appelait ses intimes, jouait et buvait avec eux, avec moins d'excès pourtant que naguère.

Une nuit de réception au palais, plein de vie après trois heures de conférence qui avaient lassé l'assistance, il invita deux diplomates à dîner et à faire ensuite une partie de cartes. Il était assis devant la table de jeu, en face d'eux. Les « desperadoes » autour de lui buvaient et fumaient sans que Mustafa Kemal absorbé par la partie fit aucune attention à eux. Comme d'habitude il gagnait. Les enjeux étaient forts, et devant lui un tas de monnaie grossissait rapidement tandis que peu à peu le jour pointait. Les diplomates, fatigués, livides, voulurent se lever. Mustafa Kemal était si concentré dans son jeu qu'il n'avait pas vu venir le jour. Il alla jusqu'à la fenêtre à meneaux, à l'extrémité de l'appartement qui jadis avait été le harem du Sultan et respira largement. Son visage ne portait aucun signe de fatigue. Ses yeux avaient leur regard ordinaire, pâle, mais fort et assuré.

Au-dessous de lui, le Bosphore semblait un miroir sombre piqué d'étoiles pâlistantes. En face, la rive d'Asie paraissait noire dans la lueur grise de l'aube.

La petite flotte des bateaux de pêche s'éloignait vers la Mer Noire. Dans le silence, il entendait le bruit des rames sur les taquets et les paroles des hommes qui tiraient une corde en chantant et en ahannant.

Il revint vers la table, considéra la pile de ses gains, et brusquement, la poussa au milieu de la table : « Que chacun de vous reprenne son argent ! » Ainsi fit-il le geste d'un potentat oriental dans le Palais du Sultan, sur le Bosphore.

Après avoir dit adieu aux diplomates il alla travailler dans son bureau. Il voulait partir de bonne heure en tournée d'instruction et avait auparavant une tâche à terminer.

LXIX

Quand il se sentit assuré du succès, Mustafa Kemal poussa plus loin ses réformes. Il voulait maintenant moderniser tous les arts.

Pendant quatre cents ans les prêtres avaient interdit de représenter la forme humaine. Il commanda qu'on fit des statues de sa propre personne et fit ouvrir à Angora une école mixte pour l'étude du nu.

Il introduisit en Turquie la musique occidentale. La mélodie nasillarde que les Turcs avaient apprise des Arabes devait disparaître. Il fit venir les plus récentes valse viennoises, les jazz nègres et le fox-trott dernier cri.

Tous durent apprendre les danses nouvelles, ministres, députés et fonctionnaires. La danse était le criterium du civilisé. Il donna des bals, et lorsque des jeunes hommes se groupaient dans un coin du salon, comme jadis, il leur présentait des danseuses et lui-même donnait le signal du départ en mesure.

Il fit ouvrir des cours de danse où les jeunes gens de bonne famille devaient apprendre les grâces du danseur mondain. Les plus jolies jeunes filles, pourvu qu'elles eussent le sentiment du rythme et ne bégayassent pas, reçurent des leçons de chorégraphie et de conversation. Il en avait choisi un certain nombre pour « filles adoptives ». On commença par sourire et par faire les pires suppositions, mais quand on vit qu'elles étaient laides à décourager la tentation, le geste du Gazi excita l'enthousiasme. Il exi-

geait seulement de ses « filles adoptives » qu'elles devinssent des danseuses émérites et accomplissent ainsi leur devoir de bonnes Turques.

Cependant il rencontra quelques difficultés pour moderniser les danses turques et les adapter aux bals du dernier cri. Le Zebek notamment était une danse terrible, exécutée par des montagnards sauvages qui sautaient autour d'un feu de camp leur couteau dans la bouche. Très divertissant après une forte beuverie, le Zebek paraîtrait peut-être déplacé entre deux valse viennoises.

En une occasion seulement le Gazi eut un doute. Il se trouva un diplomate illustre, d'une des nations les plus civilisées d'Occident, qui était incapable de danser même avec l'exquise partenaire qu'on lui présentait. Le Gazi en fut profondément choqué. Est-ce que la civilisation occidentale allait le décevoir ?

Il avait depuis longtemps projeté, non seulement l'émancipation complète des femmes, mais encore leur coopération active à toute la vie de l'État. Pour cela il les encouragea d'abord à quitter leur voile et à se montrer en public le visage découvert. Il leur donna ensuite le droit de vote aux élections municipales et le leur promit aux élections de l'Assemblée. Elles purent être membres du Parti du Peuple avec les mêmes droits que les hommes. Il leur facilita l'accès des carrières d'avocat et de médecin. Deux femmes furent nommées juges à Angora, quatre autres furent élues au Conseil Municipal de Stamboul. Sa sœur Makboula, et sa favorite parmi ses « filles adoptives », Afet, l'aidèrent dans son œuvre féministe. Elles dirigèrent des écoles de « Service social », publièrent le « Décret des Enfants » qui régla le travail des mineurs, interdisant de les employer dans les bars, les cafés-chantants et les cinémas libres. Elles instituèrent une « Semaine de l'Enfance », pendant laquelle, une fois par an, les fonctionnaires du gouvernement étaient

pour les menues besognes remplacés par des enfants qui avaient ainsi l'air d'administrer l'État.

Entre temps Mustafa Kemal menait de plus en plus activement le Parti du Peuple et l'État, demandait des rapports sur tous les sujets, convoquait les ministres, les députés, les directeurs de services, exigeait que toutes les décisions lui fussent soumises, voulait tout contrôler.

Mais sur ce terrain il rencontra l'opposition. Pendant les mois qu'il avait passés à Chan Kaya, Ismet avait empiété de plus en plus sur son pouvoir exécutif. Et maintenant, il refusait de céder la position acquise.

Ismet était loin d'avoir le génie de Mustafa Kemal. Sur la plupart des sujets sa stupidité égalait son ignorance. Il commettait des bourdes qu'aucun homme intelligent ou expérimenté n'aurait faites ; il ne voulait écouter aucun conseil, prenait les avis pour des manœuvres d'opposition et d'abord se rebiffait contre eux. Le pouvoir lui avait donné une confiance pompeuse en son habileté.

Le paisible petit général du front d'Eski Shehir était devenu un père fouettard irritable et dogmatique. D'ailleurs sa santé s'était altérée en même temps que son humeur.

Nationaliste extrême, à vues rapides, xénophobe outrancier, il était d'une honnêteté rigoureuse. Son entêtement, sa force de volonté n'avaient d'égales que ceux de Mustafa Kemal. Il n'hésitait jamais à dire ce qu'il pensait. Tout en reconnaissant Mustafa Kemal pour le chef de l'État, il ne voulait pas lui rendre le pouvoir exécutif. Ses principes politiques se résumaient en ceci : le rôle du Gazi se borne à représenter le Gouvernement qui mène l'État. A quoi le Gazi répondait tout bref : « Je gouverne. »

Entre les deux hommes, les désaccords étaient continus et souvent éclataient des querelles que Fevzi essayait de pacifier.

Lorsque Mustafa Kemal décréta que le gouvernement se transporterait à Constantinople pendant l'été de 1930,

Ismet défendit aux Ministres de quitter leurs postes à Angora. Mustafa Kemal voulait que tous les représentants qui arrivaient des pays étrangers lui fissent directement leurs rapports ; Ismet leur ordonna de les adresser aux chefs de service. Mustafa Kemal voulait placer un homme sûr au Ministère de l'Éducation ; Ismet présentait avec insistance un autre candidat bien qu'il fût inculte et rustre. Mustafa Kemal voulait que les nouvelles étrangères lui fussent d'abord communiquées ; Ismet insistait pour qu'elles passassent d'abord entre ses mains.

Les « desperadoes » et les intimes de Mustafa Kemal augmentaient la tension par leur prétention de s'occuper du Gouvernement, ce qui exaspérait Ismet.

Cependant Mustafa Kemal ne pouvait pas se passer d'Ismet, bien que l'obstination, l'assurance solennelle, la rigidité et aussi la surdité de son premier ministre l'irritassent jusqu'à l'affoler, tant il avait perdu l'habitude de l'opposition.

LXX

Pendant l'été de 1930 toutes ces difficultés arrivèrent à leur point culminant.

Fethi qui était alors ambassadeur à Paris écrivit à Mustafa Kemal qu'à son avis, sous la direction d'Ismet, la Turquie allait à sa ruine. Le trésor était vide, les soldats n'avaient pas été payés depuis plusieurs semaines, le Gouvernement devenait tout à fait impopulaire. Et dans une visite qu'il fit au Gazi il accentua sa protestation.

Cet été-là, Mustafa Kemal prit ses vacances à Yalova, un village situé à quelques milles de Constantinople au bord du golfe d'Ismid. Sa dernière lubie était de faire de Yalova une ville d'eaux de première classe. Déjà il avait

fait construire des routes, améliorer le service des trains, bâtir un hôtel, et réparer les bains romains.

Pour encourager la haute société de Constantinople à passer l'été à Yalova, il donna un bal qui fut excessivement gai grâce à beaucoup de champagne et de liqueurs. Tout le monde dansa. Après le départ des invités Mustafa Kemal pria Ismet, Fethi, quelques amis et politiciens de venir le rejoindre dans le hall.

Il était dans sa meilleure humeur et leur exposa sa théorie favorite ; que toutes les nations civilisées étaient d'origine touranienne, c'est-à-dire turque. Avec une aimable ironie, il gouailla les dernières découvertes des savants qui prétendaient que les Turcs étaient apparentés aux Japonais et à quelques tribus chinoises inconnues. La voix grave, l'accent péremptoire, contraignant l'attention, parfois s'appliquant deux doigts sur la tempe, tel un sage Pundit devant ses disciples, il expliqua à ses auditeurs que les Anglais, comme d'ailleurs les Français, les Allemands, et même les Américains étaient certainement d'origine turque.

Ses auditeurs l'écoutaient attentivement tels de bons élèves. Quelques-uns avaient en lui une foi aveugle. D'autres croyaient qu'il avait un don de divination. Mais depuis longtemps personne n'osait plus contredire Mustafa Kemal. Seul sur un piédestal, ayant sous ses pieds une nation reconnaissante et ébahie d'admiration qui l'encensait de flatteries extravagantes, il était naturel que par moments il oubliât la terre. Il était devenu l'Oracle, et comme beaucoup d'oracles, il promulguait quelquefois les plus consternantes platitudes... Et cette nuit-là, particulièrement, il abonda dans le non-sens.

La conversation était devenue générale, avait tourné à la politique et à certains actes de Gouvernement. La discussion s'envenima et l'atmosphère s'alourdit d'orage. D'après critiques avaient été formulées.

« Pourquoi ne pas porter cela devant l'Assemblée ? » demanda le Gazi.

On lui répondit que le Gouvernement n'autorisait aucune discussion sur ses actes, ni dans l'Assemblée, ni au dehors.

Le Gazi se tourna vers Ismet, comme pour le prendre à témoin, mais le petit homme ne voulut pas relever l'insinuation.

« Ce n'est pas un endroit pour parler politique, dit-il d'un ton bref... Je répondrai aux critiques et aux questions qu'on me fera à l'Assemblée, en temps et lieu. Que Fethi, ou qui le voudra, organise une opposition constitutionnelle ; je verrai alors ce que j'aurai à faire ». Sur ce, il s'esquiva en maugréant.

Après son départ, Mustafa Kemal arrêta la conversation. Il se rendait compte qu'il y avait dans le pays des germes malsains. Un parti d'opposition agirait comme une sou-pape de sûreté et donnerait une bonne leçon à Ismet qui était « devenu trop grand pour ses bottines. »

Et puis ce serait un ressort de plus à la grande machine d'éducation populaire. Décidément, il formerait ce parti d'opposition, qu'il appellerait le Parti Républicain Libéral.

Une opposition dans l'Assemblée ferait évoluer l'autocratie rigide d'un parti tout-puissant en un gouvernement parlementaire constitutionnel.

Il surveillerait personnellement l'expérience.

LXXI

Suivant son habitude il prépara cette expérience avec soin. C'était la première fois qu'il éprouvait le sens politique des Turcs et la confiance qu'il pouvait avoir en son peuple.

Bien des gens, surtout des étrangers, s'étaient gaussés

des élections faites au cours des six dernières années, en disant que le peuple n'avait été libre de voter que pour les candidats du Gouvernement. Mustafa Kemal pensait d'ailleurs que ces élections n'avaient servi qu'à apprendre aux Turcs le jeu du vote. C'était une préparation pour le jour où ils devraient prendre leurs responsabilités, élire les représentants qu'ils avaient choisis et se gouverner eux-mêmes.

Il créa le Parti Républicain Libéral avec un noyau d'une douzaine de députés dont il était sûr, Fethi à leur tête. Il fit savoir ensuite qu'il désirait que le public se joignît au Parti. Sa sœur Makhboula et trois de ses amis intimes en furent les premiers membres.

Il avait étudié le jeu de l'opposition en Angleterre et l'appréciait. Il l'expliqua en plusieurs conférences à Fethi, à Ismet et à ses partisans les plus dévoués : devant l'Assemblée, et dans les discours qu'ils feraient en province les deux partis devaient s'attaquer violemment ; hors de la politique ils seraient les meilleurs amis du monde. Fethi insulterait Ismet tant qu'il voudrait à l'Assemblée, Ismet répondrait sur le même ton, ensuite ils dîneraient ensemble très amicalement. Les uns et les autres travailleraient ainsi pour le pays.

Quand tout fut prêt il ordonna de faire une première expérience à Smyrne. Fethi ouvrit le feu.

Mais le jeu ne donna pas le résultat espéré. Les fonctionnaires locaux dispersèrent la foule qui s'était amassée, arrêterent les partisans de Fethi, refusèrent de les laisser descendre dans la rue.

Le lendemain Ismet arriva muni de sa réplique à Fethi et avec lui, le Gazi, pour contrôler l'expérience. Il donna aussitôt l'ordre de laisser à Fethi toutes les facilités de parler, réunit pour lui un auditoire avec une claque prête à l'applaudir s'il en était besoin.

Les habitants de Smyrne et les fonctionnaires ahuris

n'y comprenaient plus rien. Jamais le Gouvernement n'avait autorisé, et encore moins encouragé, les manifestations de l'opposition. Jusque là les fonctionnaires avaient l'ordre de les réprimer même par la force. Cette tolérance nouvelle ne signifiait-elle pas que le gouvernement s'affaiblissait ?

Il y eut de fortes bagarres. Les bureaux du journal furent lapidés et brûlés. Plusieurs émeutiers furent rossés, d'autres emprisonnés, et il y eut un tué. La police et les fonctionnaires reçurent la consigne de protéger également les deux partis. C'était le renversement de toute leur éducation politique.

Le second acte fut joué à Angora devant l'Assemblée. Mustafa Kemal assis dans la loge présidentielle surveillait les débats, tel un « professeur en chef ». Les libéraux menés par Fethi firent une fière attaque du Gouvernement. « Le Parti du Peuple avait fait la loi pendant six ans et le résultat était désastreux ; la ruine financière et économique était imminente. Le gouvernement avait follement dépassé le budget du pays en dépenses inutiles de routes et de chemins de fer, et en puérités telles que des jardins municipaux. Il avait créé des monopoles à l'avantage de ses finances personnelles ; l'exportation était tombée au plus bas ; la monnaie turque s'effondrait sur tous les marchés européens ; le gouvernement avait besoin d'argent mais n'en trouvait pas parce que personne n'avait confiance en lui. Le grand coupable était Ismet avec sa politique xénophobe, sans souplesse, ses gaffes continuelles. C'était lui le fauteur de la dépression aiguë et du mécontentement qui se répandait sur tout le pays. Sa suffisance infaillible, son ignorance, son incompetence, avaient conduit la Turquie au bord du gouffre. »

Ismet répliqua avec la même violence, et l'Assemblée commença à s'échauffer. Depuis des années, le Parti du Peuple n'avait jamais été critiqué. Cette première attaque

était intolérable. Insultes et menaces jaillirent. Ali le Chauve se dressa : « Écouterons-nous plus longtemps ces traîtrises ? cria-t-il. Voilà l'homme qui a signé l'armistice de Mudros — il montrait Fethi — et voilà celui qui a signé le Traité de Lausanne » — il désignait Ismet. « Quelle comparaison peut-on faire entre ce misérable traître et le grand patriote qui s'appelle Ismet ? Pendant que Fethi était Premier Ministre les Kurdes se sont révoltés. Qui les a domptés ? Ismet. »

Ainsi, sous les yeux de Mustafa Kemal, Ismet et Fethi jouèrent admirablement leur rôle. Après s'être copieusement insultés ils sortirent de l'Assemblée bras-dessus, bras-dessous, riant et bavardant.

Mais leurs partisans, oubliant les instructions du Gazi et ses leçons de gouvernement parlementaire, bien qu'il fût dans sa loge, au-dessus d'eux, les surveillant, s'emballèrent, en vinrent aux coups, tirèrent leurs revolvers. Il fallut séparer les combattants, faire la police, jusqu'à ce que les députés, toujours criant, hurlant et discutant se fussent répandus dans les cafés et les restaurants pour y vider leur querelle.

Mustafa Kemal, considérant du haut de sa loge la bagarre dont il n'était plus maître, se dit qu'il avait fait fausse route.

LXXII

Le tumulte de l'Assemblée présageait celui qui devait se produire dans le pays.

Les élections municipales approchaient. Pendant près d'une décade le Gouvernement avait bâillonné la presse et mis son veto à toute liberté de parole. Pour inaugurer le nouveau système, Mustafa Kemal leva la censure et donna des ordres afin que les votants fussent entièrement libres de choisir leurs candidats.

Ce fut comme s'il avait soulevé le couvercle d'une marmite bouillante. D'abord sourdirent quelques murmures, un ou deux journaux risquèrent des articles de critique ; quelques orateurs firent de timides discours d'opposition. Comme la police ne réagissait pas, les murmures devinrent des grondements, et les grondements s'élevèrent jusqu'à une clameur bruyante. Elle vint de tous les côtés et de toutes les classes du pays, stupéfiant Mustafa Kemal par son intensité. Pendant dix ans le peuple turc bâillonné s'était tenu dans une soumission silencieuse. Maintenant il parlait, et c'était le rugissement d'une nation mécontente. Dans plusieurs endroits ce mécontentement se tourna en fureur.

Les négociants et les boutiquiers se plaignirent amèrement ; pas d'argent, pas de crédits, et tant qu'Ismet serait au pouvoir, avec sa politique d'obstruction, aucun espoir d'en trouver ; les monopoles paralysaient le commerce ; de nouvelles taxes continuellement imposées sans avoir été assez étudiées rendaient les affaires dangereuses et dévoreraient tous les profits : les nouveaux fonctionnaires étaient aussi malhonnêtes que les anciens ; et encore jadis savait-on à qui il fallait donner le pot-de-vin, tandis qu'à présent il fallait arroser des séries de fonctionnaires. Comment se débattre contre une législation stupide, inconsidérée, compliquée encore par l'intervention vexante et maladroite du Gouvernement ?

Les armateurs, les exportateurs, et jusqu'aux gabarriers et aux débardeurs formulèrent les mêmes griefs. Des réglementations mal faites sur l'administration des ports les conduisaient à la faillite. Les douaniers, les fonctionnaires préposés à la douane et aux passeports étaient aussi malhonnêtes et obstructifs que par le passé ; les fraudes sur les ventes, l'incertitude des taxations et les difficultés créées par l'Administration qui menaçait constamment de confisquer les navires ruinaient les ports de Turquie ; tout le

commerce maritime allait à Athènes. Constantinople, Smyrne, Trébizonde, tous les ports jadis florissants étaient vides ; le commerce maritime était au point mort.

Les banques et les grandes maisons d'affaires étaient aussi mécontentes. L'attitude du Gouvernement conduisait à la ruine, les dépenses étaient excessives, le revenu national allait décroissant, plus d'un tiers de ce revenu était consacré à l'armée et à la défense nationale, au détriment de la réorganisation du pays, si nécessaire. Les capitaux étaient une nécessité vitale et ne pouvaient venir que de l'extérieur ; tant qu'Ismet s'opposerait à tout emprunt étranger il n'y avait aucun espoir de reprise des affaires, d'ailleurs aucun capitaliste étranger ne confierait son argent au Gouvernement turc, s'il continuait à manifester une telle xénophobie et à refuser de reconnaître les emprunts faits par l'ancien régime.

Les fonctionnaires du Gouvernement se plaignaient que leurs appointements fussent maigres et payés irrégulièrement alors que le coût de la vie avait monté de 100 %. Et pour comble on leur demandait d'être honnêtes, de s'habiller et de vivre à l'europpéenne ; on leur défendait d'accroître leurs salaires par des travaux hors de leur emploi.

Avec encore plus d'amertume, les fermiers et les paysans rappelaient qu'on leur avait promis des prêts d'argent, des semences, des routes, des machines agricoles, des canaux d'irrigation et qu'ils n'en avaient rien vu. Pendant trois années consécutives ils avaient souffert de la sécheresse, le Gouvernement ne les avait pas aidés ; au contraire, les impôts étaient plus lourds que jamais, les receveurs plus malhonnêtes et plus brutaux. A quoi servaient toutes ces nouveautés, une république, ces ridicules habits européens, cette nouvelle façon de compter les heures, de parler et d'écrire, s'il fallait lutter sans répit contre la misère et la famine, ne rien pouvoir économiser pour les mauvais jours tout en vivant à peu près comme du bétail. Les champs

étaient vides, le pays désolé. On avait besoin de pain plutôt que d'idées nouvelles.

Les femmes de toutes les classes faisaient chorus ; les vivres, les vêtements, le combustible, les loyers n'avaient jamais été si chers, et les prix augmentaient à mesure que l'argent se raréfiait. La République se vantait de leur avoir donné la liberté ! Était-ce la liberté de mourir de faim ? Tout allait beaucoup plus mal qu'au temps des Sultans.

Derrière Fethi, le doux, gai, l'accommodant Fethi, poursuivant l'expérience de Mustafa Kemal, se massaient tous les éléments de mécontentement, les milliers de Turcs qui souffraient de la stagnation des affaires, de la ruine de l'agriculture, et que choquaient les réformes du Gazi. A eux se joignirent les prêtres et les derviches, tous ceux qui regrettaient l'ancien régime, et encore les survivants du Comité « Union et Progrès » et ceux de la révolte que Mustafa Kemal avait étouffée en 1926.

Manifestement une nouvelle et dangereuse tendance se dessinait dans le pays.

Jadis, bien qu'ils se plaignissent, les Turcs avaient une foi aveugle, absolue, en leur Gazi ; tant qu'il serait à leur tête, les choses s'arrangeraient. Mais à présent, l'esprit national s'altérait d'un sens critique nouveau. La confiance dans le Gazi diminuait. Et pourtant, s'il disparaissait, avec lui s'écroulerait la République turque. Il était le roc sur lequel l'avenir s'édifiait.

Les journaux commencèrent à publier des invectives contre la personnalité d'Ismet et celle de ses affiliés. Mustafa Kemal en fut quelquefois éclaboussé. Il n'était plus le sacro-saint. Quelques complots pour l'assassiner furent découverts, et les coupables n'étaient pas des politiciens ambitieux ou des révolutionnaires, mais des individus mécontents du régime.

Dans plusieurs endroits il y eut des troubles graves.

Les communistes organisèrent à Smyrne une grève des emballeurs de figues qu'une émeute suivit. A la frontière sud, près du protectorat français, il y eut une agitation dirigée par les Arméniens révolutionnaires, et soutenue par des cavaliers kurdes. D'ailleurs tout le long de la frontière perse les Kurdes s'étaient de nouveau révoltés, ils massacraient et incendiaient. Quinze mille Turcs commandés par le général Salib Pacha eurent beaucoup de peine à les cerner et à les réduire.

Dans plusieurs villages les paysans turcs refusèrent de payer les impôts, les collecteurs furent battus et chassés. Les Comités « Union et Progrès », et toute l'ancienne opposition se reformaient en cachette. Les prêtres et les ordres religieux travaillaient pour le retour de l'ancien régime. Dans la police, la troupe, la gendarmerie et les services publics, il y eut des signes de mécontentement et d'infidélité au gouvernement.

Finalement on apprit qu'une grave révolte avait éclaté dans les environs de la ville de Menemen.

Menemen est située dans une riche contrée au-delà de Smyrne. A la fin de 1930, un certain derviche nommé Sheik Mehmed proclama qu'il était le Mahdi venu pour arracher la Turquie à l'affreuse impiété de Mustafa Kemal et de la République.

Il prêchait sur la place du marché de Menemen, et la foule se pressait autour de lui. Un officier, un certain Kublay, passant un jour sur la place, voulut intervenir. Le cheik lui dit de s'occuper de ses affaires. Kublay tenta de l'arracher du tréteau sur lequel il discutait ; mais avec l'aide de ses disciples le sheik saisit à bras le corps Kublay, le jeta par terre et commença à lui couper la tête, lentement, avec un couteau ébréché, tandis que toute la ville, accourue, l'applaudissait.

Le Gouverneur ordonna à la police d'agir, mais le peuple chassa les policiers. Il fit venir les gendarmes, mais la gen-

darmerie ne fut pas capable de disperser la foule. Alors il ordonna de lancer le 43^e régiment d'infanterie, les soldats refusèrent de tirer sur le peuple.

La révolte s'étendit rapidement, comme une flamme sur du gazon desséché par l'été. Depuis des mois les derviches la préparaient ; menés par eux et par les prêtres les paysans chassèrent les fonctionnaires du gouvernement dans la vaste contrée qui s'étend entre Konia et Adalia, Smyrne et Brousse. Les femmes acclamaient les rebelles. D'Erzeroum et de Sivas on manda que des troubles étaient imminents. Les Kurdes combattaient comme des sauvages ; ils avaient instauré la « Cour Martiale de Colin-Maillard ». Chaque Turc capturé passait devant ce tribunal, était sommairement interrogé et on le mutilait avec sauvagerie.

Encore une fois la Turquie et la République étaient en danger.

LXXIII

Alors Mustafa Kemal, regardant de haut l'agitation du pays comme il avait regardé du haut de sa loge le tohu-bohu de l'Assemblée, conclut que les Turcs n'étaient pas encore mûrs pour sa dernière expérience.

Aussitôt, le maître d'école, le « professeur en chef », l'oracle-diseur de non-sens, le dilettante qui s'amusait à des lubies dispendieuses, le débauché qui buvait et paillassait avec de misérables compagnons et des femmes perdues disparut.

Le Dictateur leva sa forte main et, une fois de plus, prit les rênes. Le Loup Gris montra les dents. Puisqu'il était le maître d'un peuple brutal et inculte dans un pays sauvage, il devait être fort et brutal.

Il promulgua la loi martiale, rétablit la censure de la

presse, interdit la liberté de parole et châtia sévèrement les journalistes qui avaient critiqué le Gouvernement.

Il se réconcilia avec Ismet parce qu'il avait besoin du petit officier d'état-major impitoyable, rigide, d'Ismet le Martinet.

Les troupes turques reçurent l'ordre de rendre aux Kurdes cruauté pour cruauté, de pendre, d'emprisonner, de déporter les meneurs de la révolte. Après l'avoir étouffée dans le sud, il expulsa tous les Arméniens sur lesquels il put mettre la main. Il balaya les communistes et punit sévèrement les émeutiers de Smyrne. Sur le pont de Galata, au-dessus de la Corne d'Or, il fit pendre ceux qui avaient comploté de l'assassiner. Un vieux chef des Derviches, vieillard de quatre-vingts ans, fut saisi à Constantinople dans sa maison et conduit immédiatement à la potence avec son entourage. Mustafa Kemal envoya des troupes à Menemen. Elles arrêtaient, bâtonnèrent et emprisonnèrent un millier de Turcs, après un jugement bâclé. Vingt-huit meneurs furent torturés et pendus avec une cruauté égale à celle du Sheik Mehmed envers Kublay.

Maintenant, les frontières étaient nettoyées, la révolte écrasée, les plaintes étouffées. Le peuple, l'armée, la police, les gendarmes, les fonctionnaires, toutes les classes sociales, hommes et femmes, avaient senti la griffe du maître, de l'homme fort qui avait su reprendre le pouvoir. Une fois de plus revinrent le calme et la sécurité, une fois de plus revint la foi aveugle.

LXXIV

Maintenant Mustafa Kemal était décidé à gouverner par lui-même. D'abord, il entrerait en contact avec les faits réels qui lui avaient été cachés par son entourage.

Il fit une tournée dans le pays. Il voulait s'entretenir avec le peuple, rétablir son prestige personnel, étudier les griefs de toutes les classes sociales et essayer d'y remédier.

Il trouva la situation encore plus mauvaise qu'il ne la supposait et revint à Angora avec des plans très précis.

Sa dictature, une dictature bienveillante, éducatrice et qui guiderait le peuple était la seule forme de gouvernement possible pour le moment.

Un parti d'opposition était hors de question. Le pauvre Fethi, bienveillant et faible, quitta la vie publique aussi discrètement que possible, avant d'avoir pâti de la tempête qu'il avait soulevée malgré lui.

Mustafa Kemal s'occupa ensuite du Parti du Peuple. Il devait être non seulement l'instrument du gouvernement, mais l'éducateur du peuple, en vue des responsabilités que ce peuple assumerait un jour ou l'autre. Il fallait le réformer radicalement. Plusieurs de ses membres étaient trop âgés ; beaucoup d'organisations locales étaient molles et inefficaces.

Mustafa Kemal commença par casser Sefit, le secrétaire général du Parti. Ensuite il ordonna des élections et fit en sorte qu'il y eût dans l'Assemblée quatre-vingt-dix membres nouveaux, des laboureurs, des artisans, des boutiquiers et une douzaine de soi-disant indépendants qui auraient le droit, sous ses ordres, de critiquer le Gouvernement.

Sa foi, sa foi agissante, dans la Nation, était aussi forte que jamais. Il fallait seulement éduquer le peuple jusqu'à ce qu'il fût capable de se gouverner lui-même.

« Mais, pour le moment, disait-il, au printemps de 1932, il ne faut pas que le peuple s'occupe de politique ; il ne doit s'intéresser qu'à ses champs et à son négoce. Pendant dix ou quinze ans, je dois faire la loi. Ensuite, je pourrai peut-être lui permettre de dire ce qu'il pense. »

CONCLUSION

LXXV

Aujourd'hui, Mustafa Kemal, toujours intensément vivant, est le Dictateur de la Turquie.

Il n'est pas l'homme de son temps, il est un anachronisme, une résurrection des Tartares de la Steppe, une force élémentaire.

S'il était né dans l'Asie Centrale au temps de la grande migration, il aurait cavalcadé aux côtés de Söliman Shah sous l'étendard du Loup Gris, et avec le cœur et les instincts du Loup Gris.

Par son génie militaire, sa volonté impitoyable que n'affaiblissent jamais les scrupules de sentimentalité, de loyauté ou de moralité, il aurait pu être un Tamerlan ou un Gengis-Khan, chevauchant à la tête des grandes hordes sauvages, aurait conquis des contrées, razzié et détruit des villes, et rempli les intervalles entre deux campagnes de sauvages et hideuses orgies de vin et de femmes.

Mais il était né dans un empire périssant, qu'il a élagué, pour en faire une nation, une pauvre nation de paysans misérables.

Il doit se débattre dans le réseau de piètres intrigues politiques, se borner à de petites réformes et à la tâche monotone d'éduquer un peuple indolent.

Avec l'âme d'un empereur, il exerce une royauté bru-

tale dans une petite maison suburbaine du pauvre village de Chan Kaya. Et ce chef des temps primitifs, en complet veston, n'a pour armes qu'un bâton de craie et un tableau noir.

Sa grandeur consiste en ce qu'il connaît et accepte les étroites limites de ses possibilités.

Par dessus tout il est grand par sa grande foi, sa foi en l'avenir splendide de son peuple.

Il dit aux Turcs : « Je connais toutes les nations. Je les ai étudiées sur les champs de bataille, sous le feu, en face de la mort, dans des circonstances où les peuples montrent à nu leur caractère. Je vous jure, mon peuple, que la force d'âme de notre nation n'a pas d'égale en Europe. Je vous conduirai par la main, jusqu'à ce que votre pas soit assuré et que vous connaissiez le chemin. Alors, vous pourrez choisir vos représentants et vous gouverner vous-mêmes. Alors mon œuvre sera accomplie. »

Peut-être n'est-ce qu'une voix qui crie dans le désert ? Peut-être est-ce la voix d'un homme à qui le grand Architecte de l'Univers a donné la mission de bâtir un solide et bel édifice ?

Il est le Dictateur. Tout l'avenir est dans ses fortes mains. Si elles défaillent, s'amollissent, tremblent, si, après avoir détruit, elles n'ont pas la force de rebâtir, la Turquie périra.

En homme seul, sans famille, sans amis, il a fait du peuple turc l'héritier de tous ses biens privés et de son pouvoir.

Sa dictature est telle qu'il est impossible qu'après lui il y ait un autre Dictateur en Turquie.



CARTE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE OTTOMAN EN 1910

CHRONOLOGIE

ANNÉE	DATE	ÉVÈNEMENT
1288		Les Turcs Osmani quittent les plaines de la Sangarie et le Grand Désert de Gobi.
1453	20 mai	Prise de Constantinople par les Turcs.
1517		Le Sultan Selim devient Calife.
1520		Soliman le Magnifique. Apogée de l'Empire ottoman.
1528		Soliman attaque Vienne.
1700		Ascension de la Russie.
1800		•
1821		Révolte grecque.
1876		Abdul Hamid II. (Jusqu'en 1909.)
1876		Révolte bulgare.
1877		La Russie déclare la guerre à la Turquie. Siège et prise d'Andrinople. Les Russes avancent jusqu'à San-Stephano.
1878		Congrès de Berlin.
1881		Naissance de Mustafa Kemal à Salonique.
1889		Premiers massacres arméniens, suivis d'autres massacres en 1894, 1896, 1915 et 1920 jusqu'à la complète extinction des Arméniens en Turquie.
1889		L'Allemagne se fait protectrice de la Turquie. Visite du Kaiser au Sultan Abdul Hamid.
1897		Révolte en Crète. Les Turcs battent les Grecs sous le prince Constantin.
1903		Mustafa Kemal à l'École Militaire de Monastir.
1905		Mustafa Kemal au Collège Militaire de Constantinople.
1906		Comité Union et Progrès à Salonique.
1908		Mustafa Kemal à l'État-Major du 3 ^e corps d'armée à Salonique.

ANNÉE	DATE	ÉVÉNEMENT
1908		Révolution du Comité Union et Progrès.
1908		La Bulgarie se déclare indépendante.
1909		Contre-révolution à Constantinople contre le Comité Union et Progrès.
		La contre-révolution vaincue. Abdul Hamid déposé et emprisonné.
1910		Mustafa Kemal en mission aux manœuvres françaises.
1911	Octobre	Guerre à Tripoli entre les Italiens et les Turcs.
1912	Octobre	Première guerre balkanique : le Montenegro, la Serbie, la Grèce et la Bulgarie contre les Turcs.
1913		Seconde guerre balkanique : la Bulgarie contre la Grèce, la Serbie et la Roumanie. Les Turcs reprennent Andrinople.
1913		Mustafa Kemal attaché militaire à Sofia.
1914	Août	La Guerre mondiale.
1915	Février	Les Alliés entreprennent l'expédition des Dardanelles.
1915	Avril	Mustafa Kemal à la 19 ^e division aux Dardanelles.
1915	Août	Mustafa Kemal reçoit le commandement du front d'Anafarta.
1916		Mustafa Kemal à l'armée du Caucase, puis à la 7 ^e armée du Yildirim. Résigne son commandement.
1917		Mustafa Kemal et le Prince héritier en Allemagne.
1918		Mustafa Kemal à la 7 ^e armée de l'armée syrienne.
1918	30 octobre	Armistice entre la Turquie et les Alliés.
1918	Novembre	Mustafa Kemal retourne à Constantinople.
1919	15 mai	Les Grecs à Smyrne.
1919	19 mai	Mustafa Kemal arrive à Samsun comme inspecteur général de la zone de l'armée du nord.
1919	23 juillet	Congrès à Erzeroum.
1919	13 septembre	Congrès à Sivas.
1919	Décembre	Les Français remplacent les Anglais en Syrie.
1920	28 janvier	Ouverture du Parlement turc à Constantinople et publication du Pacte National.
1920	16 mars	Les Alliés occupent Constantinople, arrêtent les chefs nationalistes et les déportent à Malte.
1920	23 avril	La Grande Assemblée Nationale se réunit à Angora.
1920	22 juin	L'armée grecque attaque.
1920	Juillet	Les nationalistes sont chassés de la région de Constantinople.
1920	Automne	Kiazim Kara Bekir massacre les Arméniens.
1920	Novembre	L'armée russe blanche de Wrangel est défaite par les bolchevistes.

ANNÉE	DATE	ÉVÉNEMENT
1920	Novembre	Venizelos expulsé de Grèce. Constantin rappelé.
1920	Décembre	Troubles avec les irréguliers. Mustafa Kemal ordonne qu'ils soient anéantis.
1921	11 janvier	Bataille de In Eunu.
1921	10 juillet	Grande offensive grecque.
	19 juillet	Les Grecs s'emparent de Eski Shehir.
	25 juillet	Les Turcs se retirent à l'est de la Sakkaria.
1921	5 août	Mustafa Kemal devient commandant en chef avec les pouvoirs de dictateur.
1921	14 août	Bataille de la Sakkaria.
1921	20 octobre	Traité d'Angora entre la France et la Turquie.
1922	26 août	Mustafa Kemal attaque les Grecs et les défait.
	9 septembre	Les Turcs reprennent Smyrne.
1922	Septembre	Les Turcs et les Anglais s'affrontent à Chanak.
	29 septembre	Conférence de Mudania.
1922	1 ^{er} novembre	Abolition du Sultanat.
1922	17 novembre	Le Sultan Mehmed VI quitte Constantinople. Abdul Mejid devient Calife.
	21 novembre	Conférence de Lausanne.
1923	24 juillet	Traité de Lausanne.
1923	2 octobre	Évacuation finale de la Turquie par les troupes étrangères.
	13 octobre	Angora devient la capitale de la Turquie.
	28 octobre	Proclamation de la République turque. Mustafa Kemal Président.
1924	3 mars	Abolition du Califat. Sécularisation de la Turquie.
1925	Mars	Révolte kurde.
1926	Juillet	Complot pour assassiner Mustafa Kemal. Mustafa Kemal anéantit l'opposition.
1926	Été	Le chapeau remplace le fez. Introduction des Codes civils allemand, italien et suisse.
1928	3 novembre	Alphabet latin.
1929		Seconde révolte kurde.
1930	Août	Essai d'opposition libérale sous Fethi.
1931		Mustafa Kemal gouverne de nouveau en Dictateur.
1932		Nouvelle politique de Mustafa Kemal.

BIBLIOGRAPHIE

FRÉDÉRIC ABELOUS : *L'Evolution de la Turquie dans ses rapports avec les étrangers.*

M. AGAH : *Gâzinin Vecizeleri.*

MEHMET ARIF : *The Anatolian Revolution.*

Brig-Gen. C. F. ASPINALI-OGLENDER : *Military Operations in Gallipoli. Australian Official History, The.*

SIR THOMAS BARCLAY : *The Turco-Italian War and its Problem.*

WINSTON CHURCHILL : *La Crise Mondiale.*

J. DENY : *Souvenirs de Mustafa Kemal.*

GRACE ELLISON : *An Englishwoman in Angora.*

EMIN BEY : *Turkey in the World War.*

RUSEN ESREF : *Anafartalar Kumandanin Mustafa Kemal ile Müâkat.*

LORD EVERSLEY : *The Turkish Empire.*

General VON FALKENHAYN : *General Headquarters, 1914-1916.*

A. FERRIÈRE : *La Turquie nouvelle et ses écoles.*

M^{me} B. G. GAULIS : *La Question turque.*

— *Angora, Constantinople, Londres (Mustafa Kemal et la politique anglaise en Orient).*

— *La Nouvelle Turquie.*

— *Le Nationalisme turc.*

PAUL GENTIZON : *Mustafa Kemal, ou l'Orient en marche.*

PHILIP GRAVES : *The Dardanelles.*

G. V. GRAEVNITZ : *Geschichte des italienisch-türkische Krieges.*

EDIB HALIDEH : *The Turkish Ordeal.*

General Sir IAN HAMILTON : *Gallipoli Diary.*

D. HEATHCOTE : *Fornightly Review, January, 1927* : « Mustafa Kemal and New Turkey ».

AUBREY HERBERT : *Mons, Anzac and Kut.*

Major P. HOWELL : *The Campaign in Thrace, 1912.*

Maréchal IZZET PASHA : *Souvenirs.*

JEMAL PASHA : *Memoirs of a Turkish Statesman.*

HANS KANNENGIESSER : *Gallipoli.*

MUSTAFA KEMAL : *Les Discours du Ghazi Mustafa Kemal.*

- KIAZIM PASHA : *Yéni Ses.*
- K. P. KIRKWOOD : voir TOYNBEE, A. J.
- E. F. KNIGHT : *The Awakening of Turkey.*
- General KORGANOFF : *La Participation des Arméniens à la Guerre Mondiale.*
- T. E. LAWRENCE : *The Seven Pillars of Wisdom.*
— *La Révolte dans le Désert.*
- FRANCIS MACCULLUM : *The Fall of Abdul Hamid.*
- J. A. R. MARRIOT : *The Eastern Question.*
- CORNELIO DI MARZIO : *La Turchia di Kemal.*
- E. G. MEARS : *Modern Turkey.*
- JEAN MELIA : *Mustafa Kemal, ou la Rénovation de la Turquie.*
- DOGBERT VON MIKUSCH : *Mustafa Kemal, between Europe and Asia.*
- MORGENTHAU : *Mémoires de l'Ambassadeur Morgenthau.*
- G. R. DU NOGALIS : *Mémoires d'un soldat de fortune.*
- EDGAR PECH : *Les Alliés et la Turquie.*
- CLAIRE PRICE : *The Re-birth of Turkey.*
- PRIGGE : *Der Kampf um die Dardanellen.*
- J. REVOL : *La Guerre italo-turque, 1911-1912.*
Revue des Études Islamiques, 1927. Cahiers I et III.
Revue du Monde Musulman. Volume LXIII.
- E. ROSSI : *Il Ghazi Mustafa Kemal Pascia.*
- Air-Commodore C. R. SAMSON : *Fights and Flights.*
- LIMAN VON SANDERS : *Cinq ans de Turquie.*
- Comte SPORZA : *Makers of Modern Europe.*
— *Dictators.*
- SHERIDAN : *Orient et Occident.*
- A. J. SPENDER : *Turkey To-day.*
« *The Times* » *History of the War.*
- RENATO TITTONI : *La Guerre italo-turque, 1911-1912.*
- A. J. TOYNBEE et K. P. KIRKWOOD : *Turkey.*
- TOYNBEE : *The Turkish Woman of To-day.*
- A. WAUGH : *Turkey To-day.*
- Colonel A. P. WAVELL : *The Palestine Campaign.*
- H. C. WOODS : *Fortnightly Review, November, 1927* : « Ghazi Mustafa Kemal Pasha ».
- H. E. WORTHAM : *Mustafa Kemal of Turkey.*

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DE L'AUTEUR	7
INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE	13
DEUXIÈME PARTIE	19
TROISIÈME PARTIE	40
QUATRIÈME PARTIE	99
CINQUIÈME PARTIE	108
SIXIÈME PARTIE	129
SEPTIÈME PARTIE	139
HUITIÈME PARTIE	161
NEUVIÈME PARTIE	178
DIXIÈME PARTIE	185
ONZIÈME PARTIE	245
CONCLUSION	285
CHRONOLOGIE	289
BIBLIOGRAPHIE	292

CROQUIS :

1. — L'avance des alliés balkaniques en 1912 (1 ^{re} guerre balkanique)	45
2. — Campagne de Gallipoli 1915	57
3. — Campagne de Syrie 1918	93
4. — Carte générale de l'Empire ottoman en 1910	287

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

RAOUL ALLIER

Professeur honoraire de l'Université de Paris

**LA PSYCHOLOGIE
DE LA CONVERSION
CHEZ LES PEUPLES NON-CIVILISÉS**

Deux vol. in-8 ensemble..... 400 fr.

EDWARD WESTERMARCK

Professeur de Sociologie à l'Université de Londres
et à l'Académie d'Abo

**L'ORIGINE
ET LE DÉVELOPPEMENT
DES
IDÉES MORALES**

Édition française par ROBERT GODET

Tome I. Un vol. in-8..... 50 fr.

Tome II. Un vol. in-8..... 60 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Dr. G. CONTENAU

Attaché au Département des Antiquités orientales du Musée du Louvre, chargé de missions archéologiques en Syrie

LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

Un vol. in-8 écu, avec 137 gravures 30 fr.

GUSTAVE JÉQUIER

Professeur d'égyptologie à l'Université de Neuchâtel, ancien attaché à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire

HISTOIRE DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE DES ORIGINES A LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE

Un vol. in-8 écu, avec 265 gravures 25 fr.

LÉON HOMO

Ancien membre de l'École française de Rome
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

LA CIVILISATION ROMAINE

Un vol. in-8 avec 294 figures 60 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

B. H. CHAMBERLAIN

Professeur retraité de l'Université Impériale de Tôkyô

**MŒURS ET COUTUMES
DU JAPON**

Traduction par MARC LOGÉ, d'après la cinquième édition anglaise,
revue et augmentée par l'auteur.

Un vol. in-8 40 fr.

F. SCHILLMANN

**HISTOIRE
DE LA
CIVILISATION TOSCANNE**

Pise – Lucques – Sienne – Florence

Depuis les Étrusques jusqu'à nos jours

Traduction de JACQUES MARTY

Un vol. in-8 avec 8 illustrations hors texte 30 fr.

RICHARD WILHELM

Directeur du China-Institut, Professeur à l'Université
de Francfort

**HISTOIRE
DE LA
CIVILISATION CHINOISE**

Traduction française de G. LEPAGE, ancien attaché à
l'École française d'Extrême-Orient

Un vol. in-8 30 fr.

PAYOT Boulevard Saint-Germain 106 PARIS

CORRADO BARBAGALLO

Directeur de la *Nuova Rivista Storica*

**LE DÉCLIN D'UNE CIVILISATION
OU
LA FIN DE LA GRÈCE ANTIQUE**

Traduction de **GEORGES BOURGIN**, Archiviste aux Archives Nationales,
chargé de cours à l'École des Hautes Études

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Historique*. **25 fr.**

D^r A.-F. LEGENDRE

Ancien Directeur de l'École impériale de médecine de Tchentou
Explorateur chargé de missions

LA CIVILISATION CHINOISE MODERNE

Un volume in-8 de la *Collection d'Études, de Documents et de Témoi-
gnages pour servir à l'Histoire de notre Temps*, avec 4 gravures hors-
texte. **24 fr.**

ARTHUR H. SMITH D. D.

**MŒURS CURIEUSES
DES CHINOIS
(CHINESE CHARACTERISTICS)**

Traduit par **B. MAYRA** et le lieutenant-colonel de **FONLONGUR**

Un volume in-8 de la *Collection d'Études, de Documents et de Témoi-
gnages pour servir à l'Histoire de notre Temps*, avec 8 illustrations
hors-texte **25 fr.**

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

CH.-ANDRÉ JULIEN

Professeur agrégé d'histoire
au Lycée Janson de Sailly
Secrétaire général de la « Revue Historique »

**HISTOIRE
DE L'AFRIQUE DU NORD**

Tunisie, Algérie, Maroc

Préface de Stéphane GSELL, Professeur d'Histoire de
l'Afrique du Nord au Collège de France, Membre de
l'Institut.

Un vol. in-8 de 882 pages avec 357 gravures . . . 120 fr.

E.-F. GAUTIER

Professeur à l'Université d'Alger

**MOEURS ET COUTUMES,
DES MUSULMANS**

Un vol. in-8 avec 12 figures et 41 illustrations hors texte 25 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

ERWIN ROHDE

PSYCHÉ

**Le Culte de l'âme chez les Grecs et leur
croyance à l'immortalité**

Édition française par Auguste REYMOND

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*..... 90 fr.

PAUL DESCAMPS

Membre associé de l'Institut international de Sociologie,
Collaborateur de la *Revue de l'Institut de Sociologie*

ÉTAT SOCIAL DES PEUPLES SAUVAGES

Chasseurs - Pêcheurs - Cueilleurs

Essai de Sociologie descriptive

Préface de M. Paul RIVET, professeur d'Anthropologie au Muséum
d'Histoire naturelle. Secrétaire général de l'Institut d'Ethno-
logie de l'Université de Paris.

Un vol. in-8 avec 23 gravures hors texte..... 30 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

ISAIAH BOWMAN

Directeur de l'American Geographical Society

LE MONDE NOUVEAU

Tableau général de géographie politique et universelle

Adapté de l'anglais et mis au courant des derniers événements internationaux par Jean BRUNHES, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Géographique*, avec 183 cartes et graphiques 90 fr.

A. CASTIGLIONI

Professeur d'Histoire de la Médecine à l'Université de Padoue

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Édition française établie par les soins de l'auteur

Traduction par J. BERTRAND, agrégée de l'Université et F. GIBON, professeur à l'École de Médecine de Caen

Un vol. in-8 de la *Bibliothèque Médicale*, avec 279 gravures dans le texte. Broché..... 120 fr. ; relié..... 140 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

EMIL LUDWIG

NAPOLÉON

Traduction par A. STERN, couronnée par l'Académie française.

Préface de Henry BIDOU.

In-8, avec 16 héliogravures hors texte..... 40 fr.

SIR DUNBAR PLUNKET BARTON

Membre de la « Royal Historical Society »

BERNADOTTE

1763-1844

Traduit de l'anglais par Georges ROTH, agrégé de l'Université.

In-8 30 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

EMIL LUDWIG

NAPOLÉON

Traduction par A. STERN, couronnée par l'Académie française.

Préface de Henry BIDOU.

In-8, avec 16 héliogravures hors texte..... 40 fr.

SIR DUNBAR PLUNKET BARTON

Membre de la « Royal Historical Society »

BERNADOTTE

1763-1844

Traduit de l'anglais par Georges RORN, agrégé de l'Université.

In-8 30 fr.

